This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

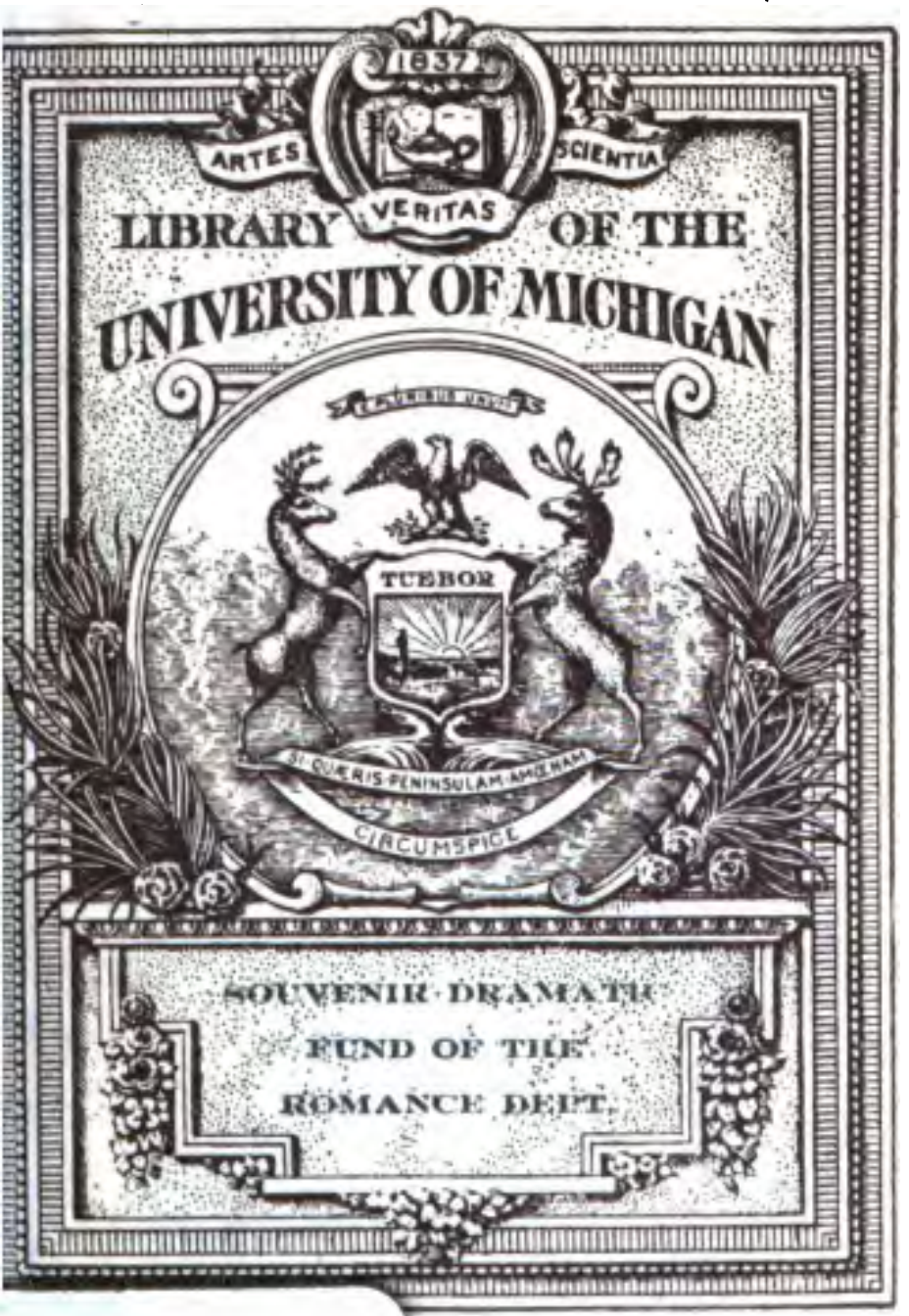
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.

840.6
M53

Bibliothèque de feu M. Roland fils. Bruxelles 1850.

BIBLIOTHÈQUE DE M. ROLAND FILS.

MÉMORIAL

DRAMATIQUE.

NEUVIÈME ANNÉE.

Chaque année du Mémorial dramatique se vend séparément. 1 fr. 50 c.

Prix de la collection, y compris la 9e. année..... 11 fr. 50 c.

MÉMORIAL
DRAMATIQUE,
OU
ALMANACH THÉATRAL
POUR L'AN 1815;

CONTENANT l'Analyse raisonnée et critique de toutes les Pièces jouées aux différens Théâtres de la Capitale, en l'an 1814; les Noms de leurs Auteurs et la date des Représentations, les Noms et Demeures des Administrateurs, Acteurs, Actrices, Musiciens et Employés desdits Spectacles.

IX^e. ANNÉE.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,

DOCQUET, IMPRIMEUR, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4, au coin du boulevard.

BARBA, LIBRAIRE, Palais-Royal, n°. 51.

MERRY, LIBRAIRE, rue Mazarine, n°. 30.

1815.

Avis à MM. les auteurs dramatiques et directeurs de spectacles.

MM. Robin et Saget, directeurs du cabinet de rédaction et de transcription, palais royal, n°. 44 (à la Salamandre), se chargent de la copie des pièces de théâtres et des rôles, soit en expédition courante, soit en écriture soignée, soit même en manuscrits précieux, enrichis d'or, d'argent et d'outremer, avec des vignettes et des dessins.

Ils se chargent aussi de toutes autres transcriptions.

MÉMORIAL DRAMATIQUE.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Elle est dans les attributions du Ministre de la Maison du Roi.

Administration.

MM.

Picard, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, directeur, rue de Lully, n°. 2.

Wante, administrateur-comptable, rue du Hasard, n°. 1.

Courtin, secrétaire-général, rue Sainte-Anne, n°. 57.

Despreaux, inspecteur, rue Ménars, n°. 4.

Bonnemer, caissier, à l'Opéra.

Damence, préposé aux locations, rue Ménars, n°. 6.

CHANT.

Maîtres et chefs de la scène.

Berton, rue Ste.-Anne, n°. 59.

Lebrun, rue des Colonnes.

Adrien, rue Bellefond, n°. 31.

Plantade, rue Cadet, n°. 4.

Premiers.

MM.

Lays, rue Montesquiou, n°. 6.
Laforêt, petite rue du Rempart, n°. 1.
Nourrit, rue Rameau, n°. 4.
Derivis, rue des Petits-Champs.
Lavigne, rue de Louvois.
Albert, rue de la Michodière, n°. 8.

Mesdames

Armand, rue Ménars, n°. 8.
Branchu, rue Ste--Anne, n°. 71.
Albert-Himm, rue de Louvois.
Granier, rue Petits-Champs, n°. 39.
Paulin, rue de Louvois, n°. 9.

Doubles.

MM.

Eloi, rue des Filles-St.-Thomas, n°. 17.
Bertin, boulevard St.-Martin, n°. 17.
Bonel, rue de Louvois, n°. 5.
Alexandre, rue du Cadran, n°. 16.
Hanrare, rue Bellefond, n°. 29.
Prevost fils, rue Coquenard, n°. 14.

Mesdames

Jannard, rue de la Michodière.
Cazot.

Accompagnateurs.

MM.

Granier, rue Grétry.
Piccini, faub. du Temple.
Armand, accordeur, rue Neuve des Petits-Champs.

ÉCOLE.

Maîtres.

Lachnitz, rue Traînée, n°. 17.
Fasquel, rue des Martyrs, n. 42.

DANSE.

Maître de ballets.

Gardel, premier, rue de Clichy, n°. 36.
Milon, 2^e., rue N. S. Augustin, n°. 18.

Premiers.

Vestris, rue d'Artois, n°. 4.
Beaupré, rue Neuve-St.-Augustin.
Albert, rue de Louvois, n°. 8.

Mesdames
Clotilde, rue Pelletier, n°. 7.
Gardel, rue de Clichy, n°. 36.
Chevigny, rue Ste.-Anne, n°. 64.
Bigotini, rue de Choiseuil, n°. 6.

Remplacemens.

Antonin, rue neuve des Petits-Champs.

Mesdames

Delille, rue de la Tour-d'Auvergne.
Courtin, rue Ste. Anne.
Fanny Bias, rue de Clichy.
Gosselin aînée, rue St.-Marc, n°. 8.
Masrelié cadette, rue de Choiseuil.

Doubles.

Branchu, rue Ste.-Anne, n°. 71.
Goyon, rue de Montmorency, n°. 4.
Mérante, rue N°. St.-Eustache, n°. 52.
Anatole, rue du Mont-Blanc.
Montjoie, rue Montmartre.
Elie, rue de Lully, n°. 3.
Paul, rue des Petits-Champs.
Ferdinand, rue Rameau.
Toussaint, rue des Boucheries.

Mesdames

Félicité, rue des Filles-S.-Thomas, n. 22.
Gaillet, rue de Louvois.
Elie, rue de Lully.
Mariuette, rue Rameau.
Aimée, rue de Louvois.
Gosselin cadette, rue St.-Marc.

Inspecteur de la danse.

M. Papillon, rue de la Corderie, n°. 3.

Répétiteurs.

MM. Pilate, Lauer, Joly.

ÉCOLE.

M. Gardel, directeur.

Maîtres.

MM. Coulon, Goyon, Guillet.

Répétiteurs.

MM. Breton, Desbordes.

ORCHESTRE.

MM.

Persuis, Chef, rue S. Anne, n°. 67.
Rochefort, adj., faubourg Saint-Honoré, n°. 5.

Premiers Violons.

MM.

Kreutzer, rue St.-Georges, n°. 14.
Habenek, rue Bleue, n°. 24.
Cholt aîné, rue des Colonnes.

Bibliothécaire-copiste.

Lefebvre père.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

L'ORIFLAMME, opéra en un acte, paroles de MM. *Etienne* et *Baour-Lormian*, musique de MM. *Paër*, *Méhul*, *Kreutzer* et *Berton*, ballets de M. *Gardel*. (31 *janvier.*)

L'invasion des Sarrasins, sous Charles Martel, a fourni le sujet de cet ouvrage national. On sait que dans les premiers siècles de notre monarchie, *l'Oriflamme*, étendard sacré, déposé à l'abbaye St.-Denis, passait pour le *Palladium* de la France, et que les Rois ne la faisaient porter devant leurs troupes que dans les occasions importantes ou les guerres contre les infidèles. L'oriflamme disparut dans la bataille de Rosbec, sous le règne de Charles VI, et le peuple fut persuadé qu'elle était retournée au ciel, dont une autre tradition vulgaire l'avait fait jadis descendre.

Au lever de la toile, on apperçoit, dans une belle campagne le tombeau du brave Raoul, mort il y a trente ans pour son pays. Tous les ans, les habitans de ce lieu viennent honorer sa mémoire, en jetant des fleurs sur sa tombe. Tandis que l'on se livre à ce soin pieux, et que par un contraste touchant, on célèbre en même tems la fête du mariage de deux jeunes amans, une foule de villageois accourt; ses cris de terreur et de désespoir interrompent la fête.

L'un d'eux raconte les excès affreux auxquels se livre l'ennemi féroce qui a devasté leurs habitatiosn, égorgé leurs fils, incendié leurs maisons. Un cri général de vengeance répond à ce récit:

Suivons une juste fureur,
Qu'on s'arme, que tout se lève;
Prenons le fer vengeur,
Que dans nos mains tout soit un glaive.

C'est alors que paraît *l'Oriflamme*, et qu'on annonce l'arrivée dans les plaines de Poitiers du héros qui vient combattre à la tête des Français pour exterminer leurs ennemis. Tous jurent de vaincre ou de mourir sous son auguste étendard, et partent pour les champs de la gloire.

Malgré la nullité de l'action, le poème de cet opéra a réuni tous les suffrages; la musique a de même reçu des applaudissemens unanimes.

ALCIBIADE SOLITAIRE, opéra en deux actes par MM. *Cuvelier* et M***., musique de M. *Alex. Piccini*.

(8 *mars.*)

Ce n'est ni dans la vie d'Alcibiade par Plutarque, ni par aucun des auteurs qui nous ont transmis des notions sur ce célèbre Athénien, que les poètes ont puisé leur sujet; ils l'ont tiré d'une anecdote, ou plutôt d'un conte imprimé dans la Bibliothèque des Romans.

Un refus du sénat, la perfidie de quelques belles, ont jeté Alcibiade dans cette philosophie âpre et rude qui, semblable aux factions, se recrute de mécontens Il abandonne Athènes, et vit dans un désert ; il renonce à celle de Socrate, et prend des leçons de Diogène. Le plus élégant des Athéniens veut devenir un ours. Il se forme une conspiration contre lui. il faut le rendre à l'amour et à la gloire Les deux principaux conjurés sont Socrate et Aspasie; l'un veut attaquer sa raison, l'autre entreprend de parler à son cœur, et le succès prouve que la courtisanne a mieux étudié les hommes que le philosophe. Alcibiade résiste à la force des argumens, aux prières de l'amitié, mais il cède à un regard, à un mot de la beauté.

Aspasie qu'Alcibiade *n'a jamais vue*, s'habille en bergère et s'abandonne dans une barque au cours d'un torrent. A l'aspect d'une femme en danger, Alcibiade se précipite, la sauve et reçoit le tribut de sa reconnaissance. On s'attache à l'objet de ses bienfaits ; la plus douce intimité s'établit entre la fausse bergère et le misanthrope novice qui feint d'être aussi un pasteur. Adieu les sermens, adieu la philosophie, adieu Diogène; il faut vivre et mourir avec cette intéressante beauté. Il la connaît depuis un instant, et déjà il lui consacre sa vie entière. On voit que sa conversion, qui ne présentait pas de

grandes difficultés ne doit pas donner beaucoup de peine à la belle missionnaire ; elle s'en console par le plaisir. Il croit la suivre dans son modeste asyle, et il arrive dans un séjour délicieux embelli de toutes les merveilles que peut enfanter le luxe dirigé par le goût : c'est le temple de la volupté. La déesse se fait connaître, Alcibiade tombe à ses pieds, et l'amour le ramène à la raison.

Cet ouvrage est indigne de la scène où il a été représenté. Le poëme, dont les vers sont durs, sans harmonie et sans pureté, faisait dire à quelques plaisans placés au parterre que l'un des auteurs était plus heureux *dans le style de ses pantomimes*, dont le théâtre *de Franconi enrichit chaque mois son répertoire.*

La musique, d'un effet doux et agréable, convenait au sujet, et sans avoir une couleur bien vive, elle annonçait un compositeur qui connait les ressources de son art.

Cet opéra n'a pas eu de succès. A la troisième représentation le *Solitaire*, qui chantait *seul, a été forcé* de s'exiler pour ne plus reparaître.

PÉLAGE, ou le Roi et la Paix, opéra en deux actes, de M. *de Jouy*, musique de *Spontini*. (23 *août.*)

Ce qui a frappé surtout les specta-

teurs dans cet opéra et fait naître le plus vif intérêt, c'est l'extrême ressemblance qui existe entre le trait d'histoire choisi par l'auteur de *Pélage* et les circonstances extraordinaires dans lesquelles la nation française s'est trouvée placée pendant plus de vingt ans Des deux côtés, un roi successeur de son frère, qui a été sacrifié à l'effervescence des passions; une nièce de ce roi, dont les vertus charment les ennuis de l'auguste exilé; enfin, une ligue de plusieurs princes qui se réunissent pour renverser l'usurpateur et replacer sur le trône le légitime souverain.... Pouvait-on rencontrer dans toutes les pages de l'histoire des rapprochemens plus vrais et plus positifs? Si on ne les connaissait par la lecture, on serait disposé à croire qu'ils ne sont que le fruit de l'imagination de l'auteur, tant leur identité cause d'émotion et de surprise.

A peine Pélage est-il remonté sur le trône, que la nation entière vient lui rendre hommage. Les jeunes guerriers lui consacrent leurs armes; chaque homme lui dévoue sa vie entière, les mères poussent vers lui des cris de joie, d'espoir et de reconnaissance, un seul sentiment règne dans tous les cœurs, c'est l'amour le plus vif pour le meilleur des rois, un seul désir existe dans tous les esprits; c'est le désir d'exprimer ce qu'ils éprouvent.

C'esta lors que commence u ndivertissement allégorique qui termine le

premier acte, et dont tous les spectateurs ont facilement deviné le sens. A la fin de ce ballet, la Paix descend du haut des cieux, et laisse voir au milieu des nuages un transparent, avec ces mots: *Vive le Roi!* cette devise expressive a spontanément été répétée par la salle entière.

La pièce été généralement applaudie, quoique les vers ni la musique ne méritassent pas un aussi bon accueil; mais le sujet était bien choisi; les auteurs avaient su profiter d'un moment heureux; et dans cette fête, commune à la France, ils s'étaient rendu les interprètes de la reconnaissance publique. On n'a jugé que le motif, en fermant les yeux sur les défauts. En pareille circonstance, l'intention est tout.

Les ballets ont obtenu de justes éloges; ils sont de M. *Gardel.*

THÉATRE FRANÇAIS.

Mgr. le duc de Duras, Pair de France et 1^er^. gentilhomme de la Chambre du Roi, particulièrement chargé de la surveillance du Théâtre Français

M. de La Ferté, intendant des Menus-Plaisirs, chargé de faire exécuter les ordres du duc de Duras.

Sociétaires par ordre de réception.

MM.

Fleury, rue Traversière, n°. 25.
Saint-Prix, rue du Cherchemidi, n°. 9.
Saint-Phal, rue de Molière, n°. 3.
Talma, rue de Seine, n°. 6.
Michot, rue de Richelieu, n°. 48.
Batiste cadet, rue Traverse, n°. 3.
Damas, rue de Bourbon, n°. 79.
Batiste aîné, rue St.-Honoré, n°. 346.
Armand, rue de Richelieu, n°. 24.
Lafond, rue des Petits-Champs, n°. 26.
Després, rue du Hazard, n°. 15.
Lacave, rue des F S.-Germ l'Auxerrois.
Devigny, rue du Hazard, n°. 15.
Thénard, rue du Bouloy, n°. 8.
Michelot, rue de Richelieu, n°. 35.
Cartigny, rue Rameau, n°. 13.

Mesdames

Raucourt, rue du Helder, n°. 2.
Thénard, rue du Bouloy, n°. 8.
E. Contat, rue de Richelieu, n°. 93.
Mézerai, rue Traversière, n°. 41.
Mars, rue n°. du Luxemboug, n°. 2.
Bourgoin, rue Ménars, n°. 10.

Duchesnois, rue de la Ferme des Math.
Leterd, rue de la Paix, n°. 8.
Dupuis, rue de l'Echelle, n°. 3.
Georges, rue Castiglione, n°. 2.
Demerson, rue de Richelieu, n°. 15.

Acteurs aux appointemens.

Ernest Vanhove, rue Rameau, n°. 6.
Faure, rue S.-Germ.-l'Auxerrois, n°. 91.
Colson, rue de Richelieu, n°. 9.
Dumilâtre, rue.
Baudrier, rue de Richelieu, n°. 9.
Firmin, rue de l'Arbre-Sec, n°. 14.
Valmor, rue de Richelieu, n°. 9.
Desmouceaux, rue S.-Sauveur, n°. 47.
Marchand, rue du Pont de Lodi.

Mesdames

Patrat, rue Batave, n°. 16.
Pélicier, rue du Hazard, n. 11.
Dupont, rue Saint-Lazare.
Michelot, rue Richelieu, n°. 35.
Régnier, *idem*, n°. 33.
Petit, marché des Jacobins, n°. 22.
Lili, pour les rôles d'Enfant.

Secrétaires-soufleurs.

Maignen, rue Chabanais, n°. 6.
Artiguenave, rue Montorgueil, n°. 25.

Decormeil, caissier, rue S.-Hon., n. 346.
Lebert, inspecteur-général, au théâtre.
Maury, inspecteur.
Adam, premier machiniste, rue Saint-Honoré, n°. 374.
Mongellas, chargé des détails, au théâtre.
Madame Jordan, chargée de la location des loges, au théâtre.

THÉATRE FRANÇAIS.

FOUQUET, comédie en cinq actes, par M. ***. (*5 janvier*)

La scène est à Nantes, où la cour vient de se transporter pour quelques tems. Depuis la brillante fête donnée à Louis XIV par le surintendant, les courtisans se sont facilement apperçus que le faste étalé par Fouquet avait irrité son maître contre lui; et, suivant l'usage immémorial des cours, ils s'efforcent d'accélérer sa perte, dans l'espoir de s'enrichir de ses dépouilles. Le plus vil d'entr'eux, le maréchal de Meillerage, s'annonce dès la première scène comme devant porter au surintendant les coups décisifs. Cependant il n'agit pas plus que les autres, et on ne le revoit qu'au dénouement.

Quelle est donc l'intrigue de cette prétendue comédie? il serait difficile de la trouver. Serait-ce les fluctuations d'une demi-douzaine de courtisans, qui cherchant à pénétrer les intentions du Monarque, s'éloignent et se rapprochent tour-à-tour de Fouquet? Serait-ce la recherche de la main de sa nièce par deux seigneurs, ses intimes *amis*, dont l'un est très flatté d'avoir été choisi pour l'arrêter, tandis que l'autre se plaint de ce qu'on lui a fait un passe-droit en chargeant son rival de cette honorable commission?

Les alarmes de Pélisson et de quelques autres vrais *amis* du surintendant augmentent, quand ils apprennent que des troupes sont entrées secrètement dans la ville de Nantes, et que la maison du roi a reçu ordre de prendre les armes. Mais ils ne détruisent point le calme stupide de Fouquet. Ne pouvant plus se dissimuler que l'on médite quelque grand coup d'autorité, il se persuade que le danger ne menace que Colbert. Il faut, pour lui ouvrir les yeux, qu'on vienne lui signifier l'ordre du roi, et c'est alors que sa nièce, perdant à la fois ses deux amans, la pièce finit, à défaut de mariage, par une arrestation.

Le public a écouté les deux premiers actes de cette pièce avec l'ennui le plus patient; quelques légers murmures attestaient cependant de tems-en-tems les efforts qu'il faisait pour se contenir. Mais enfin l'explosion a éclaté au troisième acte, et d'une manière si forte, que *Baptiste* aîné, chargé du rôle de Fouquet s'est avancé vers la rampe et a adressé au public les mots suivans: » *Messieurs, permettez-moi de vous* » *demander s'il faut continuer ou* » *nous retirer.* » Continuez, continuez, a répondu le parterre, mais la trève n'a duré que quelques instants, et la pièce est tombée avec fracas.

DUGUESCLIN, ou les Mœurs du XIV^e. siècle, comédie en trois actes et en vers libres, de M***. (17 *mars.*)

Le premier acte se passe dans une auberge tenue par le juif Issacar qui, fidèle à la loi de Moïse, prête au denier 30, et trouve son profit dans les malheurs publics ; il loge et nourrit les chevaliers français, anglais, bretons, il leur avance même sur de bons gages les sommes nécessaires à leur rançon, lorsque le sort de la guerre les a rendu prisonniers ; enfin,

Il prête à tous, sur tout.... excepté sur parole.

Il ne se fie pas même à celle de Dugnesclin, et ce n'est qu'en engageant ses domaines, que le guerrier a obtenu du juif 100,000 écus d'or. La moitié de cette somme doit payer sa rançon au général anglais Jean-Chandos, et l'autre moitié servira de dot à sa nièce Clémence, qui est aimée du brave Clisson ; mais Dugnesclin sait mieux se battre que compter. Attendri sur le sort de ses compagnons d'armes et des malheureux cultivateurs victimes de la guerre, il rachète les uns, soulage les autres, et il a déjà dépensé 15000 écus, quand il arrive à l'hôtellerie d'Issacar, qui lui remet le reste de la somme. Le héros ordonne au juif de porter 1500 écus à la dame Dugnesclin, dont le château est voisin de l'hôtellerie, et il

le charge en outre de quelques commissions; Issacar craint de les oublier et prie le chevalier de les lui mettre par écrit ; mais ni lui ni son ecuyer ne savent même signer leur nom. (1)

Duguesclin ne pouvait pas arriver plus à propos. Felton , et plusieurs autres capitaines anglais , souvent vaincus par lui , ont résolu de se venger en s'emparant de son château. Trois de ces officiers y ont pénétré déguisés l'un en chaudronnier , l'autre en marchand d'eau-de-vie et l'autre en porte-balle chargé de bagatelles à l'usage des dames. Il en résulte que la place n'est défendue que par des femmes , quelques soldats invalides , et un gros abbé goutteux , oncle de Duguesclin , et qui , suivant la coutume d'un grand nombre d'ecclésiastiques de ce tems là , porte tour-à-tour le casque et la mître. La victoire ne leur paraît pas douteuse. C'est dans une salle du château que se passent les deux premiers actes ; au commencement du second , on voit la noble dame Typhaine Raguenelle , épouse de Duguesclin occupée à filer pendant que sa nièce

(1) Dans ces tems là, les actes publics dans lesquels un gentilhomme figurait finissaient ordinairement par ces mots : et *le dit très-haut et très-puissant Seigneur N... attendu sa grande noblesse , a déclaré ne savoir pas signer.*

Clémence achève de broder une écharpe pour Clisson. Le gros abbé qui vient de passer la revue de la petite garnison, arrive. Madame Typhaine lui fait part de ses inquiétudes, que redouble encore l'idée que ce jour est un *vendredi*, jour de mauvais présage; elle se rappelle que son mari a été battu par Chandos un vendredi, et l'abbé partage des alarmes aussi bien fondées.

Cependant Duguesclin arrive; il entame avec sa famille une conversation interrompue par la nouvelle que le château est investi. Comment Duguesclin y est-il entré, on l'ignore. Un héros ennemi se présente; il ne sait pas que Duguesclin est dans la place; il demande quelle est la dame qui commande, la menace si elle ne se rend pas. Duguesclin se nomme et renvoie le héros portur son cri de guerre; il oublie qu'il est encore prisonnier, puisque sa rançon n'est pas payée. Il compte sur les bijoux de sa femme, mais il apprend qu'elle a fait de son écrin le même usage qu'il a fait de sa bourse. Clémence offre sa dot, il faut l'accepter. Tout-à-coup arrive le chevalier Hougar, qui jadis a sauvé la vie à Duguesclin. Il est prisonnier du juif Issacar, auquel l'anglais Felton l'a cédé en paiement. Duguesclin oubliant sa position critique, n'écoute que l'amitié et la reconnaissance, et Hougar emporte la somme qui était à-la-fois la dot de Clémence et la rançon de

Duguesclin. Felton vient lui-même demander les clefs du château. Duguesclin indigné lui demande s'il se sent assez fort pour les prendre. Vous sentez-vous assez libre pour les défendre, lui répond l'anglais. Duguesclin donne ses ordres pour la défense, assigne à chacun son poste. L'abbé prend une masse d'arme et refuse une épée, le loyal Bertrand craignant que sa bravoure impétueuse ne lui fasse violer sa parole, ordonne qu'on l'enferme dans la salle, et c'est par une fenêtre qu'il dirige les mouvemens de la garnison. Enfin, il n'y tient plus, il brise la porte à coups de hache, et va s'élancer sur les assiégeans, quand il est retenu par un officier anglais qui lui annonce que la paix est faite. Felton est ramené prisonnier, il pleut chez Duguesclin des courriers, de l'or, des récompenses au nombre desquelles est une épée qui, suivant les apparences, est celle de Connétable que lui décerne le roi de France.

Cette pièce, dont on n'a pu saisir l'analyse des deux derniers actes qu'au milieu des sifflets les plus aigus, est lourdement tombée pour ne plus reparaître. Un tel sort lui était dû.

LE RETOUR D'ULYSSE, tragédie en cinq actes, par *M. Lebrun*.

(28 *avril*.)

dre un voyage pour aller à la recherche de son père qu'il n'a pu découvrir, communique à sa mère ses trop justes craintes. Assiégée par une foule d'amans, Pénélope a juré de garder sa foi à son époux, ou du moins à sa mémoire. Antinoüs, le plus puissant des princes qui prétendent à sa main, vient, nouveau Polyphonte, réclamer de nouveau cet hymen avec menaces. Cependant, un étranger est arrivé dans le palais ; c'est Ulysse, que, depuis vingt ans d'absence, personne n'a reconnu, excepté

Un ami qu'il avait, non parmi les humains,

et qui est mort de joie en le revoyant. Il se fait reconnaître d'Eumée, ancien et fidèle serviteur, et, sans se dévoiler aux yeux de Télémaque et de Pénélope, il leur donne au moins l'assurance que l'objet de leur amour respire. Cependant Antinoüs, sur de vagues soupçons, fait arrêter l'étranger ; mais trompé par le faux bruit de la mort d'Ulysse, il a bientôt l'imprudence de le laisser libre. Quelque tems après on vient annoncer qu'Antinoüs et les autres prétendans, tombant dans le piége que leur a tendu le roi d'Itaque, ont voulu inutilement, pour assurer au vainqueur la main de la reine, courber l'arc fameux qu'Ulysse seul avait su tendre. Le héros s'en est saisi; secondé par Télémaque et par Minerve

elle-même, il a exterminé ses rivaux, et bientôt il vient rapporter à Pénélope son cœur et ses nouveaux lauriers.

Pour déguiser le nu de cette intrigue, l'auteur a eu récours, dans les trois premiers actes, a de longues conversations, qui avaient déjà beaucoup refroidi la bienveillance que le public avait montrée dans les premières scènes. Le quatrième acte a été plus heureux: on y a trouvé un commencement d'action; mais les éternels récits du cinquième ont provoqué une défaveur qui s'est manifestée par des sifflets assez bruyans.

Si l'ouvrage est, comme on l'assure, d'un jeune homme, on peut dire que le style est *d'un écolier*. Des réminiscences de Racine, des tirades ambitieuses, où les dieux reviennent sans cesse, des vers d'une trivialité ridicule: voilà les élémens dont il se compose. Ce n'est qu'à quelques passages qui offraient d'heureuses allusions au retour d'un roi chéri, que l'auteur a dû quelques applaudissemens, que de nombreuses improbations ont précédé et suivi ce mauvais ouvrage, qui n'a eu que quatre représentations, dont une *gratis*, ne devait pas survivre à la première.

L'Hôtel garni, ou la Leçon singulière, comédie en un acte, en vers; par MM. *Désaugiers* et *Gentil.* (23 *mai.*)

Il s'agit de réunir un mari à sa femme qu'il a presque totalement oubliée. Depuis dix ans qu'il est éloigné d'elle, le colonel de Sainville, homme aussi léger que brave, se souvient à peine qu'il est marié, et même qu'il est père d'une fille charmante, nouvelle Pénélope, la femme n'en aspire pas moins après son retour, et pour enchérir sur son modèle, elle va au devant du colonel avec sa fille. Ils se rencontrent dans une ville de province, à *l'hôtel de la paix*. Pour être plus sûre encore de n'être pas reconnue de son mari, Madame de Sainville voile ses traits, et cette précaution mystérieuse donne occasion au colonel, très-disposé déjà à penser mal des femmes, de traiter celle-ci assez légèrement. Il doit se croire bien plus fondé encore dans son opinion, quand, après une déclaration assez cavalière, il obtient un rendez-vous de la jeune personne. Le voilà donc en bonne fortune avec sa fille! La situation était scabreuse! les auteurs s'en sont tirés avec adresse, en jetant sur cette scène un vernis de sensibilité et de grâce qui en sauve l'invraisemblance. Sainville, qui s'étonne d'éprouver un sentiment plus pur que cette entrevue ne semblait le promettre, se borne à implorer la

don du portrait de Jenny, et la jeune personne, au lieu du sien, lui offre celui de sa mère. Comme il est d'usage au théâtre, cette leçon corrige le colonel. Il donne sa fille à Blaincour, dont elle est aimée, et avec qui, un moment auparavant, il allait se battre, pour quelques propos indiscrets tenus sur les dames, dont Blaincour est le preux chevalier. M. Gaillard, maître de *l'hôtel garni*, qui vante sa *moralité* presqu'autant que M. Désaccords et qui, pendant toute la pièce, a eu de fréquentes occasions de croire l'honneur de sa maison en danger par la conduite de ses locataires, est fort édifié de cette conversion.

Cette petite comédie mérite le succès qu'elle a obtenu. On y trouve une foule de vers heureux, de charmans détails et les scènes principales sont amenées et filées avec beaucoup d'art.

Les États de Blois, tragédie en cinq actes, par M. *Raynouard*.

(31 *mai*.)

De beaux vers, et même de belles scènes ne constituent pas une bonne tragédie. Si le mérite des détails suffisait, les États de Blois seraient placés au rang des meilleures. Mais un défaut presqu'absolu d'action, une grande abondance de conversation, de discussions politiques refroidissent la marche

de cette pièce, qui, malgré son mérite littéraire, ne pouvait rester au répertoire. En voici l'analyse.

Déterminée à faire usage de l'autorité que lui a confiée son fils pour réprimer l'insolence des ligueurs, et particulièrement des Guise, dont l'ambition menace la couronne et domine par l'intrigue les Etats assemblés à Blois, Catherine confie ses projets à Grillon; elle l'envoie au devant de Bourbon, avec qui la raison et l'intérêt de l'état la déterminent à se réunir. De son côté, Guise en prodiguant les places, les dignités, cherche à augmenter le nombre de ceux qui lui sont dévoués. Bourbon arrive, il apporte une paix bien nécessaire à la France; mais il suffit qu'on la lui doive, pour que le parti des Guise soit bien décidé à la rejeter.

Bientôt les ligueurs s'assemblent pour délibérer. Ils sont d'accord pour renverser Henri III et Bourbon, mais non sur le gouvernement qui lui succédera. Le factieux Bussy-Leclerc propose une république; de là une discussion, à la suite de laquelle la majorité, dévouée à Guise, rejette cette proposition. Une autre scène entre Henri et Guise, amène une nouvelle discussion dans laquelle le premier défend avec énergie les droits de la tolérance religieuse; un défi en est la suite; il est renouvelé dans l'acte suivant, où la Reine en annonçant à toute la cour la conclusion de la paix, a fait naître de violens débats entre les différens

partis. Malgré les injonctions sévères de Catherine, les deux ennemis n'en persistent pas moins à se combattre; tout est d'ailleurs en combustion : les États refusent d'accéder au traité de paix; chaque parti rassemble ses troupes, et c'est à la tête de leurs soldats que Guise et le roi de Navarre vont se mesurer. Mais l'astucieuse Médicis voit dans le crime un triomphe plus certain que dans la force des armes. Guise, trompé par un message qu'il reçoit d'elle, se rend au Conseil, et là ce chef illustre qui, malgré ses vues ambitieuses, avait refusé le secours du bras d'un assassin contre Henri, est lui-même victime d'un semblable attentat.

La représentation de cette pièce a produit peu d'effet; quelques sifflets l'ont troublée. Le talent distingué de M. Raynouard avait fait espérer un ouvrage digne du succès des Templiers, mais le public a été trompé dans son attente.

OPÉRA-COMIQUE.

Mgr. le duc d'Aumont, 1er. Gentilhomme de la Chambre, surintendant.

M. Désentelles, intendant des Menus, chargé de l'exécution des ordres du surintendant.

Administration et Comptabilité.

MM.

Camerani, semainier-perpétuel, rue Ne. St-Augustin, n°. 6

Darcourt, régisseur, rue St.-Marc, n°. 33.

Rézicourt, secrétaire du Comité, rue des Filles-St.-Thomas, n°. 8.

Hesse, caissier, rue Feydeau, n°. 30.

Gérard, premier contrôleur.

Babilli, chargé de la location des loges, rue Ménars, à la grille.

Sanctus, costumier.

Acteurs Sociétaires, par ordre de réception.

MM.

Chenard, rue des Colonnes, n°. 8.

Martin, rue des Filles-St.-Thomas, n. 21.

Lesage, même rue, n° 17.

Gavaudan, rue Ste.-Anne, n° 59.

Juliet, rue de la Lune, n°. 37.

Saint-Aubin, rue Feydeau, n°. 30.

Moreau, rue de Grammont, n°. 13.

Baptiste, rue de Louvois, n°. 5.

Paul, rue des Colonnes, n°. 4.

Huet, même rue, n°. 12.

Darancourt, rue de Cléry, n°. 2.

Mesdames

Desbrosses, rue de Richelieu.
Crétu, rue de Clichy, n°. 35.
Gavaudan, rue Ste.-Anne, n°. 59.
Belmont, rue St.-Marc, n°. 16.
Moreau, rue de Grammont, n°. 13.
Duret, rue Feydeau, n°. 30.
Regnault, rue des F.-S.-Thomas, n. 12.
Boulanger, rue Ménars, n°. 2.

Acteurs aux appointemens.

MM.

Darcourt, rue St.-Marc, n°. 33.
Allaire, rue Taitbout, n°. 14.
Rollan, boul. Bonne-Nouvelle, n°. 20.
Ponchard, place des Italiens.
Gonthier, boulevard Montmartre.
Perceval, rue Montmartre, près celle de la Juissienne.
Théodore, rue Martel, n°. 10.

Mesdames

Paul-Michu, rue Montmartre, en face le marché.
Joly-St.-Aubin, rue Feydeau, n°. 30.
Simonet, rue Favart, n°. 12.
Fréd. Kreubé, rue des Colonnes, n. 12.
Richardi, rue Feydeau, n°. 1.
Gonthier-Gavaudan, boul. Montmartre.
Lafond.
Foulquier.

M. Der, secrétaire-souffleur, rue du Colombier, n°. 9.
M. S. Gavaux, souffleur de la musique, passage Feydeau.

ORCHESTRE.

MM. *Chefs.*

Blasius, rue St.-Marc, n°. 1.
Lefebvre, rue Mandar, n°. 8

Second chef.

Frédéric Kreubé, rue des Colonnes, n°. 12.

Premiers violons.

Griot, rue St.-Denis, n°. 347.
Cudret, rue des Marmouzets, n°. 4.
Habeneck, rue Cadet, n°. 18.
Gothereau, rue N.-D. de Nazareth, n°. 10.

Seconds violons.

Bouvier, rue Neuve-St.-Augustin, n°. 21.
Golliet, rue du Sentier, n°. 7.
Petit, rue du Fadb. Montmartre, n°. 63.
Lolié, rue de la Grande-Truanderie, n°. 37.
Chelard, rue Matignon, n°. 6.
Storeck, rue Grange-Batelière, n°. 21.
Georges, rue Neuve-St.-Martin, n°. 30.

Altos.

Berlot, rue Buffaut, n°. 25.
Devaux, rue du F. Montmartre, n°. 45.
Guérin père, rue Baillif, n°. 13.
Hardouin, rue Neuve-St.-Roch, n°. 25.
Buch, rue des Deux-Portes-S.-S., n°. 9.

Basses.

Berger, rue Helvétius, n°. 17.
Aubert-Olivier, rue de la Tour-d'Auvergne, n°. 30.
Guérin aîné, rue Buffaut, n°. 10.
Cardon fils, rue des Martyrs, n°. 43.
Ménessier, rue Coquillière, n°. 43.

Contre-basses.

Jaspin, rue du Bac, n°. 37.
Rouvet, rue Helvétius, n°. 35.
Lagneau, rue de Malte, n°. 8.
Nicquet, rue du Faub. St.-Denis, n°. 401.
Perret, rue Plumet, n°. 15.

Bassons.

Henri, rue du Faub.-Montmartre, n°. 39.
Judas, rue de Grétry, n°. 2.
Dufour, rue des Prouvaires, n°. 37.
Ch. Duvernois, rue du Faub. Montmartre, n°. 17.
Bonfils, rue Helvétius, n°. 58.
Gavaux aîné, rue Feydeau, n°. 6.

Flûtes.

Besozzi, rue Mandar, n°. 2.
Gebauer, rue de Lille, n°. 48.
Bisoski, rue d'Argenteuil, n°. 52.

Haut-bois.

Exevin, rue Marceau, n°. 17.
Wogt, rue Buffaut, n°. 25.
Challon, rue de Lille, n°. 14.

Cors.

Ch. Petit, rue Bergère, n°. 5.
Schwent, rue Montmartre, n°. 249.
Mengal, rue du Faub. St.-Denis, n°. 51.
Vauchelé, rue Montmartre, n°. 88.

Harpistes.

Vernier, rue de la Convention, n°. 8.
G. Foignet, rue neuve St.-Marc.

Accordeur.

Clément, rue Cadet, n°. 10.

Garde-magasin de musique.

Thiéblemont, rue Thévenot, n°. 25.

OPÉRA-COMIQUE.

Le Colonel, ou l'Honneur militaire, opéra comique en un acte. (29 *novembre* 1813.)

L'intrigue de cette pièce est fort invraisemblable. On suppose qu'un général a fait nommer colonel son neveu Léon, et que ce jeune homme n'ayant point paru à la première affaire où devait donner son régiment, l'oncle furieux l'a exilé dans une de ses terres. Quelque tems après, il prend envie au général de faire une visite à son neveu; il arrive déguisé, se fait passer pour artiste, et c'est alors que la pièce commence.

Quoique l'artiste prétendu commette un bon nombre d'inconséquence, et qu'il n'épargne rien pour se faire découvrir, il n'est point reconnu; il se donne ensuite pour un ami intime du général; à la faveur de ce titre, il prétend accabler de reproche le jeune militaire; mais c'est là où on l'attendait. On lui prouve qu'il a été trompé, que Léon est tombé dans le piège que lui avait tendu une méchante belle-mère, pour l'empêcher de se trouver à tems à son poste; on lui prouve encore que Léon est très-brave, car il a sauvé l'honneur et la vie d'une duchesse attaquée par des voleurs. Cette duchesse

acquitte la dette de la reconnaissance, en plaidant, près du souverain, la cause de son libérateur. L'innocent échappe enfin aux efforts de la perfidie; l'oncle pardonne... et le mariage est aussitôt conclu entre Léon et la duchesse.

Ce petit mélodrame, mêlé de chants, a été écouté avec une patience et un calme édifiants, les spectateurs semblaient s'être endormis pour ne s'éveiller que quand on a baissé la toile. Les auteurs n'ont pas eu le désagrément d'être nommés, le parterre qui ce jour là était d'une bonté rare, n'a pas demandé à les connaître, c'est d'autant plus généreux de sa part qu'il pouvait les siffler sans injustice.

Mlle. DELAUNAY A LA BASTILLE, opéra-comique en un acte, paroles de M. ***, musique de l'auteur des *deux Jaloux.* (16 *décembre*)

Mlle. Delaunay ne ressemble point du tout dans cette pièce au portrait qu'elle a tracé elle-même dans ses mémoires, (et qui est assez connu pour que nous nous dispensions de le rappeler dans cet article.) Si ce n'est par son amour pour la liberté. C'est d'ailleurs un ange pour la vertu et la beauté, et un petit démon pour l'esprit, elle tourne toutes les têtes, même celle du gouverneur de la Bastille, M.

de Maisonrouge, qui n'est qu'un fen dans toute la force du terme ; c'est sa prisonnière qui commande dans la forteresse, ses moindres volontés, ses plus légers désirs sont des ordres qu'on exécute à l'instant et qu'on s'étudie même à prévenir.

Le chevalier Dumesnil a été ainsi que Mlle. Delaunay enfermé à la Bastille pour la conspiration tramée par la duchesse Dumaine, contre le duc d'Orléans, régent de France, les deux complices ne se connaissent pas même de vue. Cette circonstance assez singulière a fourni au Chevalier le sujet d'une lettre pleine d'esprit et de gaîté, qu'il adresse à Mlle. Delaunay, et qu'on n'a pas lue. Cette lettre valait bien une réponse, la réponse une replique, et ainsi s'établit entre le prisonnier et la prisonnière une correspondance, dans laquelle le complaisant gouverneur joue le rôle de *facteur*. c'est lui qui porte les lettres d'une chambre à l'autre, le logement du Chevalier n'est séparé de celui de la Dame que par un mur qu'on suppose assez mince pour ne pas intercepter la voix. Après s'être écrit, l'on se parle, on désire se voir, et M. de Maisonrouge, sollicité par le Chevalier, amène son rival dans la chambre de celle qu'il aime. L'esprit de Mlle. Delaunay avait commencé la conquête du Chevalier, ses beaux yeux l'achèvent, et l'accueil qu'elle lui fait n'a rien de décourageant, on se sépare ; le

gouverneur reconduit le prisonnier et *revient avec tant d'empressement, qu'il oublie de fermer la porte du logement du Chevalier.* M. de Maisonrouge hasarde sa déclaration et n'ose pas attendre la réponse, il sort en disant que dans une demi-heure il passera vis-à-vis de la fenêtre de Mlle. Delaunay, et que si la réponse est favorable, il la prie de l'appeler, qu'autrement elle garde le silence.

Le Chevalier profite de la distraction de son rival pour rendre une seconde visite à sa voisine, qui se fâche et l'invite à se retirer; il va obéir quand le bruit d'un verroux extérieur annonce qu'un geolier, averti par l'heure, ferme la porte de la prisonnière; la visite se prolonge forcément, la situation est critique, et le serait encore davantage sans la présence d'une vieille femme de chambre, nommé Jacinthe, elle voit passer le gouverneur, en avertit sa maîtresse qui l'appelle avec empressement, notre amoureux de cinquante ans arrive tout joyeux, que devient-il en voyant le Chevalier, désespéré, furieux, il ne veut rien entendre et sort en s'écriant qu'il sera vengé. Il se rend auprès du ministre, qui, nouvellement en place, vient précisément ce jour-là visiter la Bastille, il obtient un ordre, qu'il apporte d'un air effaré, c'est la liberté des deux prisonniers, voilà comme il se venge. Il croit que Mlle Delaunay et le Chevalier ne vont

quitter la Bastille que pour marcher à l'autel; mais il en est autrement, Mlle. Delaunay déclare à M. de Maisonrouge qu'elle l'épouse, et le Chevalier a assez de conscience pour convenir qu'il le mérite bien; en effet, le gouverneur a toutes les qualités que bien des femmes, dit-on, désirent dans un mari...

Il n'y a dans cet opéra qu'une seule intention comique, c'est l'idée d'enfermer le Chevalier chez la prisonnière et d'appeler le gouverneur, mais elle n'amène aucune scène plaisante

Le style de l'ouvrage est d'une négligence extrême; la musique qui a plus de grace que d'originalité a réveillé de fréquens souvenirs, la pièce n'a eu et ne méritait qu'un succès médiocre.

L'Héritier de Paimpol, opéra-comique en 3 actes, paroles de M. *Sewrin*, musique de *M. Bochsa*.

(30 *décembre*.)

La scène est à Paimpol, en basse-Bretagne. M. Rupert a hérité de la terre et du château de ce nom; mais l'oncle qui les avait légués, se souvenant qu'il avait encore un neveu, sur la mort du quel on n'a que des présomptions; a stipulé, dans son testament, que si ce neveu reparaissait avant un terme fixé, il aurait droit à

la moitié de l'héritage. Le terme est expiré, et M. Rupert est devenu seul propriétaire de Paimpol. Tout-à-coup le frère déshérité y arrive dans un costume qui n'annonce pas que ses voyages l'aient beaucoup enrichi, mais accompagné d'un valet qui est pour lui un véritable trésor. Rupert, forcé enfin de le reconnaître, a poussé la tendrese fraternelle jusqu'à lui offrir six cents francs pour s'en retourner bien vîte, c'est alors que le valet dispose ses batteries. Par une ruse adroite, il persuade à Rupert que son frère Hypolyte, imitant la conduite *de l'Habitant de la Guadeloupe*, a voulu l'éprouver, et qu'il possède une fortune de plus de 500,000 francs. Rupert et sa femme donnent dans le piège : ils s'empressent de jouer les beaux sentimens, et de rendre à Hippolyte, par un acte en bonne forme, sa portion d'héritage. Un huissier, chargé de poursuivre le prétendu crésus, vient dévoiler tout le mystère ; mais Hippolyte, par sa générosité, console un peu M. et Madame Rupert d'avoir été si prompts à lui faire une restitution. La moitié de ce qu'on lui a rendu devient la dot de sa nièce, la petite Nanine; qu'il marie à son amant.

L'idée principale de cette pièce se retrouve dans *le Tartuffe de Mœurs*, *l'Habitant de la Guadeloupe*, et plusieurs autres ouvrages ; quelques longueurs ont nui à la première repré-

sentation, mais des coupures ont affermi son succès : la musique qui a plu généralement a fait concevoir du talent de M. Boscha les plus heureuses espérances.

BAYARD A MÉZIERES, opéra-comique en un acte, par *MM. Dupaty* et *Chazet*, musique de *MM. Chérubini*, *Boyeldieu*, *Catel* et *Nicolo*. (12 *février* 1814)

C'est une des plus belles pages de la vie du *Chevalier sans peur et sans reproche*, que la défense d'une place ouverte de toutes parts contre une armée nombreuse et fière de ses premiers succès. Aucun sujet n'était plus propre à enflammer cet honneur national, qui rend tout français solidaire, pour ainsi dire, de la gloire de ses ancêtres, et lui inspire la noble envie de les imiter.

Bayard s'est jeté dans Mézières, pour laquelle il vaut seul un rempart. Il a juré que s'il traversait la Meuse pour sortir de cette ville, *les corps des ennemis lui serviraient de pont*, et il est décidé à tenir son serment. Parmi les moyens qu'il emploie pour redoubler l'ardeur des braves chevaliers qui partagent ses pé[illegible], l'amant de Mad. de Randan ne peut oublier la puissance de la beauté. Montmorency et Dannebaut sont rivaux de gloire et d'amour. Tous deux sont attachés au char de

Mad de Sancerre, jeune veuve, qui est venue se réfugier dans Mézières avec sa cousine Mad. de Tavannes. Bayard, ami de tous les deux, conjure instamment la dame de leur pensées de couronner la flamme d'un de ses soupirans; mais la belle veuve, pour l'intérêt de son pays, différe l'aveu de son amour. Le moment du combat approche, le don d'une écharpe pourrait révéler son secret, mais elle en fait apporter deux, et son choix est encore un mystère.

Cependant le danger devient pressant : les Lansquenets ont fui de la place pour passer dans les rangs de l'ennemi. Montmorency, leur capitaine, est seul resté fidèle, et vient annoncer cette nouvelle à Bayard. « Tant mieux! s'écrie ce dernier; les Français n'ont jamais été vaincus, quand ils ont combattu seuls leur adversaires. »

Un bonheur inattendu fait bientôt oublier cette défection. Philippe, jeune paysan, a traversé le camp ennemi, il entre dans Mézières, par la brèche que la fuite des Lansquenets lui a indiquée, et apporte à Bayard une dépêche du Roi, qui lui prescrit d'avancer à son secours. Sur-le-champ, le preux ordonne qu'on se prépare pour une sortie, et, pour en assurer le succès, il remet à Philippe une lettre, qui, interceptée par les allemands, les fera tomber dans le piège qu'il leur prépare.

Tout réussit à souhait. Bayard et les

Français sont vainqueurs et Mézières est délivrée. Mad. de Sancerre publie enfin son choix, et donne sa main à Montmorency; mais on prévoit que Mad. Tavannes se chargera de consoler Damebaut. Philippe, pour récompense de ses services, épouse Fanchette, jeune fille attachée à Mad. Sancerre; il obtient même la préférence sur un jeune page qui lui disputait cette conquête.

Le comique de la pièce est un M. Reculin qui est venu se sauver dans Mézières, et qui insiste toujours pour qu'on se rende, quoique tout le monde lui répète:

Si vous voulez qu'on vous entende,
Parlez français.

Cet ouvrage a obtenu un grand succès, la musique offre des morceaux de l'effet le plus vigoureux. L'ouverture est une marche rapide à laquelle se joignent par intervalle le son du tambour et le bruit du canon, et l'air des couplets qui terminent la pièce est plein d'énergie et d'originalité.

JOCONDE, ou les Coureurs d'Aventures, opéra comique en trois actes par M. *Etienne*, musique de M. *Nicolo* (28 *février*.)

Il était difficile de mettre en scène le conte de *l'Arioste*, mais l'auteur de

Joconde a surmonté tous les obstacles avec autant d'esprit que de bonheur dans l'opéra comme dans le récit de *L'arioste*. Le prince Robert et Joconde veulent mutuellement s'assurer de la fidélité de leurs belles; épreuve qui ne ressemble pas mal à celle du *curieux impertinent*, mais qui sera toujours piquante au théâtre. Les deux dames, prévenues par le courtisan Lysandre, se promettent de faire payer cher à leurs amans cette jalouse défiance; et feignant de tomber dans le piège, l'une et l'autre cèdent sans efforts la victoire à leurs prétendus séducteurs. Mathilde, aimée de Robert, donne à Joconde l'écharpe brodée qu'elle destinait au Prince, et Elise accorde à ce dernier le médaillon qu'elle avait promis à Joconde.

Cette double perfidie amène une scène charmante. Le prince, convaincu de l'infidélité d'Elise, et se croyant certain de posséder seul le cœur de Mathilde, veut lui-même consoler son ami de sa mauvaise fortune; mais lui même que devient-il, quand Joconde emploie à son tour les mêmes ménagemens pour lui porter *le coup fatal*? Robert furieux quitte à l'instant sa cour, et suivi du seul Joconde, il part pour aller, dit-il, *faire la guerre aux infidèles.*

Le but des deux voyageurs est cependant beaucoup moins sérieux; leur intention est seulement de punir la perfidie du sexe qui les a trahi, en séduisant toutes les femmes et en les abandonnant

ensuite. Malheureusement Elise et Mathilde pénètrent encore le charitable dessein des fugitifs, et déguisées en bohémiennes, elles les suivent jusqu'au premier village où ils s'arrêtent.

Ce jour là justement est la veille d'une grande fête, on doit choisir une rosière. Jeannette, l'une des plus jolies filles du village, brûle d'obtenir la couronne. Elle n'a que seize ans encore, mais le bailli est l'ami de sa mère depuis dix-sept ans : le bailli l'appelle *mon enfant*. En faut-il davantage pour savoir si Jeannette obtiendra la rose ? Le Prince et Joconde enchantés de la fraicheur et des grâces de la jeune paysanne, veulent commencer le cours de leurs brillantes aventures. Après avoir donné, l'un l'écharpe de Mathilde, l'autre la chaîne et le médaillon d'Elise, ils obtiennent tous deux un rendez-vous pour le soir, et aveuglés par un succès aussi facile, ils conviennent d'avance que celui qui le premier abordera Jeannette, laissera sans jalousie son rival avec elle, et ne pensera point à l'interrompre.

Mais Jeannette n'est pas moins coquette que si elle était née à la ville. Non contente de son double rendez-vous, la friponne en a donné un troisième encore à Lucas son amant. Tandis que les deux coureurs d'aventures attendent l'un et l'autre sous un arbre l'heure du berger. Lucas plus heureux est dans les bras de Jeannette. A la faveur de la nuit, il lui exprime tout son

amour, et lui donne même un baiser très-sonore. Chacun des deux patiens croit que c'est son compagnon qui est préféré, et suivant leur convention, il garde un généreux silence.

Bientôt les deux amans s'éloignent, Joconde et Robert se heurtent dans l'obscurité. Parbleu ! dit le prince, *vous êtes un rude causeur* ! Moi, s'écrie Joconde. — *Oui. sans doute. Je ne suis pas si grand parleur que vous; mais chacun est bien aise de dire son mot en passant.* Le reste de la scène est sur ce ton, et l'on voit qu'elle n'est pas moins gaie que celle de L'Arioste et de La-Fontaine.

Pour compléter la mésaventure, les bohémiennes déguisées dénoncent au bailli les deux inconnus qui se sont introduits dans le village. Joconde et le Prince sont aussitôt arrêtés malgré leurs protestations d'innocence; et leur confusion s'accroit, lorsque, de l'endroit où ils sont surveillés, ils entendent Lucas et Jeannette rire aux éclats du tour ridicule dont ils ont été dupes.

A l'instant aussi arrivent Mathilde et Elise qui ont quitté leurs habits de bohémiennes; elles font mettre en liberté les coupables, leur rendent l'écharpe et le médaillon, qui ont passé déjà dans bien des mains; puis, se croyant assez vengées, elles accordent à leurs infidèles un généreux pardon.

Joconde se trouve plus heureux que sage, mais ce n'est pas encore fini pour

le prince. Le bailli lui défère l'honneur de couronner la rosière. Robert déconcerté se rappelant la mystification dont il a été victime, hésite d'abord; mais bientôt il cède, et dit à Jeannette en lui donnant une rose :

Puisque vous êtes la plus sage,
Que sur les filles du village,
C'est vous qui l'avez emporté,
De ma main recevez ce gage,
Personne ne sait davantage
Combien vous l'avez mérité.

Cette charmante pièce a eu le plus brillant succès. Chaque fois qu'on la joue la foule se porte au théâtre et revoit *Joconde* avec plaisir. M. Nicolo auteur de la musique s'est surpassé dans celle de cet ouvrage, et malgré les suffrages nombreux qu'ont obtenu ses autres productions, il n'en est pas de plus unanimes, de plus flatteurs et de plus mérités que ceux qu'il a recueillis pour ce dernier opéra.

Les Heritiers Michaud, ou le Moulin de Lieursaint, opéra en un acte par M. *Planard*, musique de M. *Boscha*.

Henri IV ne parait point dans cette pièce, et cependant il en est le principal sujet. L'auteur a trouvé le moyen d'exprimer d'une manière nouvelle et ingénieuse l'amour des Français pour ce *grand et bon roi*.

Michaud a ordonné par son testament, que tous les ans, ses descendans se réuniraient pour célébrer l'anniversaire du jour où son moulin fut visité par *Henri* IV. On juge si sa dernière volonté a du être scrupuleusement exécutée. Cependant depuis quelques années, il a fallu faire un mystère de cette petite fête qui serait peut-être regardée comme une conspiration. Au grand regret de la famille, ce n'est que tout bas qu'on va chanter au joyeux banquet de commémoration l'air chéri de *Vive Henri* IV; quand cet air se fait entendre dans la rue. On croit d'abord rêver, mais on apprend les heureux changemens qui viennent de s'opérer, et *les Héritiers Michaud* peuvent désormais chanter tout haut *Henri* et *Louis*, ils ne sont que les échos de la France.

De très-jolis détails, un dialogue franc et plein de gaieté ont valu un grand succès à cet ouvrage. La musique peut en réclamer sa part, elle est vive, légère, spirituelle, et confirme l'espérance que *l'Héritier de Paimpol* avait donné du talent de M. *Boscha*.

Le Bearnais, ou Henri IV en voyage, opéra en un acte par M. *Sewrin*, musique de M. *Kreutzer*. (21 *mai*.)

Henri IV arrive incognito dans le pays où il a passé ses premières années,

il est reconnu par les bons paysans dont il visitait la chaumiére. Bientôt tout le village accourt pour voir son roi. Une jeune fille est dotée, un sot annobli, un brave officier oublié, promu au grade de gouverneur; on chante un vaudeville, et le *Béarnais* repart avec son fidèle Sully.

Cet ouvrage dont la simplicité de l'action la rend presque nulle, a dû son succès au nom du héros de l'ouvrage. La critique doit se taire, quand il s'agit de fêter un bon roi; aussi le public a-t-il été plus qu'indulgent pour l'auteur du poeme. La musique qui méritait des applaudissemens a fait oublier la stérilité de l'action, et la pièce a été représentée plusieurs fois.

ANGELA. ou l'atelier de Jean-Cousin, opéra en un acte de M***. musique de Madame***. et de M. *Boyeldieu*. (13 *juin*.)

Le sujet de cet ouvrage offre peu d'intérêt, et a déjà été traité par plusieurs auteurs. Angéla pupille de Jean-Cousin, est à-la-fois aimée de l'amiral Bonnivet, de Clément Marot et d'un élève du sculpteur. Chacun de ces trois prétendans réunit les avantages de la jeunesse, de l'esprit et de la richesse; mais par un caprice assez naturel aux dames, Angéla rejette leurs vœux, et s'avise d'aimer un vieux tuteur, qui ne

pense point à elle. Pour lui plaire, elle étudie le dessin, et son crayon guidé par l'amour, trace le portrait de Jean-Cousin. Dans un concours solennel que François premier a établi, ce portrait obtient la couronne. Le vieux tuteur s'appercevant alors de la passion qu'éprouve pour lui sa jeune pupile, *s'empresse de l'aimer à son tour* et l'épouse.

La musique de cet opéra ne justifie pas la réputation de ses auteurs. Ce sont de véritables distractions échappées à deux compositeurs célèbres ; aussi le poëme et la musique ont-ils été oubliés dès leur naissance.

LE PORTRAIT DE FAMILLE, comédie en un acte mise en opéra ; paroles de M. *Planard*, musique de M. *Kreubé* (*Frédéric.*) (12 *juillet.*)

Cet ouvrage est le même qui fut joué à l'Odéon sous ce titre. Il eut un faible succès en comédie et n'a réussi que médiocrement en opéra. Les situations plus douces que fortes semblaient devoir offrir peu d'inspirations au musicien qui a pourtant animé le poëme par quelques morceaux charmans.

Nous renvoyons nos lecteurs au mémorial de l'année 1810 pour l'analyse de cette pièce dont l'action n'a subi aucun changement.

ALPHONSE, ROI D'ARRAGON, opéra-comique en 3 actes, par M***. musique de M. *Boscha*. (20 *août*)

Alphonse, roi d'Arragon, jeune prince doué du cœur le plus tendre et de le tête la plus romanesque, apprend que le comte d'Estelle a promis au duc d'Olivarez la main de sa fille Adélaïde, qui passe pour un modèle de sagesse et un prodige de beauté. Espérant réaliser sa chimère favorite d'être aimé pour lui-même, Alphonse s'est présenté au château d'Estelle sous le nom du duc d'Olivarez, qu'Adélaïde et son père n'ont jamais vu et qu'ils ne connaissent que par les lettres du jeune Ferdinand, fils du comte d'Estelle, dont il est l'ami intime. Alphonse est parvenu à gagner le cœur de la sensible et naïve Adélaïde; et le vieux comte est lui-même si enchanté de son futur gendre, qu'il presse le moment du mariage; il proteste que quand le roi lui-même viendrait lui demander la main de sa fille, il ne l'obtiendrai pas. Au moment où tous les préparatifs de la noce sont faits, arrivent le jeune Ferdinand avec le vrai duc d'Olivarez. Ils apprennent qu'un imposteur est au château; Ferdinand veut éclater, mais il se contient par les conseils du duc. Adélaïde accourt près de son frère, et, sans être retenue par la présence d'un étranger, elle lui parle de son amour, des qualités et des graces de son amant, et pour prouver qu'il mé-

rite, au moins sous les rapports physiques, tous les éloges qu'elle lui donne, elle montre à son frère le portrait de ce mortel adoré. Quelle surprise ! Ferdinand et le duc reconnaissent le roi. Le premier croit que le prince veut séduire Adélaïde, et tremble en cherchant à se venger. Le second médite une vengeance qu'il n'a pas su rendre aussi plaisante qu'on devait l'attendre d'un homme auquel on attribue sans cesse l'esprit le plus original et la plus folle étourderie. Ferdinand annonce à son père que le roi, qui chasse dans les environs, va honorer leur château de sa présence. Cette nouvelle jette le duc dans une grande joie et Alphonse dans un grand étonnement. Le roi paraît : c'est le duc d'Olivarez, qui reçoit sans façon tous les honneurs qu'on rend au monarque. Alphonse, en le saluant, comme les autres, lui ordonne à demi-voix de continuer son rôle. Le duc, pour inquiéter un peu le roi, laisse entrevoir au comte d'Estelle, que si les choses n'étaient pas si avancées, un amant couronné pourrait se présenter pour Adélaïde. L'ambition qui éblouit tout-à-coup les yeux du vieux comte, lui fait oublier et ses promesses et ses protestations : il retire sa parole. Alphonse craint qu'Adélaïde ne cède au même prestige, mais la froideur qu'elle témoigne au prétendu roi le rassure. Soudain, sans qu'on en sache le motif, Adélaïde se persuade, sur la simple parole de son frère, que celui qu'elle ai-

mait si tendrement n'est qu'un séducteur ; elle lui renvoie son portrait. Le roi la croit infidèle par ambition : il se désole. Une entrevue amène une explication. Alphonse réclame la permission de se retirer un instant. Un écuyer apporte une lettre du roi. Il nomme le comte d'Estelle prince, et Ferdinand colonel. Le père d'Adélaïde s'épuise en remerciemens auprès du duc d'Olivarez; mais soudain le roi paraît brillant d'or et de pierreries, et le règne du duc finit. Alphonse a trouvé le trésor qu'il cherchait : il est aimé pour lui-même, et la fidèle Adélaïde est récompensée par une couronne de n'avoir pas succombé à une épreuve qui eût été l'écueil de presque toutes les femmes.

L'ouvrage, malgré les changemens et les coupures que les auteurs y ont faits, n'a pu prendre sa place au répertoire, et nous pensons que le petit nombre de représentations qu'il a obtenu est un succès auquel il n'avait pas le droit de prétendre.

LA MÉPRISE, opéra comique en un acte par M. *Creuzé Delesser*, musique de M***. (20 *septembre*.)

L'idée première de ce petit opéra est empruntée à une petite comédie de Fagan, qui a pour titre : *l'Etourdi*, et l'auteur en avait fait l'humble aveu dans les journaux. Malheureusement, le pu-

blic, qui pardonne volontiers aux auteurs les emprunts dont ils s'enrichissent, qu'ils en conviennent ou non, n'a pas voulu croire que M. Creuzé eût trouvé un trésor dans la pièce de Fagan, et, sans lui tenir aucun compte de sa probité littéraire, il a montré par sa froideur, que l'ouvrage nouveau lui paraissait peu digne, que *l'imitateur*, connu par des succès, s'en fut d'avance déclaré le père. En effet, pour s'amuser de *la méprise* qui fait le sujet de cette pièce, il faudrait oublier d'abord son invraisemblance et celle des moyens forcés par lesquels l'auteur la prolonge.

Valmont se trouve aux eaux de Plombières; dans un concert d'amateurs, une dame qui s'y fait entendre, l'enchante par sa jolie voix. C'est la jeune femme de M. de Ferville, homme d'un certain âge, qui a aussi conduit à Plombières sa sœur, madame de Belcour, veuve de cinquante ans, qui brûle de rentrer sous les lois de l'hymen. Persuadé, grâce à la malice d'une femme à qui il s'adresse pour obtenir des éclaircissemens, que la séduisante chanteuse est la sœur de M. de Ferville, Valmont charge son frère Lucival de demander pour lui la main de Mad de Belcour; lui-même fait auprès de cette dame, dans l'intention d'obtenir sa belle sœur des démarches que la crédule vieille interprête d'après ses désirs. Cependant, une explication amenée par l'entrevue de l'amant avec la femme de M. de Fer-

ville, très-étonnée de ce que Valmont veut l'épouser, fait cesser la *méprise*; et pour le tirer de ce mauvais pas, tout le monde s'accorde à dissuader Mad. de Belcour d'épouser Valmont, qui est, lui dit-on, *mauvais sujet*. Les murmures fâcheux excités par ce dénouement et par cette accusation prodiguée jusqu'à satiété dans le final, ont prouvé que la pièce méritait plutôt cette épithète que le héros.

La musique, attribuée à une dame déjà connue par un succès brillant à ce théâtre, a, dans plusieurs morceaux, du chant et de la grâce. Le style négligé des ariettes a beaucoup nui à son effet; elle est cependant beaucoup au dessus du poëme qui est tombé avec fracas. Il était indigne de réussir.

JEANNOT ET COLIN, opéra comique en trois actes par M. *Etienne*, musique de M. *Nicolo*. (17 *octobre*.)

L'auteur de l'opéra ne pouvant à l'exemple de l'auteur du conte prendre les choses *ab ovo*, nous montre au lever de la toile M. Jeannot devenu *Marquis de la Jeannotière*, possesseur d'une brillante fortune, qu'il prodigue à de prétendus amis et à une femme assez équivoque, quoiqu'elle prenne le titre de Comtesse, avec laquelle il veut se marier dès le lendemain. Thérese, soeur de M. le Marquis ne partage aucun de

ses travers. Dans ce brillant hôtel, elle regrette le séjour de son enfance et Colin, tandis que Jeannot a oublié et son ami Colin et même Colette, la sœur de cet ami, à laquelle il avait autrefois promis sa foi. Colin et Colette arrivent à Paris avec leur costume auvergnat. Le Marquis, assez embarrassé de leur visite, sent néanmoins se réveiller son amour pour Colette; mais la fierté l'emporte et et il finit par se brouiller avec Colin pour le congédier.

Bientôt un revers imprévu l'accable, il est complettement ruiné; alors Colin, après lui avoir donné une sévère leçon, se montre l'ami véritable de Jeannot abandonné par sa maîtresse et ses flatteurs, Colette et son frère forment un double hymen avec Jeannot et Thérese, et ces deux couples retournent en Auvergne chercher le bonheur et les souvenirs de leur enfance.

Une marche un peu lente dans les deux derniers actes, quelques scènes de sentiment trop diffuses, et qui ont tort de venir après des scènes gaies, enfin un rôle de valet qui a beaucoup trop la couleur d'un rôle de niais ont réfroidis l'enthousiasme que le premier acte avait inspiré, mais n'ont pu empêcher de rendre justice à une foule de mots heureux que l'on rencontre toujours dans les ouvrages de M. Etienne. Ce dernier, sans avoir obtenu un succès aussi flatteur que celui de *Joconde*, n'en est pas moins un fort joli opéra. Les coupures que le

poete et le musicien ont faites dans les scènes qui, à la première représentation, avaient paru longues, ont assuré sa place au répertoire de l'opéra-comique.

La musique a obtenu de justes éloges. La lyre féconde de M. Nicolo acquiert chaque jour plus de grâce et de mélodie. Les airs de *jeannot et Colin* ont été en peu de tems appris et répétés par tous les amateurs de la bonne musique.

LE PREMIER EN DATE, opéra comique en un acte, paroles de MM. *Désaugiers* et *Pessey*, musique de M. *Catel*. (3 *novembre*.)

Cette pièce qui n'a pas eu de succès offre des idées rebattues, une intrigue usée. C'est un oncle de 50 ans supplanté par son neveu qui est un colonel jeune et fort aimable. L'oncle qu'une *fatale étoile* semble poursuivre, n'a pu jamais songer au mariage, sans que la destinée fit arriver tout exprès le neveu pour séduire sa tante future et rompre les nœuds qu'on allait former. Cette fois encore l'oncle joue de malheur; le colonel aimait déjà la prétendue, et cette intrigue finirait comme celles qui l'ont précédé, si pour rompre l'enchantement, et ne pas se voir éternellement condamné au célibat, l'oncle ne prenait le parti de marier sur-le-champ son neveu, afin de pouvoir aussi *sur-le-champ* se marier à son tour en pleine liberté.

Une maîtresse d'hôtel-garni assez originale ; deux ou trois ariettes dont *les paroles* ont fait plaisir, quelques mots heureux, et qui portaient le cachet de l'auteur, ont sauvé l'ouvrage, et l'ont conduit jusqu'au port ; mais c'étaient de rapides éclairs au milieu d'une nuit obscure, et la toile n'était pas tombée, que les sifflets commençaient déjà, quoiqu'en petit nombre, à se faire entendre.

M. Catel dont le talent est avantageusement connu n'a pas été bien inspiré. C'est peut-être un tort qu'on doit attribuer aux auteurs des paroles. L'un d'eux, M. *Désaugiers* habitué aux succès oubliera bientôt cet échec en offrant au public, qui l'a si souvent applaudi un de ces ouvrages comme il en a beaucoup, où son esprit et sa gaîté communicative enlevent tous les suffrages.

LA NOCE ÉCOSSAISE, opéra comique en un acte; paroles de M***. musique de M. *Gustave Dugazon.*

(19 *novembre.*)

Lord Clarendon, tuteur de la charmante Clara veut la marier à son neveu Kilmar, marin assez déplaisant, tandis qu'elle aime le jeune Alfred, son cousin. Nos amans, pour déjouer les projets du tuteur, n'imaginent pas de meilleur moyen qu'un enlèvement. Ils partent, ils courent, ils arrivent chez le bon Wil-

liam, ancien fermier du père d'Alfred, qui se dispose à marier ce même jour là l'espiègle Betzy sa fille, à John, jeune paysan qu'elle aime.

William fait le meilleur accueil aux aimables fugitifs qui, faute de chevaux, ne peuvent continuer leur route. Ce contre-tems est d'autant plus fâcheux qu'ils sont poursuivis. Pour tromper les yeux ennemis, ils prennent les habits de John et de Betzy, et William trouve tout simple, pour réparer l'imprudence qu'ils ont commise, de les faire marier sur-le-champ à la place des deux fiancés villageois.

Le maria a suivi de près les deux amans, qu'il ne connaît pas même de vue; il croit voir dans Betzy, revêtue des habits de Clara, la femme que son oncle lui destinait, et le pauvre John qui, sous le costume d'Alfred, joue le rôle du ravisseur, ne lui semble pas avoir des sentimens dignes d'un gentilhomme.

Lord Clarendon, malgré son âge et sa goutte, s'est mis aussi à la poursuite de sa pupille. Il arrive: Kilmar lui apprend qu'il a rejoint les coupables, et lui déclare en même tems qu'il renonce à la main de Clara. Le tuteur, pour ne pas en avoir le démenti, paraît alors décidé à l'épouser lui-même; mais heureusement une erreur le préserve de cette ridicule et irréparable sottise; en croyant signer le contrat de John et de

Betzy, il signe celui d'Alfred et de Clara.

Cette pièce est conduite sans art ; les scènes en sont mal liées, le dialogue est diffus, l'action froide et lente. Le musicien plus heureux que le poète, a soutenu la pièce. Plusieurs morceaux fort agréables, un duo charmant, ont été vivement applaudis, mais de nombreux sifflets ont accueilli le poème ; le dénouement surtout a été très-orageux.

ODÉON.

Administration et Comptabilité.

MM.

Duval, directeur-gén., rue de Molière, n. 1.
Gobert, administrateur, rue de Provence, n°. 15.
Dumaniant, Secrétaire du Comité, rue de Touraine, n°. 8.
Walville, régisseur, rue Neuve du Luxembourg, n°. 2.
Gailliot, Secrétaire de la Régie, rue de l'Odéon, n°. 30.
Serize, inspecteur-général.

Acteurs.

Clozel, rue de Vaugirard, n°. 15.
Chazel, idem.
Armand, rue des Fossés M. le Prince, n°. 33.
Perroud, rue de Condé, n°. 5.
Thénard, rue de Tournon, n°. 19.
Fusil. rue Mêlée, n°. 66.
Bourdais.
Pélissié, rue St.-Germain-l'Auxerrois.
Mars, cour Batave, n°. 7.
Edouard, rue Baillif, n°. 10.
Azéma, rue des Fossés Monsieur le Prince n. 36.

Actrices.

Mesdames

Molé, rue de Condé, n°. 32.
Désbordes.
Délia, rue des Fossés M. le Prince.
Fleury, rue de Louvois, n°. 7.
Descuillés, rue Guisarde, n°. 13.
Charles, rue de Vaugirard, n°. 7.
Delâtre.
Brocard.
Eugénie, rue du Boulóy, n°. 10.
St.-Léon, rue des Fossés St. Germain, des Prés, n°. 14.

ORCHESTRE.

MM. *Chefs.*

Osmonde, rue du Faub. Montmartre, n°. 1.
Martine, rue de l'Université, n°. 41.
M. Babin, costumier, rue de Richelieu.

ODÉON.

L'ENNEMI DES MODES, ou la Maison de Choisy, drame en trois actes et en prose par M. *Guilbert-Pixerécourt*. (*7 décembre* 1813.)

L'ennemi des modes est un vieux rentier du Marais, M. de Saint-Louis, entêté et rigoriste dans ses prétentions contre les arts et les modes. Engoué de son neveu, espèce de niais sentimental (singe de toutes les manies du vieillard), il veut le marier à une jeune personne nommée Palmira, dont on lui a confié la tutelle. A la suite d'une scène nocturne dont l'histoire serait trop longue, Eugène, amant aimé de Palmira, et son oncle M. Dorsan, vieil ami de M. de Saint-Louis, sont forcés de quitter la maison du Marais, et de retourner à la Chaussée d'Antin. Malgré cette rupture, Dorsan s'est chargé de cent mille francs que lui a remis Saint-Louis pour l'achat d'une maison à Choisy, dont ce dernier ne veut point paraître l'acquéreur. Il n'y a pas de contre-lettre, et Dorsan profite de l'occasion pour mettre à l'épreuve les deux neveux, sur le compte desquels Saint-Louis a conçu une opinion si mal fondée. Il fait annoncer qu'en revenant de Choisy, il est tombé de cheval sur la route, et qu'il s'est tué. Saint-Louis se

croit ruiné; mais, sur sa seule déclaration, Eugène, qu'il avait accablé de son mépris, lui remet ses titres de propriété. L'autre neveu, au contraire, a levé le masque, et renonçant aux costumes anciens qui plaisaient à son oncle, il s'empresse de revêtir des habits à la la mode. Dorsan reparaît, et dément lui-même le bruit de sa mort.

Le théâtre de l'Odéon, quoiqu'habitué aux chûtes, ne s'attendait pas à celle d'une pièce de M. *Guilbert-Pixerécourt*, dont les ouvrages, bons et mauvais, réussissent toujours..... *aux boulevards*. Mais ce drame fort ennuyeux n'avait pas pour le soutenir les secours d'un machiniste, d'un décorateur habile et d'un maître de ballets. Aussi, privé de ces appuis, auxquels l'auteur doit de si nombreux succès, *l'Ennemi des Modes* est lourdement tombé.... Nous avons remarqué que M. Pixérécourt est rarement heureux quand il veut sortir d'un genre où il excelle et du théâtre où ses mélodrames attirent une foule considérable de spectateurs.

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

LE MÉFIANT, comédie en cinq actes, en vers, par M. *Leroy*.

(*21 décembre.*)

Eloigné de ses parens, privé d'amis, craignant sa fille et jusqu'à ses valets,

Moronte ; c'est le nom du *Méfiant ;* n'a trouvé d'autre ressource contre l'ennui, que de s'abandonner à un intrigant nommé Descandre, qui a su flatter sa faiblesse. Malgré la crainte que lui causent tous ses semblables, Moronte a la sotise d'éprouver quelque confiance pour le fourbe qui le trompe. Guidé par ses conseils, il chasse un portier fidèle, pour en prendre un qui le sert plus mal, il charge Descandre d'épier sa servante, sa fille, et enfin, il pense à le prendre pour gendre. Descandre, pénétré du proverbe *qu'il faut se méfier des méfians*, élude avec beaucoup d'adresse la proposition de mariage ; il hésite, il feint de ne pas vouloir accepter ; à peine éloigné, il adresse à Moronte une lettre anonyme qui achève de le décider, et le crédule vieillard n'éprouve d'autre crainte que celle de voir Descandre refuser la main de sa fille.

La chaleur qu'il met à contracter cette alliance est telle que, dans la vue d'engager davantage son gendre futur, il lui propose de signer un dédit et une promesse de mariage. Au moyen de cet acte, Moronte est tenu de donner sa fille à Descandre, ou de lui compter 80,000 f., et Descandre s'oblige à l'épouser, ou à payer 60,000, francs ; mais à peine cet arrangement est-il conclu, que Moronte s'apperçoit de la faute qu'il a commise : en vain essaie-t-il de revenir sur ses pas, l'intrigant refuse de

rendre sa proie ; et *le Méfiant* trompé par son ami le plus cher, s'abandonne à ses doléances qui rappellent celles d'Harpagon quand il a perdu son trésor.

Descandre, pour distraire Moronte, essaie de lui inspirer de nouveaux soupçons. Depuis plusieurs jours, il s'est aperçu que sa future, le frère de Moronte, sa mère, et même les valets, parlaient mystérieusement, et paraissaient méditer quelque grand projet. Il n'en faut pas davantage pour persuader au malheureux Moronte que l'on machine un complot contre lui, qu'on attend sa mort avec impatience, que l'on veut lui enlever sa fille, et même la marier contre son consentement. Averti que sa famille est renfermée dans une chambre voisine, il ordonne impérieusement d'ouvrir la porte.... Que voit-il ?.... Son frère Cléante, sa mère, sa fille, ses domestiques, des fleurs à la main et accourant lui souhaiter sa fête ; des musiciens cachés dans cette chambre font entendre l'air de Lucile :

Où peut-on être mieux, etc.

C'était pour préparer à Moronte cette agréable surprise, qu'on avait évité avec tant de soin tous les regards, et qu'on s'était si long-tems concerté.

Mais Descandre, trompé dans son espoir, n'est pas encore convaincu. Il a su qu'un rival aimé était aussi dans cette chambre, il demande qu'on le fasse sortir. Nouvelle surprise !... Au lieu du

rival, l'homme qui se présente est l'oncle de Descandre lui-même, ce portier qu'il a fait chasser, et que l'on avait caché dans le cabinet, pour confondre l'impudence du neveu. Descandre irrité, ne garde plus aucun ménagement, et dès qu'on l'a menacé, il menace à son tour. Le dédit que lui a signé Moronte devient pour lui une arme redoutable; mais Cléante lui prouve que l'obligation est nulle, puisqu'elle est souscrite au profit de *Descandre*, et que ce nom est supposé. On marie la fille de Moronte à celui qu'elle aime, l'oncle abandonne aux deux jeunes gens la moitié de sa fortune, et l'intrigant prend la fuite.

On voit que M. Leroy connait le *Tartuffe* et *l'Avare*. Ces deux chefs-d'œuvres lui ont été d'un grand secours, mais il a le mérite d'avoir mis en scène un caractère, et surtout d'avoir écrit son ouvrage correctement. Son style est facile, gracieux, sans afféterie. On a remarqué dans plusieurs scènes de beaux vers, de jolis détails, et *le Méfiant* méritait le succès flatteur qu'il a obtenu. Il était impossible qu'un jeune littérateur débutât d'une manière plus étonnante et plus heureuse; aussi les habitués de l'Odéon, qui depuis long-tems sifflaient toutes les *nouveautés*, ont applaudi cette comédie avec enthousiasme.

LE CHOIX D'UN ETAT, comédie en un acte en vers, par M. *Lalane*.

(*4 janvier.*)

Victor, neveu de M. Murville, sollicite son oncle pour qu'il consente à l'unir à Caroline Saint-Yves, fille d'un honnête cultivateur. L'oncle ne rejette point cette alliance, mais il veut que son neveu, avant de prendre une femme, commence par *choisir un état*. A cet effet, il a rassemblé chez lui un médecin, un négociant et un avocat. Victor, à qui il a ménagé avec chacun d'eux un entretien particulier, les entend, tour-à-tour faire la critique de leur profession et l'éloge des autres. Pour achever d'augmenter son irrésolution, M. Murville le détourne d'adopter l'état d'instituteur, qui est le sien, et dont il lui peint tous les désagrémens. Le cultivateur seul ayant paru satisfait de ses travaux, c'est son état que choisit Victor, de l'aveu de son oncle, qui consent au mariage projeté.

On voit que l'intrigue de cette petite pièce est des plus faibles, et malgré quelques vers heureux, nous n'osons conseiller au jeune auteur qui a si mal débuté dans la carrière dramatique, d'en *faire son état*.

LA COMÉDIE EN SOCIÉTÉ, ou Cécile et Dorval, comédie en trois actes en prose, par M. *Faur*.

(*20 janvier.*)

M. Dalicourt est prévenu contre tous

les gens de qualité, parce que l'un d'eux l'a dépouillé de sa fortune et de son titre. Le fils de cet ennemi de Dalicourt est précisément celui qui est aimé de la fille de ce dernier. Il est vrai qu'elle ne le connait que sous le nom de Dorval. Cécile, qui se distrait de ses chagrins amoureux en jouant la comédie en société, doit remplir un rôle dans une pièce composée par un M. Granville. Cet ouvrage devait se jouer à Paris; mais des raisons essentielles ayant amené à la campagne M. Granville et sa femme, en l'honneur de qui il a fait cette pièce, il est décidé qu'elle sera jouée dans le château. On se doute bien que le faux Dorval est aussi un des acteurs de M. Granville. Il ignore que Cécile fasse partie de la troupe. On le met en scène avec elle. M. Dalicourt le surprend à ses genoux, mais il prend la situation du jeune homme pour une *situation* de l'ouvrage.

L'erreur ne dure pas long-tems. M. Dalicourt, en apprenant le véritable nom de *l'amoureux*, entre en fureur, et lui déclare qu'il ne sera jamais son gendre. Mais quelle agréable surprise pour lui! Ce bon jeune homme ignorait aussi le nom de M. Dalicourt. Depuis long-tems il le cherchait pour lui restituer les biens injustement envahis par son père. On ne saurait se rencontrer plus à propos. Il n'est pas de rancune qui tienne contre un semblable procédé. La réconciliation s'opére, et par suite l'hymen des deux amans.

On aime peu *la comédie de société*; la salle était presque déserte. Quelques spectateurs épars dans les loges ont secondé le parterre qui sifflait avec acharnement. Bientôt chacun est devenu *acteur*, surtout au dénouement. Malgré cela, quelques voix ont demandé l'auteur; M. Faur a été nommé, et de nouvelles improbations se sont fait entendre.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME, comédie en cinq actes, mise en vers par M***., avec des divertissemens par M. *Hullin*. (12 *février*.)

Le poète qui a pensé que ses vers pouvaient remplacer la sublime prose de *l'Avare*, n'a pas jugé à propos de faire aucun changement à l'action ni aux scènes de *Molière*, qu'il a sans doute jugé meilleures que le style du divin comique. Sa téméraire entreprise devait ne lui laisser que la honte d'avoir osé toucher à un *chef-d'œuvre*, pour le défigurer au point de le rendre méconnaissable, aussi le public en a-t-il fait justice.

Les divertissemens composés par M. Hulin ont paru plus amusans que les vers de la pièce, et le maître des ballets a seul recueilli quelques applaudissemens.

LES HÉROÏNES DE BÉFORT, comédie en un acte en prose, par MM. *Henri Simon* et *Maréchalle*.

(14 *février*.)

Une grande partie des habitans de Béfort est sortie de cette ville pour aller secourir celle de Montbelliard attaquée par l'ennemi. Parmi le peu d'hommes resté dans la place, on remarque *Lavaleur*, vieil invalide, qui a perdu une jambe au service de son pays, et n'en est pas moins disposé à se mesurer encore avec les ennemis, si l'occasion s'en présente. Sa fille Lisbeth est recherchée par trois prétendans : *Sans-quartier*, brigadier de gendarmerie, *Eugène*, jeune peintre, et *Farinet*, pâtissier. Chacun d'eux cherche à faire valoir la proéminence de son état ; mais Lavaleur déclare qu'il ne donnera sa fille qu'à un militaire. La poltronerie de Farinet ne lui permet pas d'y aspirer. Eugène, qui est l'amant aimé, n'est point découragé par cette condition, et se souvenant que, dans des circonstances impérieuses, tout Français devient soldat, il s'apprête à mériter la main de sa maîtresse.

Cependant on annonce un parlementaire des ennemis. Comment déguiser à ses yeux la faiblesse de la garnison ? Les dames se chargent de ce soin. Revêtues des habits de garde nationaux qu'elle préparent pour leurs maris, ces *héroïnes* montrent une contenance si guerrière que l'officier ennemi est abusé par l'ap-

parence. Il se retire, après avoir inutilement sommé la ville de se rendre. Bientôt le combat s'engage; les dames, commandées par Mad. Thomas, femme d'un vieux procureur très-craintif, et qui laisse la sienne porter..... l'habit masculin, se distinguent dans l'action. Un renfort qui leur arrive, décide la victoire. Eugène, par son adresse et son courage, a fait rentrer dans Béfort le détachement qui en était sorti. Les ennemis se retirent, et Eugène reçoit la main de Lisbeth.

Cette petite pièce a obtenu beaucoup de succès. Elle est terminée par un vaudeville, dont presque tous les couplets ont eu les honneurs du *bis*.

LA SERVANTE MAITRESSE, comédie en un acte en vers, par M. *Charles Maurice*. (*18 avril.*)

La Servante maîtresse de Baurans, jouée aux Italiens en 1754, et que le célèbre Pergolèze mit en musique, est l'ouvrage qu'on a refait en grands vers. Ce travail qui prouve que M. Charles Maurice ne s'est pas senti la force de créer un sujet et de tracer un plan de comédie, a cependant quelque mérite. L'ouvrage est écrit assez correctement, mais on ne peut approuver la ridicule manie de chercher à reproduire d'anciennes pièces, dont les copies sont toujours au-dessous des modèles.

HENRI IV ET D'AUBIGNÉ, comédie en trois actes en prose par MM. *Rougemont* et *Réné Perrin*.

(28 *avril*.)

Ce théâtre a payé avec succès son tribut au bon Roi. L[illegible]ait de sa vie que les auteurs ont choisi pour mettre en scène, est un de ceux qui font le plus d'honneur à ce monarque. Voici comment ils l'ont adapté au théâtre.

Henri pardonne facilement à d'Aubigné ses épigrammes, en faveur de ses services; mais la reine-mère, plus vindicative, apprenant qu'il s'est permis de parler d'elle *avec franchise*, exige qu'il soit exilé. Pour le bien de la paix, le roi a l'air d'y consentir; mais son cœur lui inspire de changer cette rigueur en bienfait. C'est donc dans la terre de Mr de la Rochefoucault qu'il exile d'Aubigné qui adore la pupile de ce seigneur, Suzanne de Lezay. L'heureux banni s'y rend, il obtient l'aveu de l'amour de sa maîtresse. Des invitations faites au nom de Suzanne, réunissent toute la noblesse des environs pour une fête. Chacun se demande quel en est l'ordonnateur mystérieux ? L'arrivée de Henri, qui vient voir *son ami* ne laisse plus aucun doute, et d'Aubigné est uni par son roi à celle qu'il aime.

On a vivement applaudi cet ouvrage, dont le dialogue vif, spirituel, est semé de traits heureux.

HENRI IV et LE LABOUREUR, comédie en trois actes de *Villemain*.

(*24 mai.*)

Cette pièce fut jouée en 1790 au théâtre de Molière, sous le titre d'une journée d'Henri [illegible]. Elle réussit alors, comme elle a réussi à l'Odéon, quoique l'action de la pièce fut bien faible. Ne suffit-il pas de présenter au public un ouvrage dont le héros soit Henri, pour être sûr de lui plaire. Passons à l'analyse.

Ce modèle des rois, pour récompenser un laboureur du bon accueil qu'il reçoit de lui, s'offre pour être parrain de son enfant, que le bailli ne veut plus tenir, parce que sa noble commère, la dame du château, est absente. L'auteur, pour soutenir ses trois actes, a encadré dans la pièce une foule de traits et de mots connus qui peignent le cœur de ce bon prince et de son digne ministre.

UNE NUIT DE GARDE NATIONALE, comédie en un acte en prose, par M***.

(*17 juin.*)

Le but principal de cet ouvrage était de célébrer la paix qui vient de nous être rendue. Pour échouer dans un pareil sujet, il fallait sans doute produire un chef-d'œuvre de ridicule et de mauvais goût. Si l'auteur s'était imposé cette tâche, il a complettement réussi.

Dans une ville assiégée, où la nou-

velle des heureux changemens survenus en France n'a pu encore parvenir, la garde nationale fait le service de la place conjointement avec la troupe de ligne. Le gouverneur est un vieux militaire, très-strict sur la discipline, mais très-indulgent pour tout le reste. Il protège de son mieux les amours de sa jeune nièce avec M. Auguste Dermance, chasseur de la garde nationale, et pousse la complaisance, jusqu'à la laisser, au milieu de la nuit en tete-à-tête sur la place publique avec le valet de son amant. On devine bien qu'il n'est pas question ici comme dans mille autres pièces de tromper ce bon oncle, puisqu'il prête les mains à tout. Quel est donc l'obstacle au bonheur de nos deux jeunes gens. Le voici. Mad. Dermance, tante de M. Auguste en veut beaucoup au gouverneur qui, pour des travaux nécessaires au salut de la place, a disposé d'un jardin qu'elle avait hors des remparts. On n'ose donc lui parler de cette union, et son mari, capitaine dans la garde nationale, profite du moment où il est de service pour favoriser les amours de son neveu. Mais comme madame Dermance est aussi jalouse que rancunière, un billet qu'elle a surpris, et qu'elle interprète d'après ses idées, lui persuade que son époux est amoureux de la jeune personne. Le valet confident de M. Auguste en profite pour donner une leçon à la dame. Il lui persuade de se déguiser en garde nationale

et, placée en faction près du rempart de la citadelle, elle apprend de la jeune nièce, qui croit parler à son amant, le secret de leur passion. De là une conversion subite de la dame, qui donne son consentement au mariage. En ce moment arrive la nouvelle de la paix. Toute la garnison arbore la cocarde blanche, et se livre à la joie que cet heureux événement lui inspire.

Jamais ouvrage n'est tombé plus lourdement. Une partie des spectateurs semblait disposée à traiter favorablement l'auteur en faveur de l'intention; mais il lui a été impossible de rester dans ses dispositions généreuses, on a sifflé généralement, et la pièce ne s'est point relevée de cette chûte.

L'INTRIGUE AVANT LA NOCE, comédie en trois actes, en prose, de MM. *Réné Périn* et *Pillon*. (*30 juin.*)

Cette *intrigue* est à peu-près la même que celle du *Roman d'un jour*, vaudeville joué il y a quelques années sans succès; le fond en est comique, mais peu vraisemblable. Un jeune homme, du siècle de Cervantes apparemment, est tombé amoureux d'un portrait qu'il a trouvé, et dont il cherche partout l'original. Il lui serait difficile de le rencontrer; ce portrait est celui de sa grand-mère, fait il y a cinquante ans. La maligne vieille, instruite de tout, s'amuse

à mystifier son petit-fils. Son frère, toute la maison entrent dans le complot. On persuade au jeune frère que sa belle est enfermée dans un pavillon voisin, sous la garde d'un tuteur et d'une duègne séveres. Il jure de l'enlever. On lui en facilite les moyens. A la faveur de l'obscurité, son inconnue vient le trouver dans le jardin; il l'entraine vers la porte dont il a su se procurer la clef; mais tout-à-coup l'on accourt avec des flambeaux. Quelle surprise pour le pauvre amant! C'était sa grand-mère qu'il enlevait. Honteux de sa méprise, il tombe aux genoux d'Emilie, sa cousine, qu'il avait dédaignée pour l'inconnue, et qui, ne prenant pas sans doute l'intention pour le fait, veut bien pardonner et s'unir à l'infidèle.

L'obligation que s'étaient imposée les auteurs de faire trois actes, les a entraîné dans quelques longueurs qu'il était facile de faire disparaître. Le dialogue est vif, ingénieux, et malgré deux ou trois bruyans improbateurs, la pièce a obtenu un plein succès.

LA PARTIE DE CHASSE, comédie en cinq actes, en prose, par M. *Charles Maurice.* (*19 juillet.*)

La scène se passe à Lunéville, dans le palais du roi Stanislas. Il est encore nuit, et l'on fait de grands préparatifs pour une *partie de chasse* qui doit avoir

lieu le lendemain. Le roi ne doit, dans toute cette journée être connu que sous le nom du *chevalier Mareuil*; il est défendu de lui en donner un autre, même en s'adressant à lui ; qu'on joigne à ces *mystérieux* apprêts, la *mystérieuse* arrivée d'un général que le jeune Valmier, autre *mystérieux* personnage, *a* été chercher à Corfou, et l'on pensera que dans cette *partie de chasse*, il ne s'agira de rien moins que du salut de l'état.

Au second acte, on est transporté à vingt lieues de Lunéville, dans le château d'un nommé Darlemont. Cet individu, qui paraît avoir éprouvé de violens chagrins, et dont il est facile de voir que la destinée n'est pas non plus sans *mystère*, va marier sa fille Sophie à un de ses voisins, nommé Valency, homme d'un caractère franc et joyeux, mais d'un âge peu séduisant pour une jeune personne. Edouard, frère de Sophie, l'aime d'un amour plus que fraternel, mais il a su jusqu'ici déguiser à tous les yeux ce funeste secret.

Valmier vient demander l'hospitalité pour des chasseurs égarés. Après plusieurs difficultés, on l'accorde, et le *chevalier de Mareuil* arrive avec ses compagnons. Ce chevalier parle tellement en maître, agit d'une manière si singulière, montre tant d'impertinence, que la plus grande invraisemblance de la pièce, c'est que Darlemont ne le mette pas à la porte.

Cependant Valencey a pénétré le se-

cret d'Edouard, et celui-ci va s'éloigner par son conseil ; mais accablé par ce nouveau coup, Darlemont ne peut plus cacher la cause de ses chagrins. Un petit supplément d'exposition placé au troisième acte, apprend aux spectateurs qu'Edouard n'est pas le fils de Darlemont. Ce fils, qui s'appelait Eugène, a été assassiné dans son enfance. Un soldat nommé Norbert, entre les bras duquel on le trouva mourant, fut, malgré ses dénégations, condamné comme auteur de ce crime. De qui donc Edouard est-il fils ? De ce même Norbert, que Darlemont se reproche quelquefois d'avoir envoyé à l'échafaud sans des preuves bien évidentes. Pour tranquilliser sa conscience, il a adopté Edouard, qui se croit frère de Sophie. Mais en vain Valency observe que dès-lors :

« *Cette flamme devient une flamme* » *ordinaire.* »

et veut lui rendre sa parole pour qu'on les marie. Le père adoptif s'y refuse, pour laisser sans doute au *chevalier de Mareuil* la gloire d'arranger tout. Il reparaît dans son costume de Roi, et donne l'explication de tous les *mystères*.

Ce général, arrivé de Corfou, qu'il a amené à sa suite, c'est Norbert, condamné malgré son innocence, sauvé en secret par Stanislas ; il est devenu, par ses exploits, un des meilleurs officiers de l'armée. Ce jeune Valmier, qui n'était connu à la cour que sous le nom de *Soldat du roi*, est le fils de Darlemont

qui a été arraché à la mort. De là naissent les reconnaissances, les transports, les pleurs, les cris de joie, les mariages, etc. etc. Stanislas, qui, depuis quinze ans, s'était préparé ce spectacle avec une bonté très-patiente, retourne à Lunéville comblé des bénédictions de tout le château, et la toile baisse.

S'il y a eu quelque chose de plus invraisemblable que cet ouvrage, c'est sans doute qu'il ait réussi. Mais l'auteur s'était ménagé une chance de succès à peu-près sûre. L'acteur chargé du rôle de Stanislas, offrait par son costume, son physique, ses attitudes l'image frappante d'un roi, dont le souvenir est bien cher aux Francais, du vertueux Louis XVI. La réflexion n'est venue que plus tard blâmer cette inconvenance ; le premier mouvement des spectateurs a été d'applaudir à une aussi douce illusion.

Malgré son prétendu succès, cette triste comédie n'a eu quelques représentations. Le caissier de l'Odéon a du croire, s'il a consulté ses recettes, que l'ouvrage de M. Charles Maurice était tombé.

LE MARI TROMPÉ, BATTU ET CONTENT, comédie en un acte en vers, par M. *Charles Maurice.* (*28 juillet.*)

M. Maurice a fait du conte gaillard de *Lafontaine*, une petite pièce morale,

mais lardée de toutes les épigrammes banales sur les *maris* un peu mieux *trompés* que le sien.

L'intrigue, où ne figurent que trois personnages, est de la plus grande simplicité. Un jeune fat épris de la femme d'un jaloux, s'introduit chez ce dernier déguisé en valet. On connait assez le conte, pour devines le reste de l'aventure; il faut seulement y admettre une petite modification, c'est que la femme du jaloux, qui ne cherche qu'à guérir son mari et à punir le fat, ne donne à l'un que de fausses appréhensions, et à l'autre que de fautses espérances. Tout ce qu'il y a de réel, ce sont les coups de bâton que reçoit le mari, trop content, en effet, quand il apprend qu'il en a été quitte pour être *battu*.

Quelques détails assez plaisans et plusieurs vers heureux, ont valu à cet ouvrage un léger succès.

LA GAGEURE ANGLAISE, comédie en un acte en vers, par M. *Dumaniant*.

(11 *août*)

Le titre semblait promettre une gageure qui offrit quelque singularité. On croyait que l'auteur avait mis en scène un de ces paris bizarres qui font souvent l'entretien des *gobe-mouches* brittaniques, ou qui fournissent des spectacles dont ils sont très-avides. C'est ainsi que nos journaux nous ont

appris que tel Anglais avait parié faire à pied, dans un tems déterminé, une route considérable; qu'un autre devait, pour gagner une gageure, faire tel repas qui pourrait effrayer le plus intrépide gastronome, etc., mais rien de plus commun que la gageure de l'Odéon, et ce n'était pas la peine de nous faire voyager en Angleterre, pour n'y trouver qu'une intrigue aussi faible que rebattue.

Un jeune lord s'est fait recevoir membre d'une société qui se voue au célibat, et qui prend le titre de *société des Indépendans*. Dès-lors, il se croit obligé de soutenir l'honneur du corps, et il renonce à la main d'une jeune personne aussi jolie que spirituelle, dont il allait devenir l'époux. Pour mieux s'affermir dans cette résolution, l'imprudent a parié une somme assez forte qu'il ne se marierait pas. L'aimable Anglaise, sûre d'être aimée, n'a pas de peine à triompher de ces obstacles. Elle feint de vouloir chercher un autre époux, et son amant, pour obtenir le sacrifice du prétendu rival, se trouve encore trop heureux d'en faire un et de perdre sa gageure.

Cet ouvrage n'a eu qu'un faible succès.

LA LETTRE ÉQUIVOQUE, ou Lequel des deux, comédie en un acte en prose, de M. *Merville*. (*6 septembre.*)

M. Rigobert, riche bourgeois, a pour

l'antiquité et tout ce qui s'y rapporte, le même entousiasme que Francaleu pour la poësie. Pour completter la ressemblance, M. Rigobert est aussi mauvais antiquaire que Francaleu est mauvais poëte. Il a recueilli chez lui deux inconnus, sans leur demander leur profession. Ils lui étaient suffisamment recommandés, l'un par sa ressemblance avec Epaminondas, l'autre par l'extâse dans laquelle il l'a surpris devant l'Apollon du Belvédère.'

Angélique, mieux instruite que son père, sait à quoi s'en tenir. Elle aime en secret Morinval, l'un des deux inconnus, jeune officier que les suites d'une affaire d'honneur obligent à se cacher, et dédaigne les soupirs de l'autre. Edmond, poëte tragique, qui, moins aguerri que beaucoup de ses confrères, fuit tous les regards pour une tragédie sifflée, comme pour une mauvaise action. M. Rigobert a reçu de son fils *une lettre équivoque* où on lui recommande vivement le jeune homme à qui il a donné l'hospitalité: *lequel des deux*? Son incertitude qui forme le faible nœud de l'intrigue, durerait encore, si une seconde lettre ne le tirait d'embarras, en annonçant que l'affaire de Morinval est arrangée, et que la tragédie d'Edmond est ressuscitée, comme quelques autres, à la seconde représentation. Il faudrait n'avoir jamais vu *la Métromanie*, dont ce petit acte est une mauvaise imitation, pour

ne pas deviner que Dorante-Morinval va épouser sa maîtresse, et que Damis-Edmond se consolera avec les Muses.

Quelques traits plaisans ont fait réussir la pièce; mais on ne peut etre fier d'un tel succès.

MATHILDE, drame en cinq actes en prose, par Mlle. *Degotty*.

(*8 septembre.*)

Mathilde a été promise à Lusignan, dernier roi de Jérusalem, par Richard Cœur-de-lion, son frere, roi d'Angleterre; mais elle aime Amalazis, et dans un danger imminent, dont il l'a sauvée au milieu du désert, il a promis à son amante d'embrasser la foi chrétienne, et Mathilde, à cette condition, a juré d'être son épouse.

Instruit de l'amour de son frère, le sultan Saladin propose, par ses ambassadeurs, à Richard d'accorder la paix aux chrétiens et de céder à Amalazis le tróne de Jérusalem, s'il devient l'époux de Mathilde. Amalazis déguisé en soldat, est surpris auprès de son amante; il se fait connaitre à Lusignan, et les deux rivaux conviennent de se battre à outrance dans le bois voisin des remparts.

Malgré la résistance de Richard, le conseil accepte les offres du sultan, sous la condition qu'Amalazis abjurera l'islamisme: il s'y refuse. Une bataille décisive est livrée, et les chrétiens sont défaits.

Les amans se revoient ; Lusignan rejoint son rival ; ils se défient et volent au combat ; Amalazis blessé à mort, tombe victime d'une lâche trahison, et revient expirer auprès de Mathilde, abjurant la loi de Mahomet, et béni par le vénérable Enguerrand.

Plusieurs scènes de ce drame sont écrites avec sensibilité, mais le style en général a une teinte mystique peu convenable au théâtre. Le public a trouvé trop fréquentes les pieuses oraisons et les génuflexions religieuses. Ce défaut et la répétition un peu monotone des memes situations ont nui au succès de la pièce, qui malgré quelques sifflets, est arrivée à la fin.

LOUIS D'OUTREMER, ou le Sujet fidèle, fait historique en trois actes en prose, par M. *de Montbrun*.

(*27 septembre.*)

L'histoire de France, sous la seconde race, a fourni à l'auteur l'idée de sa pièce. Après la mort de Raoul, qui avait usurpé le trône de Charles-le-Simple, Hugues dit *le grand*, au lieu de mettre la couronne sur sa tête, jugea à propos, par des considérations politiques, de rappeler et de faire déclarer roi, le jeune Louis IV, que sa mère Ogine avait conduit en Angleterre, et à qui l'on donna le nom de *Louis-d'Outremer*. Hugues se fit nommer premier ministre : mais bientôt, il voulut

sous ce nom, être plus roi que son souverain, et cette prétention causa de grands troubles dans l'état. Au lieu de se conformer au récit de l'histoire, M. de Montbrun a fait de Hugues le *sujet* le plus *fidèle*, le plus désintéressé, et voilà ce qu'on appelle au théâtre, un *fait historique*!

Louis impatient de prouver aux Français qu'il mérite la couronne de son père, est revenu *incognito* dans sa patrie, et vient de remporter le prix d'un tournois. Les chevaliers ont voulu le contraindre à lever sa visière. Hugues s'y est généreusement opposé. Cependant Louis, qui veut éprouver ce dernier, a fait répandre le bruit de sa mort et se confie à lui seul: Dès-lors, Hugues, que son amour pour la belle Elfride, la fille du Comte de Vermandais, avait determiné à accepter la conronne, pour satisfaire les vœux de ce seigneur ambitieux, devient le plus zélé partisan du roi légitime, et tombant le premier à ses pieds dans l'assemblée des grands du royaume, il décide le triomphe de Louis, dont le comte de Vermandais est bientôt le prisonnier. Mais, à son tour, le roi trouve l'occasion de faire un noble sacrifice à *ce sujet dévoué*. Epris des charmes d'Elfride, pour laquelle il ignorait l'amour de Hugues, qui cédait à son roi plus qu'une couronne, il unit lui-même les deux amans, et pardonne au comte, dont il veut aussi, à force de bienfaits, conquérir l'amitié.

Deux ou trois belles scènes, et particulièrement celle où le généreux Hugues offre à son maître la couronne qu'on voulait lui décerner à lui-même, d'heureuses allusions au retour d'un autre Louis, trop long-tems séparé de nous par les mers, auraient sans doute assuré le succès de cet ouvrage, si l'auteur n'eut semblé avoir pris à tâche d'indisposer le public par une trivialité inconcevable de style.

L'auteur, M. de Montbrun, a été nommé au milieu des sifflets et des applaudissemens. Sans-doute les uns s'adressaient à son style, les autres à quelques situations heureuses, dont l'indulgence d'une partie des spectateurs a cru devoir lui tenir compte.

LA FILLE MAL GARDÉE, ou Il n'est qu'un pas du mal au bien, comédie en trois actes en vers libres, par M***.

(21 *octobre.*)

Tout le monde a vu le joli ballet de *la fille mal gardée*, et par conséquent connaît l'intrigue de la pièce nouvelle, dont l'auteur n'a fait que traduire la pantomime en paroles; mais cette traduction a paru si languissante, et d'une telle faiblesse, que, dès le commencement du second acte, des signes de mécontentement peu équivoques ont annoncé sa réprobation; les acteurs

n'en ont pas moins continué leur tâche ; et chanté intrépidement une ronde qui a tellement remis le parterre en gaîté, qu'il s'est joint à eux pour faire *chorus* ; mais le troisième acte a mis bon ordre à cette envie de s'amuser que témoignaient les spectateurs, et l'ennui est devenu si communicatif que l'on a demandé grâce aux acteurs par des baillemens très-prononcés. Le moyen n'ayant pas opéré assez vite, les sifflets s'en sont mêlés, et sont parvenus enfin à faire baisser la toile.

L'ISLE DES FOUS, ou l'Héroisme filial, divertissement mêlé de danses.

(*27 octobre.*)

Ce triste divertissement qui n'a été exécuté qu'une fois, et auquel on n'a rien compris, nous laisse dans l'impossibilité d'en donner l'analyse.

CHARLOTTE BLONDEL, ou le Hameau de Sainte-Colombe, comédie en un acte en prose, par M. *Paccard.*

(*5 novembre.*)

(*Au bénéfice de M. Bourdais.*)

Charlotte Blondel, jeune orpheline, est livrée à la plus sombre mélancolie. La mort de ses parens n'est pas le seul sujet de son chagrin ; elle pleure l'ingra-

titude de l'ami de son cœur, de l'aveugle Gervais auquel elle a prodigué les plus tendres soins; de Gervais, qui a témoigné tant de peine à quitter Charlotte, pour aller implorer les secours de l'art, et qui, depuis son départ, n'a pas donné de ses nouvelles. La triste Charlotte n'a pour consolation et pour appui que sa tutrice, la bonne Catherine; rien ne peut la distraire, ni les soins amoureux de Lucas, le garçon le plus gai du village, ni les témoignages d'intéret du seigneur de l'endroit. Gervais seul pourrait sécher ses larmes, reviendra-t-il? oui; il arrive, il a recouvré la vue et s'est échappé de la maison de ses parens pour se soustraire à un mariage qui l'aurait rendu ingrat envers son Antigone. Le bonheur de ces amans est bientôt troublé par les épreuves auxquelles les soumet le seigneur du village, qui exécute les intentions du père de Gervais dont il est l'ami. L'amour sort vainqueur de toutes les épreuves, et le plus doux hymen dédommage de leurs souffrances ces deux modèles de tendresse et de fidélité.

C'est à tort que l'auteur de *Charlotte Blondel* a intitulé sa pièce *comédie*. C'est un petit drame bien conditionné, qui ressemble *en laid* à *Nina*. Il a été cependant écouté avec indulgence, et ce n'est qu'à la fin qu'on a entendu quelques signes de mécontentement.

UNE JOURNÉE DE PIERRE LE-GRAND, ou Pierre et Paul, comédie en trois actes et en prose, par M. *De lamartellière.* (*3 nõnembre.*)

(*Au bénéfice de M. Bourdais.*)

Cette pièce jouée après *Charlotte Blondel* a dédommagé les spectateurs de l'ennui que leur avait causé la pièce de M. Paccard.

La scène se passe à quelques lieues de Pétersbourg, dans la maison appelée *la chaumière de Pierre*, où l'empereur s'occupe du projet d'établir une marine dans ses états. C'est là qu'on annonce au czar l'arrivée d'un navire hollandais. Ce bâtiment, le premier qui ait remonté le canal de la Néva, est commandé par le capitaine Paul, gendre du négociant Kalf, de Sardam, chez qui l'empereur a été parfaitement traité, lorsque, sous le nom de Pétersvas, il faisait en Hollande son apprentissage de charpentier.

Paul amène avec lui la plus jeune des filles de son beau-père, l'espiègle Lisbeth, qui est promise à l'un des frères Barloff, fils d'un boyard rébelle que l'empereur a fait emprisonner.

Le czar veut se procurer un innocent divertissement, et met dans sa confidence Catherine son épouse, et Lefort son ministre et son ami: il fait conduire le capitaine Paul dans la *Chaumière de Pierre*, et se présente à lui comme l'aîné des frères Barloff; c'est Gollowin,

un de ses officiers, qui joue le rôle du prétendu. Lisbeth, qui avait d'abord montré beaucoup de répugnance pour le mariage projeté; devient tout-à-coup d'une docilité charmante, quand elle reconnaît dans Gollowin un des compagnon de Pétersvas, dont elle a conservé un tendre souvenir.

Pierre s'amuse des épreuves auxquelles il met la jalousie du marin hollandais; il n'est bruit que de la beauté et des grâces de sa femme, qu'il a laissée en Hollande. Le pauvre mari trouve que madame Paul est beaucoup trop connue. Le czar lui envoie des présens pour lui et pour Gertrude: on le charge en outre de commissions délicates et de complimens pour elle. En un mot la mystification est complette. Paul apprend que les Barloff sont à-peu-près ruinés par la perte de deux bâtimens richement chargés. Cependant Pierre a parlé de donner 100,000 roubles en mariage à l'époux de Lisbeth, et Paul, par désintéressement, ne veut plus les accepter; mais Pierre (qu'il ne connait toujours que sous le nom de Barloff) ordonne que cette somme lui soit comptée. Paul lui promet sa protection auprès du czar, pour obtenir la grâce de Barloff le père. Pierre paraît enfin précédé de sa cour, et lui explique alors qu'il a pris le nom de Barloff pour bannir toute contrainte avec un ami, puis dissipe ses soupçons jaloux. Il accorde la liberté du vieux Barloff, et marie Lisbeth à

Gollowin qu'il fait capitaine des gardes.

Cette comédie dont quelques scènes rappellent *le Dormeur éveillé*, et *le Calife de Bagdad*, est fort amusante et a obtenu un succes complet.

HENRI IV A MEULAN, comédie en un acte en prose par M. *Merville*.

(*23 novembre.*)

(*Au bénéfice de M. Perroud.*)

Le sujet est absolument le même que celui du *Souper de Henri IV*, joué au théatre des Variétés. L'auteur a rattaché à l'action le trait de dévouement de la bonne veuve Leclerc qui, la veille de la bataille d'Ivry, donne à Henri cent mille francs en écus qu'elle avait réalisés pour l'aider à payer l'armée qui refusait d'attendre plus long-tems ses *montres arriérées*.

Classac, gascon d'origine et bourgeois de Meulan, est amoureux de Gabrielle, fille du sire de la Cécinière. Contre l'usage des gascons, et surtout des gascons de théâtre, Classac est riche, mais le gentilhomme, malgré la pauvreté qui tient compagnie à sa noblesse, ne veut pas déroger, et dédaigne l'alliance d'un roturier. L'opinion politique contribue aussi à ses refus. Classac est zélé royaliste, tandis que le baron de la Cécinière est encore infecté du venin de la ligue. Comme son vieux chatean a été pillé pendant la guerre, il a été obligé

d'accepter un asyle à Meulan, chez madame Leclerc, amie et voisine de Classac, et enthousiaste comme lui de la cause et des vertus de Henri.

Classac redouble ses instances, pour triompher de l'entêtement du gentilhomme, le baron lui promet de *lui faire l'honneur* d'aller souper chez lui mais comme il ne veut pas avoir d'obligations à un *roturier*, il va à la chasse, et se propose de rapporter pour son écot quelques pièces de gibier. C'est pendant cette entrefaite, que Henri, sous le costume d'un simple officier, vient, accompagné de Crillon, chez madame Leclerc, chercher la somme qui doit empecher la désertion d'une partie de son armée. L'argent est pret, mais le souper ne l'est pas, et les voyageurs ont grand' faim. Elle pense alors à son voisin, chez qui elle était invitée ainsi que le baron et la jolie Gabrielle.

Classac cède volontiers son souper, dont il vient manger sa part. Lui seul reconnait le roi; mais il n'en fait rien paraître; et ce n'est qu'au dessert qu'il laisse éclater sa joie en nommant le bon Henri, aux genoux duquel il se précipite en le suppliant de lui accorder des lettres de noblesse, puisque cette illustration peut seule lui permettre de prétendre à la main de sa chère Gabrielle. Le baron converti juge au roi une fidélité à toute épreuve, et la pièce se termine par l'heureuse nouvelle de la soumission de Paris à son prince légitime.

Cette pièce est, sans contredit la plus faible de toutes celles qu'on a composées sur la meme anecdote, mais elle n'a pas été moins heureuse que ses ainées.

PAS PLUS DE SIX PLATS, comédie en 3 actes imitée de l'Allemand, par M...

(23 novembre.)

(Au bénéfice de M. Perroud.)

Cette production de l'allemand Grossmann était la source où l'on supposait que M. Etienne avait puisé les premières idées de sa comédie de *l'Intrigante*, et l'on ne peut nier qu'on n'y reconnaisse quelques-unes des données dramatiques et plusieurs traits des principaux caractères. Mais la manière dont M. Etienne a mis en œuvre les idées que Grossmann a pu lui preter, en ont fait sa légitime propriété. Voici l'analyse de la pièce allemande arrangée pour la scène française, telle qu'elle a été représentée à l'Odéon.

La scène se passe dans la capitale d'un petit prince souverain d'Allemagne. M. le conseiller Renald, riche roturier a épousé en secondes noces une femme dont la famille est pauvre, mais entichée de sa haute noblesse. Sa femme s'est laissé entrainer par l'exemple et les leçons de sa tante, madame de Smerlon, femme altière et intrigante. Poursuivie

par des créanciers, elle croit faire trop d'honneur à M. Renald, qu'elle traite comme son intendant, en le chargeant de payer ses dettes, qui se montent à une somme considérable. Les gens de qualité ne cessent d'assiéger la maison du conseiller, qui veut enfin mettre un terme à la tyrannie de ses nobles parens et être maître chez lui. Il a résolu, quelle que soit à l'avenir la qualité de ses convives, de n'avoir *pas plus de six plats sur la table.* Madame Smerlon s'irrite et s'emporte; dans une de ses altercations avec le conseiller, elle lui dit « que l'on reconnaît à son ton l'in-» solente grossièreté d'un roturier enri-» chi. » Celui ci répond: « qu'on re-» connaît aux manières de S. Exc. l'im-» pudente vanité d'un noble ruiné. » Madame de Smerlon conseille charitablement à sa nièce de tourmenter son mari, de l'excéder afin de le rendre humble et soumis; mais madame Renald reconnaît ses torts et abandonne le parti de sa tante. Son mari l'excuse et continue à se moquer de sa vaniteuse famille.

Soyons plus heureux, dit-il à sa femme, de nos six plats bien payés, que de ces excellences avec leurs seize quartiers et leurs dix-huit plats empruntés. Le colonel, frère de madame de Smerlon, est de meilleure composition que sa sœur, parce qu'il sent qu'il ne peut pas se passer de l'argent du conseiller. Taisez-vous, lui dit sa sœur,

du pain bis et de l'honneur; mais le colonel, après une scène dans laquelle il a provoqué en duel le conseiller, est vaincu par la fermeté et la bienfaisance de cet honnête homme. Il devient raisonnable, dès qu'il n'est plus sous l'influence de sa sœur; il vient même loger chez le vertueux Renald. Ce dernier refuse de marier sa fille à un courtisan protégé par madame de Smerlon, pour l'unir à un jeune officier qu'elle aime, et envers qui il se propose de réparer les torts de la fortune. La vindicative madame de Smerlon ourdit des intrigues contre Rénald, de concert avec le courtisan, elle fait disgracier le conseiller et enlever sa fille qu'il a eue du premier lit. L'intrigue est déjouée, le prince ouvre les yeux, le courtisan est exilé et le conseiller comblé des faveurs de son souverain.

Le service *des six plats* a été trouvé mauvais par le public qui, mécontent du repas qu'on lui donnait, a sifflé impitoyablement celui qui le lui avait offert.

OPERA BUFFA.

Administration.

MM

Duval, directeur.
Gebert, admistrateur.
Peyre de la Grave, régisseur et inspecteur général.
Dumaniant, secrétaire général.
Morandi, maître au piano, rue de l'Odéon, n°. 38.
Cajani, chef des chœurs, place des Italiens, n°. 8.
Lupi, régisseur, rue des Poulies.
Rinaldi, copiste et souffleur, rue des Moulins, n°. 14.

Acteurs.

MM.

Crivelli, rue Helvétius, n°. 65.
Guglielmi, rue des Fossés M. le Prince, n° 8.
Barilli, rue de l'Odéon, n°. 38.
Bassi, rue de Richelieu, n°. 7.
Porto, rue Taitebout, n°. 9.
Angrisani, rue Thionville.
Benelli, rue de Thionville.
Andreoli, rue des Fossés de M. le Prince.

Actrices.

Mesdames

Mainvielle-Fodor, rue de Touraine, n°. 9.
Morandi.
Goria.
Bereyetter.
Grilli.

OPERA BUFFA.

La Mort de Cléopatre, opéra sérieux en 2 actes, musique de *Nazolini*. (1 *décembre* 1813.)

Cet opéra, qui avait été représenté la première fois aux Tuileries, en 1807, n'a pas eu le moindre succès à l'Odéon ; on ne l'a joué que deux fois, et la seconde dans le désert.

Reprise de Ser Marcantonio, opéra buffa en 2 actes, musique de *Pavesi*. (22 *décembre*)

Ser Marcantonio, malgré le beau talent de Mad. Morandi qui, à ce qu'on assure, y a débuté par complaisance, n'a pas pu se relever de sa première chûte. On a rendu justice à la jolie voix, à la belle méthode de la débutante : on a admiré son jeu plein de grâce, d'esprit et de vivacité ; mais on a trouvé la musique très-médiocre, et le pauvre *Marcantonio* est retombé dans le néant.

Misteri eleusini, opéra sérieux en trois actes, musique del maestro *Simone Mayr*. (13 *janv.*)

Monté pour le théâtre de la cour, où

il fut joué le 1 janvier, cet ouvrage n'a eu à l'Odéon qu'un succès d'estime.

Reprise du MARIAGE DE FIGARO, opéra en 4 actes, musique de *Mozart*. (*15 avril.*)

Madame Morandi a obtenu dans le rôle de *Suzanne* le plus brillant succès. Madame Sessi, jouant le rôle de la Comtesse, nous a fait sentir plus vivement la perte irréparable de la célèbre madame *Barilli*.

Reprise des HORACES ET DES CURIACES, opéra sérieux en 3 actes, musique de *Cimarosa*. (*16 avril*)

Ce superbe ouvrage monté par Mad. Sessi, Mad. Morandi et M. Crivelli ne pouvait pas manquer de faire le plus grand plaisir; aussi a-t-il constamment attiré la foule. Mad. Morandi a imparfaitement joué le rôle d'*Orazia*.

Reprise du MARIAGE SECRET, opéra bouffon en 2 actes, musique de *Cimarosa*. (*8 juin.*)

Les deux actrices chargées des rôles de Fidalme et de Lisette, ont beaucoup nui au succès de la reprise de ce bel opéra. Mad. Morandi s'est bien acquittée du beau rôle de *Caroline*.

LE ASTUZIE FEMINILI, opéra bouffon en 2 actes, musique de *Cimarosa*.

(*2 juillet.*)

C'est un des plus beaux ouvrages de Cimarosa; mais on l'a si mal monté, qu'il n'a pas produit d'effet. C'est une faute impardonnable de la part de l'administration. Les beaux ouvrages deviennent tous les jours plus rares, et il faut avoir perdu l'esprit, pour ne pas savoir tirer parti de ceux qu'on possède.

IL FANATICO IN BERLINA, opéra bouffon en 2 actes, musique de *Paësiello*.

(*23 juillet.*)

Ce joli opéra qui n'a pas réussi au théâtre Favart, a été très-bien accueilli à l'Odéon. La pièce, imitée du *bourgeois-gentil-homme*, amuse beaucoup. La musique est charmante; on fait toujours répéter un duo délicieux du second acte, parfaitement exécuté par Mad. Morandi et M. Bassi.

Reprise des DUE GEMELLI, opéra en 2 actes, musique de *Guglielmi* fils.

(*27 août.*)

L'inimitable Mad. Barilli y débuta au théâtre Lonvois. Tous les amateurs se rappellent l'effet délicieux qu'elle produisit lorsque, paraissant pour la première fois sur la scène, elle pro-

nonça avec son organe enchanteur cette phrase du quatuor : *vengo qual cerva timida*

La reprise de cet opéra, où l'on trouve beaucoup de morceaux de la plus grande beauté, n'a pas entièrement satisfait le public.

Réprise de LA MOLINARA, opéra bouffon en deux actes, musique de *Paesiello.* (*15 octobre.*)

Mad. Morandi a enlevé tous les suffrages dans le rôle de la *Meúnière.* On fait toujours répéter le beau duo du second acte, parfaitement chanté par la dite cantatrice et M. Porto.

Reprise de LA GRISELDA, opéra en 2 actes, musique de *Paer.*

(*16 novembre.*)

Mad. Mainvieille-Fodor, qu'on avait déjà entendue au théâtre Feydeau, a débuté à l'Odéon, dans le rôle de la *Griselda.*

Le public l'a vivement applaudie ; elle a une belle voix, très-fléxible et très-étendue ; mais sa méthode est *française.* Elle paraît être excellente musicienne, et il est probable qu'elle saura bientôt adopter le genre qui convient à sa nouvelle patrie musicale.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Administration et Comptabilité.

MM.

Barré, directeur, rue Batave.
Chambon, administ. caissier, même rue.
St.-Léger, régisseur, rue Feydeau.
Berthier, iuspecteur-général, rue aux Ours, n°. 12.
Parisot, souffleur, cul-de-sac Coquenard, n°. 26, faub. Montmartre.

Acteurs.

MM.

Henry, rue Gaillon, n°. 6.
Laporte, rue Thiroux, n°. 8.
Chapellé, rue de la Bibliothèque, n°. 4.
Fichet, rue de l'Oratoire, n°. 12.
Hypolite, rue St.-Honoré, n°. 201.
Armand, rue Batave, n°. 7.
Seveste, rae St.-Th? du Louvre, n°. 26.
Saint-Léger, rue Feydeau, n°. 20.
Edouard, passage du Caire, n°. 56.
Guénée, rue Etienne, n°. 3.
Fontenai, rue St -Honoré, n°. 130.
Joly, rue Feydeau, n°. 30.
Isambert, rue des Fosses-Montmartre, n°. 24.

Actrices.

Mesdames

Duchaume, rue d'Argenteuil, n°. 8.

Bodin, place du Palais-Royal.
Minette, rue St.-Thomas-du-Louvre.
Desmares, place du Palais-Royal.
Arsène, rue de l'Echelle.
Hervey, rue de Malte.
Betzi, rue de l'Echelle.
Rivière, rue Batave.
Deville, rue de la Chaussée-d'Antiu, n°. 10.
Lenoble, place du Palais-Royal.
St.-Aulaire, rue de Rivoli, à côté de la galerie Delorme.

Chœurs et comparses.

MM.	Mesd.
Carle.	Louise Libert.
Justin.	Chapelle aînée.
Garnier.	Chapelle cadette.
Lecomte.	Augustine.
Batiste.	Thérèse.
Doizi.	Eléonore.
Doublet.	Caroline.

Enfans.

Virginie.	Alfréda.
Clémence.	

Employés.

Doche, chef d'orchestre, rue Batave.

Simonot, commis aux écritures, rue Bayeul, n°. 7. } chargés de la location des loges.
Parisot, cul-de-sac Coquenard, n°. 6. }

Petit, machiniste, Marché-Neuf.

Martinet, libraire, rue du Coq-St.-Hon.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

LES CHARADES EN ACTION, ou la Soirée bourgeoise, vaudeville en un acte, par M. *Dumersan*.

(3 *décembre* 1813.)

M. Gerbonnet, après une absence de dix-huit mois, revient dans sa maison sans avoir annoncé son arrivée, parce que, dit-il, le retour d'un mari dans son ménage n'est jamais un retour de jeunesse. Il apprend avec beaucoup d'étonnement que madame Gerbonnet, pendant son absence, s'est laissé entraîner à la dissipation, qu'elle reçoit chez elle tous les dimanches, qu'elle donne à dîner chaque fois à une réunion de gens aimables, qui se garderaient bien de l'inviter à leur tour. Grâce à une succession qu'elle vient de toucher, Mad. Gerbonnet se livre d'avantage à son goût pour la dépense; elle chasse ses vieux domestiques, prend un nouvel ameublement, s'occupe à peine de la tenue de sa maison, et se croyant encore jeune, non-seulement elle quete des hommages, mais encore, malgré ses quarante ans, elle porte des plumes blanches à son chapeau!

Le mari, n'étant reconnu *ni du portier*, *ni de la cuisinière*, arrive jusqu'au salon: on le croit invité à la soirée,

et la première personne qu'il rencontre est un M. Saint-Gilles qu'il a vu dans ses voyages, mais qui ignore le véritable nom de M. Gerbonnet. Il profite de cette circonstance pour s'informer de ce qui se passe dans la maison. Saint-Gilles lui confie son amour pour Mlle. Palmire, nièce de Mad. Gerbonnet, et demande quelques conseils à son ami de voyage; celui-ci, voulant donner une leçon à sa femme, engage M. Saint-Gilles à profiter de la réunion pour enlever la jeune personne, et lui offre de le prendre dans sa voiture. A peine ce complot est-il arrêté que la soirée commence.

Un concerto, une romance italienne, une gavotte et le boston précèdent les charades. On choisit pour premier mot *Pluton*, parce que, dit M. St.-Gilles, on ne tient pas à l'ortographie. On joue la première partie (*plus*) en faisant discuter un marché entre deux brocanteurs d'esclaves. L'acheteur offre trop peu, et le vendeur demande *plus*. Ensuite une jeune personne commence inutilement deux ou trois fois le même air, et ne peut trouver le *ton*. Enfin le tout est représenté par M. St.-Gilles qui, costumé tant bien que mal en Pluton, enlève Mlle. Palmire qui jouait Proserpine, et Mad. Gerbonnet, la faucille et la gerbe à la main, s'apperçoit beaucoup trop tard que la nymphe Aréthuse ne la trompait pas en lui apprenant l'enlèvement de sa fille. Heureusement la fugitive est rame-

née ; M. et Mad. Gerbonnet s'embrassent. Le mari accorde un pardon généreux : la dame se corrige et renonce à son goût pour les charades. La société s'empresse de quitter le salon, attendu que les fiacres font payer double course quand ils ont passé minuit.

Cet ouvrage a été sifflé et applaudi. Est-ce une chûte ? est-ce un succès ?... Quelques coupures lui ont valu plusieurs représentations.

SIX HEURES MOINS UN QUART, ou la Tragédie à la porte, parodie de Ninus, par MM. *Rougemont* et *Brazier*.

(18 *décembre* .)

La scène se passe devant le Théâtre Français. On voit une foule de gens empressés à se procurer des billets pour *Ninus*, dont on va donner la première représentation. On a imité tant bien que mal la cohue qui assiège les bureaux, et les scènes auxquelles donne lieu l'envie de passer avant son tour. Mais cette espèce de prologue ne tient nullement à l'action, qui n'est qu'une imitation burlesque de la tragédie

Ninus s'appelle *Asinus*, médecin de Bagnolet, son confident *Rhamnisse* est l'apothicaire *Réglisse*, la Reine *Elzire* se nomme *Soupir*, *Zoram* son fils, *Zozo*, le satrape *Zorbas*, *Carabas*, et le mage *Ostras* a pris le nom de *Fatras*.

Asinus amoureux de la belle Soupir, a employé le ministère de Réglisse pour expédier son frère *Tamis* (*Tamyris*) en lui faisant avaler une médecine. Le remords le poursuit, Soupir accusée de s'être défaite de Tamis, a été soustraite à tous les yeux par Carabas, qui l'a fait cacher dans une maison *Rue du Puits qui parle.* Depuis dix ans, elle n'a vu qu'une fois son fils Zozo, dont Asinus a pris soin, et qu'il élève pour en faire un docteur; le petit bonhomme vêtu en médecin parle déjà comme *une tête à perruque*, et n'attend *qu'une bonne veine pour exercer sa lancette.*

Enhardi par le bruit de la mort d'Asinus, Carabas présente Soupir à Fatras, mais soudain Asinus reparaît et reconnait Soupir qu'il trouve avec Zozo. Elle l'accable de reproches auxquels il ne répond que par une proposition de mariage. *J'ai commis un crime*, lui dit-il galamment, *je dois m'en punir; il faut que je vous épouse.*

Poursuivie par les créanciers de Tamis, Soupir va être arrêtée, Asinus paye généreusement les dettes du défunt et la veuve reconnaissante lui pardonne et l'épouse.

Cette *parade*, c'est ainsi que les auteurs ont justement nommé leur pièce, a été sifflée et applaudie, mais les bravos ont prévalu, et les auteurs ont été nommés.

LES ETRENNES FORCÉES, ou Ah ! mon habit, que je vous remercie ! vaudeville en un acte par M. *Henri Simon*.

(31 *décembre*.)

Cet ouvrage n'offre rien de neuf dans le plan, ni dans l'exécution. C'est une pièce à tiroirs, un proverbe, une revue fort médiocre. Un valet d'auberge nommé Finet, doit épouser dès le lendemain mademoiselle Dumont, fille de l'aubergiste. Il a déjà apporté son habit de noces, ses papiers, et tout ce qu'il faut pour se marier, lorsque le père s'avise de demander à son gendre futur quelles sont ses ressources. Finet n'a rien ; il ne peut même payer ni les violons ni le répas, et le mariage est rompu. Par bonheur, on vient apporter des cadeaux à quatre personnes qui habitaient l'auberge, et qui sont parties dès le matin. Finot, au moyen de quatre déguisemens, reçoit à leur place les présens, les donne à sa future, et le mariage est conclu.

Les quatre individus dont Finet a pris les noms, sont un médecin allemand, qui guérit au moyen du maguétisme, un avocat bègue, un gourmand dégustateur, qui paye les pâtés qu'on lui envoie, par des légitimations ; enfin un gascon sans état, et ne vivant que d'intrigues. On a mis en scène aussi un honnête personnage qui a écrit un gros livre *sur les procès*, qui désire leur mort plus

que personne, et qui cependant plaide de tous côtés.

De nombreux sifflets que quelques applaudissemens n'ont pu faire taire, ont décidé du sort de cette pièce ; l'auteur a eu de fort *mauvaises étrennes*, et le Public n'a pas été mieux partagé que lui.

LA BONNE SERVANTE, vaudeville en un acte, par M. *Desfontaines*.

(8 *janvier*.)

Un Gascon célibataire, qui mange gaîment 500,000 livres d'héritage, rit et cause avec ses valets, donne un louis pour boire à sa cuisinière, quand ses côtelettes sont bien cuites, et corrigé enfin de sa prodigalité par *Babet*, épouse cette jeune servante, qui se trouve être sa cousine : tel est le sujet de ce vaudeville, qu'on a justement sifflé.

L'ouvrage ne manque pas d'esprit, plusieurs couplets sont agréables ; mais quelques détails ne sauvent pas une pièce entière, et le mauvais ton qui règne d'un bout à l'autre de celle-ci, suffisait pour motiver la sévérité du parterre.

LES ADIEUX DE LA SAMARITAINE, parade en un acte, de MM. *Dartois* et *Dumersan*. (17 *janvier* 1814.)

Deux poëtes se rencontrent sur le

Pont-Neuf. L'un qui se nomme des *Soupirs*, compose des vaudevilles par ordonnance de son médecin, l'autre s'appelle *Guilleret*, et porte plus haut ses vues : il fait des tragédies. Tous deux veulent s'occuper d'une pièce de circonstance. La Samaritaine les inspire. Mais comme ce sujet n'est pas excessivement dramatique, ces messieurs sont obligés d'avoir recours aux ruses du métier, et de broder des scènes de remplissages. Ils se placent donc dans un café voisin, en attendant que le hasard leur procure des incidens et des originaux. La querelle du meunier Jean Leblanc et du charbonnier Noirot, qui se disputent la main de mademoiselle Drelindindin, fille du carillonneur de la Samaritaine, devient une ressource pour les deux poëtes. Les rivaux étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque Mlle. Drelindindin déclare qu'elle n'entend épouser ni l'un ni l'autre, et quelle veut prendre pour mari un homme qui fasse d'elle une *Belle Limonadière*; alors Noirot se fait limonadier et obtient Mlle. Drelindindin. Jean Leblanc épouse Mlle. Codaqui, artiste du Pont-Neuf, qui vient chanter quelques couplets sur la démolition de la Samaritaine.

Cette bluette a eu un succès complet, le jeu des acteurs y a beaucoup contribué.

LES ETOURDIS EN VOYAGE ou Chacun son tour, vaudeville en un acte, par M. *Francis*. (29 *janvier*.)

Deux jeunes gens, Auguste et Alexandre Dorlange, unis par les liens du sang et par les folies de leur âge, ont épuisé tout à-la-fois leur bourse et le crédit des usuriers. Réduits aux derniers expédiens, ils ne voyent pas de meilleur stratagême, pour faire encore figure dans le monde, que de déguiser l'un des deux en valet, tandis que l'autre prendra l'habit et le ton du maître. On convient seulement qu'au bout de trois mois, le valet redeviendra maître, et que le maître *à son tour*, endossera la livrée. Déjà deux trimestres se sont écoulés; l'un de ces messieurs a fait une conquête à Blois; mais comme son tems expirait, il a pris le parti de fuir précipitamment la ville et de suivre son ami pour *le servir* près d'une autre belle. Le hasard veut que les deux dames soient liées depuis long-tems, et que l'habitante de Blois accourre sur les traces du fugitif... Quel est son étonnement... Celui qu'elle a connu, aimé sous le nom de Clairac, est couvert d'une livrée, et dans la même maison son valet joue le rôle d'un amant chéri. Un huissier vient dénoncer toute cette intrigue, et se présentant pour exécuter une sentence sur M. Dorlange et les arrêter; mais on reçoit une nouvelle aussi heureuse qu'inattendue. *Un vieil*

oncle meurt tout exprès pour laisser à nos étourdis une fortune immense ; les dettes sont payées, l'huissier est congédié ; les dames pardonnent, et tout finit par un double mariage.

L'intrigue de cette pièce est bien filée, les scènes sont distribuées avec art, le dialogue est vif, les couplets spirituels, tout enfin devait assurer *aux étourdis* que leurs folies seraient heureuses, et que le public ne chercherait point à les faire repentir de s'être montrés tels qu'ils sont à ses yeux.

LE COSAQUE AU VILLAGE, scène préliminaire, par MM. *Barré*, *Radet* et *Desfontaines*. (*4 février*)

Cette scène composée pour servir de prologue à l'Honnête Cosaque, était dialoguée d'une manière pénible, composée de couplets froids et ennuyeux, de plaisanteries usées et communes. Le costumier semblait avoir eu l'intention d'en accélérer la chûte, en habillant le principal personnage, dont on avait fait un nègre, comme la bête de l'opéra de Zémire et AZOR. Voici l'action de ce petit prologue.

Les cosaques envoient un parlementaire porter des paroles de paix dans un village. Pendant que le magister est occupé à lire la proclamation, le prétendu ambassadeur vole le mouchoir de l'un,

la montre de l'autre, les croix d'or des jennes filles, etc. etc. On s'aperçoit à tems de ses larcins, et l'on chasse honteusement un pareil envoyé. Le public était fort disposé à le prier de s'éloigner, mais par respect pour les auteurs qu'on connaissait d'avance, il a fait grace à ce *mauvais sujet*.

L'HONNETE COSAQUE, vaudeville en un acte, par M. *Désaugiers*.

(5 *février*.)

Autant la scène préliminaire avait fait éprouver d'ennui, autant la pièce a produit d'effet. M. Désaugiers ne pouvait manquer de communiquer sa *gaîté franche* au parterre ; les spectateurs ont ri, et l'ouvrage a été reçu avec enthousiasme.

Un maire, voyant sa ville menacée par les Cosaques, est allé chercher du secours dans une commune voisine, et a confié l'autorité, pendant son absence, à M. *Prudentin*, l'un des plus riches propriétaires de l'endroit, dont la poltronnerie égale l'avarice. A peine l'ennemi paraît-il, que M. *Prudentin* s'oppose à toute espèce de résistance ; il veut qu'on se rende de bonne grâce, *pour éviter le pillage*. En vain, l'amant de sa fille, le colonel Saint-Remi, veut armer les habitans ; M. Prudentin s'oppose *à cette crânerie*. *Comme père*, dit-il, *je vous*

ordonne de ne plus songer à ma fille, et comme *maire*, *je défends qu'on se défende*. Bientôt les Cosaques se présentent, pillent la cave de M. Prudentin, et viennent exécuter, la bouteille en main, des danses du pays. M. Prudentin se croit à sa dernière heure; lorsque le secours que le maire avait réclamé, arrive subitement, met les Cosaques en déroute, et fait prisonnier leur capitaine. Saint-Remi obtient la main de celle qu'il aime, et M. Prudentin se félicite d'avoir un gendre qui puisse défendre son château.

LES COQUETTES DE VILLAGE, vaudeville, par MM. *Simonin* et ***.

(12 *février*.)

Un jeune homme, M. de Germon, philosophe, avant l'âge où l'on s'avise de l'être, et plus misanthrope que mysogyne, veut épouser une femme sans coquetterie : pour trouver ce rare trésor, il vient chercher au village. Madame Saint-Brieux, sa voisine, charitable comme on l'est toujours à quarante ans en pareille affaire, s'empresse d'écrire à madame de Mérinville, sa nièce, jeune veuve que de Germon a aimée avant son mariage, et qu'il a oubliée depuis. Elle lui apprend qu'un de leurs amis va faire une folie, et lui *ordonne* de venir à tems pour l'empêcher. Madame de Mé-

rinville, par obéissance, prend aussitôt la poste, et arrive au moment où toute les jeunes filles du village, prévenues du dessein de leur Seigneur, cherchent avec avidité les moyens de lui plaire.

A peine aperçoivent-elles une dame de la ville, qu'elles accourent vers elle, lui font connaître leurs prétentions, et lui demandent *des leçons du beau monde*. Heureusement, madame de Mérinville est fort complaisante : elle consent à faire ouvrir toutes ses malles, et affuble chacune de ces paysannes d'une robe habillée et d'un chapeau à plumes. Toutes viennent de l'air le plus gauche se présenter sous ce costume, à M. de Germon ; tandis que madame de Mérinville, vêtue en villageoise, se tient modestement cachée derrière les belles dames qu'entourent le Seigneur. Croyant ne pas être reconnue, elle veut un moment mystifier le philosophe ; mais son langage, ses manières la trahissent ; et c'est le philosophe, à son tour, qui jouit de l'embarras qu'elle éprouve. M de Germon, détrompé, et bien persuadé qu'on n'est pas moins coquette au village qu'à Paris, obtient la main de madame de Mérinville ; Lucette, qui croyait épouser son Seigneur, retourne à Bastien qu'elle avait congédié, et chacun reste à sa place.

Cet ouvrage n'a eu qu'un succès médiocre, quoique les détails en soient agréables ; l'invraisemblance de l'intrigue devait nuire à la pièce.

THOMAS LE CHANCEUX, ou LES TROIS BOSSUS, vaudeville en deux actes, par M. *Dupin*. (21 *février*.)

Un conte tartare de M. Gueulette, a fourni une partie du plan de cet ouvrage; le reste est de l'invention de l'auteur, et bien mal lui a pris d'avoir fait tant de frais d'imagination. Ses principaux personnages sont un porte-faix nommé Thomas; un pâtissier vénitien et bossu, nommé Gabrina, qui est venu s'établir à Damas, avec sa femme et sa fille. Grâce à son talent, il a fait une fortune considérable; mais il n'est pas moins avare que riche, et dans la crainte de se voir obligé de donner quelques secours à ses frères bossus comme lui, qui sont plongés dans la plus affreuse misère, il refuse de les recevoir. Madame Gabrina, plus complaisante, profite de l'absence de son mari, pour accueillir les deux beaux-frères, elle leur prépare même à souper; mais le pâtissier rentre tout-à-coup, et les deux bossus courent se cacher dans la cave, où n'ayant rien de mieux à faire, ils s'énivrent au point de perdre connaissance.

Nouvel embarras pour madame Gabrina, dont le mari vient de s'absenter de nouveau: elle ne sait comment renvoyer les bossus, et le stratagême qu'elle emploie, n'est pas des plus heureux. Elle appelle le porte-faix, amoureux de sa fille, et, mettant à profit la passion de Thomas, elle l'engage à porter,

pendant la nuit, sur la place, un homme qui vient de mourir chez elle. Thomas, trouvant à son retour le second bossu, imagine que c'est le premier qui est revenu, et le jette, dans un sac, à la rivière; enfin, Gabrina rentre chez lui, Thomas le rencontre encore, et pensant qu'il y a de la sorcellerie, et surtout de la fatalité dans une telle résurrection, il court encore à la rivière jeter ce troisième bossu, qu'il croit toujours être le même.

Par bonheur pour les trois Gabrina, le prince de Damas se promenait cette nuit-là dans les rues de la ville avec son visir. Il arrête un pêcheur qui a trouvé les deux sacs dans lesquels sont renfermés les bossus; il les fait porter dans son palais, ainsi que le premier que Thomas avait laissé sur la grande place. Les trois bossus sont aussitôt revêtus d'habits magnifiques, et tellement semblables, qu'il est impossible de distinguer Gabrina le pâtissier, de ses deux frères. Les nouveaux Ménechmes profitent de cette ressemblance pour dicter un contrat qui leur assure quatre mille sequins, et pour favoriser le mariage de Thomas avec Mlle. Gabrina. Le prince ratifie le tout, donne même une dot, et *Thomas le Chanceux*, un peu rassuré sur la fatalité de son étoile, n'en persiste pas moins à dire que tout cela *était écrit.*

Il était également écrit que cette

pièce tomberait ; cette chance seule convenait *à son mérite.*

LES FEMMES TYRANNOMANES, OU LES HOMMES POUSSÉS A BOUT, folie en 1 acte, par MM. *Dartois* et *Charles.* (7 *mars.*)

Une intrigue bizarre, un plan ridicule, des pointes moins justes que piquantes, n'ont pu préserver d'un succès *les femmes Tyrannomanes* : la hardiesse, ou pour mieux dire, l'obscénité de la plupart des couplets, a seule attiré l'attention et reçu des applaudissemens. Quelques sifflets, il est vrai, se sont fait entendre ; mais comme ils étaient en petit nombre, on les a malheureusement forcés à se taire.

Ni le procès de Mlle. Raoul, ni même ses lettres justificatives, n'ont inspiré à MM. Dartois et Charles leur ouvrage. Les amateurs de scandale n'ont pas eu ce sujet de satisfaction ; *la Tyrannomanie* n'y joue même qu'un rôle accessoire. La pièce est uniquement consacrée à l'instruction des dames qui veulent usurper les droits du sexe le plus fort. Nous devons savoir quelque gré aux auteurs d'une telle intention.

La première scène offre à-peu-près l'image du monde renversé. M. Dulcior, vieillard imbécille, fait de la tapisserie ; Eugène, jeune capitaine, brode à l'aiguille ; un hussard nommé Charles,

tient une guenouille à la main, et leur valet Francis, tricote une paire de bas. Tous se sont soumis à ces travaux bizarres, dans la vue d'obtenir la paix dans la maison. M. Dulcior, afin d'obéir à sa femme ; Eugène, pour plaire à Flaminie, belle-sœur de madame Dulcior ; Charles, pour obtenir la main de Mlle. Louise Dulcior ; et Francis, enfin pour épouser la soubrette. Bientôt ces dames Tyrannomanes arrivent de la chasse ; elles laissent à leurs esclaves le soin de serrer leurs armes, de placer leurs chapeaux ; madame Dulcior oblige même son mari à lui friser les cheveux, et à placer ses papillottes.

Cependant les esclaves commencent à se lasser du joug que les Tyrannomanes leur ont imposé, *et poussés à bout*, ils prennent la résolution vigoureuse de le secouer. Après une explication assez vive, ils abandonnent leurs dames, les laissent seules dans la maison, et reviennent, déguisés en brigands, leur livrer bataille. Le courage des nouvelles amazones ne tient pas à la vue des longues barbes et des grands manteaux ; elles jettent leurs armes et s'enfuient. Les assaillans profitent de leur victoire pour faire signer à la garnison vaincue une capitulation dans laquelle on reconnaît que les hommes seuls doivent commander, et que les femmes se contenter d'obéir. La paix conclue, on met bas les masques ; et comme les dames ont

juré, *sur leur honneur*, d'exécuter fidèlement les clauses du traité, tout rentre dans l'ordre, et chacun reprend les travaux de son sexe.

LE VOILE, OU LA REVENDEUSE A LA TOILETTE, vaudeville un acte, par MM. *Moreau* et *Vafflard*.

(14 *mars*.)

Les Femmes Tyrannomanes avaient péché seulement par la licence des mots; on a généralement condamné ce vaudeville, et l'on a bien fait; mais *le Voile* pêche par la licence de l'action; il donne à-la-fois des leçons de coquetterie, de mensonges, de mauvais ton, et on l'applaudit; voilà bien les jugemens du jour!

Une femme, un peu plus que légère, escroque à son mari 1500 francs pour payer une dette qu'elle a faite au jeu; lorsqu'elle se voit presque trahie, elle paie d'audace et de ruse; elle oblige son cher époux à reconnaître *ses torts*, à demander pardon, et non contente de ce petit triomphe, elle lui vole encore 1500 francs, qu'il a fort imprudemment pariés avec elle. Voilà le sujet du Voile; on ne saurait se refuser à y trouver quelqu'intérêt; mais nous laissons à d'autres le soin d'en chercher la moralité.

Nous avouerons cependant que cette pièce est pleine de grâce, d'originalité, que les couplets en sont bien tournés,

et que les scènes qui choquent le plus, sont gaîment amenées ; mais n'est-il pas fâcheux de trouver tant d'esprit dans un pareil ouvrage.

LE MISANTHROPE, en prose, vaudeville en un acte, par MM. *Brazier* et ***.

(24 mars.)

Alceste, directeur d'une troupe de comédiens de province, séduit par le succès qu'ont obtenu à Paris l'*Avare* et le *Bourgeois gentilhomme*, en vers, conçoit à son tour l'heureuse idée de retoucher Molière, et de mettre le *Misanthrope* en prose ; mais la plupart des acteurs manquent au foyer : Célimène, première coquette, refuse de signer son engagement ; Philinte, souffleur de la troupe, s'acquitte au plus mal de son emploi, et se déclare le protecteur de tous les mauvais ouvrages que l'on présente au *comité*. Après une longue suite d'événemens de coulisses, le malheureux Alceste croit qu'il faut renoncer à son projet, et remettre à un autre moment la correction du *Misantrope*..... Nouvelle erreur ! un sténographe complaisant n'a point perdu de vue la troupe comique depuis son arrivée au foyer : tout ce qu'elle a dit ou fait, est l'exacte parodie du *Misanthrope* ; et, comme dans les *Deux Figaros*, la pièce se trouve composée en présence du public.

La scène de Célimène et d'Arsinsé a

été rendue de la manière la plus piquante, par les confidences réciproques de la coquette et de la duègne. Au lieu d'Oronte, on a supposé un auteur du Vaudeville, qui ne place dans ses couplets que des roses, des papillons, des fleurs écloses, pour les joindre au myrthes et aux lauriers..... Honni soit qui mal y pense !

Quelques ouvrages modernes n'ont pas non plus été épargnés. La comédie de tragique mémoire, intitulée *Mascarille;* l'opéra soi-disant comique du *Prince de Catane*, ont eu chacun leur épigramme. C'est le privilége du Vaudeville, de dire en riant la vérité.

La plupart des couplets ont du trait, et sont ingénieusement amenés ; quant à la conduite de la pièce, on l'a calquée, comme toutes les parodies, sur le canevas de l'original ; et ce n'est pas ce que les auteurs ont pu faire de plus mal. Les éloges, qu'en passant, ils ont donné à Joconde ; leurs saillies sur la fureur que notre siècle a conçue de corriger et de refaire les meilleurs modèles, ont reçu de nombreux applaudissemens.

L'Hôtel du Grand Mogol, ou l'Auberge qui n'en est pas une, vaudeville en un acte, par M. *Radet.*

(11 *avril.*)

Ce sujet a déjà été mis en scène par *Destouches*, et l'auteur de M. Descha-

lumeaux avait le droit de penser que M. Radet le rajeunirait avec plus d'adresse. Un provincial, berné par un militaire, son rival ; un oncle déguisé, qui dîne, sans se faire connaître, dans la maison que son neveu a métamorphosée en auberge ; une reconnaissance, une réconciliation, un mariage, voilà de quoi se compose le vaudeville nouveau qui n'a obtenu qu'un succès médiocre, et sur lequel il est inutile de nous étendre davantage.

LES CLEFS DE PARIS, ou le Dessert de Henri IV, vaudeville en un acte, par MM. *Théaulon* et *Dartois*.

(20 *avril*)

Le siège de Paris tire à sa fin : déjà même cette ville serait rendue, si le Roi, persuadé *qu'un bon père doit donner du pain, même à des enfans rebelles*, ne permettait, n'ordonnait, qu'on laissât entrer des vivres dans la capitale. Le seigneur de Balagny, l'un de ses sujets les plus zélés, pour se mettre en état de suivre son Roi à la guerre, a été obligé de faire des emprunts à Thomas, riche laboureur, et quoiqu'il tienne beaucoup à sa noblesse, il n'a pu se dispenser de consentir au prochain mariage de Gabrielle, sa fille, avec Henri, fils de Thomas. Ces jeunes gens se félicitent de leur bonheur, que partage mad. de Balagny,

grand'mère du *noble sire*. Balagny arrive, il annonce qu'une nouvelle victoire du Roi va bientôt lui ouvrir les portes de Paris; mais quel est le chagrin des jeunes gens, quand il ajoute que, sauvé dans ce combat par un gentilhomme qui a reçu une blessure au bras, il a cru devoir, pour s'acquitter, lui promettre la main de sa fille. Cependant ce gentilhomme a demandé à la voir avant de rien conclure, et il va, accompagné de deux autres, venir souper chez lui. Thomas maîtrise sa colère, il invite le seigneur Balagny à faire ses réflexions; mais celui-ci n'est occupé que des moyens de bien recevoir son hôte, il se désole quand la grand'mère lui apprend qu'il n'y a rien dans le château, attendu qu'ils devaient tous souper, ce soir même, chez Thomas, possesseur, dans ce moment de disette, d'une superbe dinde.

Cependant le gentilhomme n'est autre que Henri IV, inconnu à Balagny, qui se vante pourtant d'être au mieux avec le Roi. Il arrive avec son fidèle Sully et Biron.

On fait venir sa prétendue, qui, malgré son amour pour le fils de Thomas, ne peut s'empêcher de convenir *que ce monsieur est vraiment fort bien*. L'amoureux désespéré arrive à son tour, et annonce à Henri IV qu'il va aller se plaindre *au Roi*. Celui-ci qui

trouve la menace assez plaisante, l'arrête en lui donnant sa parole que le Roi n'est pas dans son camp, il le calme un peu, en lui promettant de ne pas épouser Gabrielle avant qu'il ait fait cette démarche, et l'engage à souper avec eux. Mais ce souper où le trouvera-t-on? Balagny a parcouru en vain tout le village; on a envoyé toutes les provisions. Il faut bien recourir à la dinde de Thomas. Celui-ci l'offre volontiers, mais à condition d'en venir manger sa part avec le seigneur invité, qui lui a gagné le cœur par ses manières franches. Le repas a lieu, on y porte la santé du Roi, et les chansonnettes l'égayent; mais quel oubli, point de dessert. Dans ce moment on frappe à la porte. Qui peut venir pareille heure? « *Mes amis*, s'écrie Biron transporté, *c'est le dessert qui nous arrive*, » En effet, Sully qui était retourné au camp, entre avec les échevins de Paris, qui en apportent les clefs à Henri IV.

Thomas, à qui le prétendu gentilhomme avait annoncé qu'il reconnaîtrait le Roi dans celui qui seul aurait son chapeau sur la tête, lui dit naïvement. *Ventregué!. il faut que ce soit vous ou moi*, et lui rend, avec les autres, l'hommage qui lui est dû. Le Roi marie Gabrielle à Henri: *Ces deux noms sont faits pour être ensemble.* Henriette, fille de Thomas, petite vil-

tte île voisine de la Sicile, se laisse prendre, ainsi que ses administrés, par une poignée de corsaires. On voit ensuite Barbaréna, leur chef, après avoir commencé par convenir qu'il était *peu galant* et qu'il n'en voulait qu'à l'argent, devenir la dupe de trois jeunes filles, pour lesquelles il s'enflamme au point de jouer avec elles à *Coltin-Maillard*, pour fixer son choix sur celle qu'il attrapera. Tout ceci n'était pas très-sensé, mais *il y a fagots et fagots*; et ceux-là n'ont pas trouvé grâce devant le public. Il est vrai que le dialogue et le plus grand nombre des couplets n'étaient pas faits pour adoucir la rigueur de son arrêt. Il faudrait être l'ennemi de l'auteur pour en donner ici un échantillon; et pour lui prouver que nous ne voulons point insulter à son malheur, nous ne ferons point de citations.

L'OFFICIER AUX ARRÊTS, comédie-vaudeville en un acte, par M. ***.

(*5 juillet*)

Un gouverneur de prison, pour mieux corriger un étourdi de neveu, franc militaire, mais très-mauvais sujet, a sollicité la faveur d'être son geolier. Frédéric se consolerait facilement de sa captivité, puisqu'il est amoureux de sa cousine Adèle; mais piqué contre son oncle, il parie avec lui que, malgré toutes ses précautions, il parviendra à s'échap-

per. M. de Volmar s'engage, s'il perd le pari, à consentir à son mariage. Aidé de son valet, Frédéric fait boire et enivre Grégoire, guichetier de sa prison. Guidé par le bavardage de cet homme, il lui surprend la clef d'une porte condamnée, et s'esquive. Mais la cloche d'alarme sonne ; Frédéric rentre, et se revêt des habits de l'ivrogne endormi, sur lequel il jette son manteau. Le gouverneur arrive, et s'empresse de mettre lui-même le faux guichetier à la porte ; alors la gageure est gagnée et les amans sont unis.

En vain quelques personnes dévouées à l'auteur, ont essayé de soutenir ce mauvais ouvrage ; *l'Officier*, à peine libre, a été remis *aux arrêts* ; mais cette fois on l'a si bien enfermé qu'il n'a plus reparu.

LE RÊVE EN ACTION, ou dix Années en deux heures, vaudeville en trois actes, par M. ***. (16 *juillet*)

Un vieux conte espagnol, rajeuni par le talent de M. Andrieux, a fourni le sujet de cet ouvrage ; mais cette seconde métamorphose n'a pas été aussi heureuse la première.

Le magicien Bénetto, qui habite la capitale de la Perse, est condamné, par un pouvoir supérieur au sien, à rester dans l'indigence jusqu'à ce que l'un de ceux dont il lui est permis de faire la

fortune, eût consenti, par reconnaissance, à la partager avec lui; jusqu'ici il n'a eu que de nombreuses preuves de l'ingratitude des hommes: il veut néanmoins faire un nouvel essai; mais pour ne point en être la dupe, ce ne sera qu'en rêve qu'il enrichira son nouveau protégé. C'est sur le savetier Faliska, son voisin, qu'il a jeté les yeux pour cette expérience. Ce savetier, *toujours joyeux*, *toujours content*, voudrait, pour être au comble du bonheur, avoir un magasin d'étoffes. Benetto lui promet de combler ses vœux, et Faliska s'engage à lui abandonner la moitié de sa fortune.

L'épreuve commence: Usbeck, jeune apprenti du savetier, est amoureux de la sœur de Faliska il vient avec Zulminette, apprendre à celui-ci qu'un de ses parens, mort récemment, lui laisse une superbe boutique garnie d'étoffes de toutes espèces.

Faliska, averti par le sorcier que c'est à lui qu'il le doit, ajourne sa reconnaissance, ainsi que le mariage d'Usbeck avec sa sœur, et prend déjà l'insolence d'un parvenu.

Quelques années lui semblent s'écouler, et il est devenu un des plus riches financiers de Persépolis. Usbeck est son intendant, mais il ne le juge plus digne de devenir son beau-frère. Au milieu d'une fête que donne Faliska, Benetto paraît sous la livrée de la misère;

le savetier enrichi lui refuse le moindre secours, tandis qu'il prodigue l'or aux flatteurs qui l'entourent. Usbeck et Zulmainette, au contraire, offrent à l'indigent une bourse et un riche écrin.

Enfin Feliska, à qui le sorcier a fait subir une disgrace passagère qui n'a pu le corriger, devient premier visir, et pousse l'ingratitude jusqu'à vouloir faire arrêter l'auteur de sa fortune. Banetto, révolté, termine le rêve de son indigne protégé : il se retrouve dans son vil costume, et voit, pour punition sa sœur et Usbeck jouissant réellement du sort brillant qu'il n'a eu qu'en songe.

Ce vaudeville a été fort mal reçu, et n'a eu que trois représentations ; il ne méritait pas d'être traité si rigoureusement ; l'action était lente ; la morale usée, mais de jolis détails et quelques scènes assez bien tracées rachetaient une partie des défauts qu'on pouvait reprocher à l'ouvrage ; les succès que l'auteur a eu sur d'autres théâtres et même au Vaudeville ont dû le consoler de cet échec.

La route de Paris, ou les Allant et les Venant, tableau épisodique en un acte, par MM. *Théaulon et Dartois.* (30 *juillet*)

Une jolie aubergiste s'est établie à

mais faut-il être trop exigeant pour un ouvrage de ce genre; celui-ci amuse, fait rire, il devait réussir, et il a réussi.

L'Arbre de Vincennes, ou la fête d'un bon Roi, vaudeville historique en trois actes, par MM. *Théaulon* et *Dartois*. (23 *août*.)

Les convenances et la censure ont exigé des auteurs une petite infidélité à l'histoire. Tout le monde sait que *l'arbre de Vincennes* était le tribunal champêtre ou St.-Louis rendait la justice à ses sujets. Ne pouvant présenter ce pieux monarque sur une scène trop profane, les auteurs n'ont pas voulu que leur pièce sortit de la famille, et c'est Philippe le Hardi, fils de Louis IX, qu'ils ont placé sous le chêne révéré : l'action se passe le jour de la fête de Philippe, c'est ce qui justifie le second titre de la pièce.

Le comte de la Marche, injustement disgracié par la reine Blanche, a pris le costume et le luth d'un troubadour, et, sous ce déguisement, il attend à Vincennes le moment de se justifier auprès de son Roi. Marcel, riche fermier du lieu, grand amateur de chansons, est tellement enthousiasmé du troubadour Alfred, qu'il veut lui faire épouser sa fille. Claire aime aussi les chansons, mais elle préfère, aux plus

jolis couplets, un jeune paysan du village. Alfred, qui de son côté a donné son cœur à la belle Mathilde, ne peut, par prudence, contrarier Marcel, mais il se promet bien de faire le bonheur de Claire, au lieu de l'épouser.

Cependant Malthide, qui, suivant l'usage du tems, était allée, avec plusieurs de ses compagnes, faire un pèlerinage, arrive à Vincennes; et, persuadée par le bruit public de l'infidélité d'Alfred, elle se propose de l'accuser devant le Roi. Ce monarque chéri, doit, le soir même, donner une audience sous l'arbre illustré par son père. Il veut, avant l'heure fixée, se reposer sous son ombrage, et s'y endort. Le génie de la France lui fait voir en songe et en transparent présenté au public, les portraits de Louis XII, de Henri IV, de Louis XIV et Louis XVIII.

L'heure de l'audience est arrivée. Alfred, accusé à-la-fois par Mathilde, par Claire, par son amant, n'a pas de peine à se justifier, et prouve également qu'il ne fut point coupable envers l'état; il épouse sa mie, et Claire est unie à son amoureux, qui promet au mélomane Marcel d'apprendre à chanter.

De jolis tableaux, de jolis couplets, d'heureuses allusions ont justifié le succès de ce charmant ouvrage, et font honneur au talent de MM. Théaulon et Darlois.

LA VIEILLESSE DE FONTENELLE, vaudeville en un acte, par MM. *Dumolard* et *Capelle*. (19 *septembre*)

Jamais ouvrage ne présenta une intrigue plus nulle. Fontenelle veut marier son petit neveu, jeune avocat, à la fille de Haguenier, poëte-chansonnier, et de plus secrétaire du Régent. (Il est a remarquer que d'après l'âge de quatre-vingt cinq ans, que les auteurs ont donné à Fontenelle, la pièce se passe en 1742, et que le Régent était mort en 1723.) M. Daube, neveu de Fontenelle, et père du jeune homme, ne se soucie pas beaucoup de ce mariage, attendu qu'il aime fort peu les *gens de cour*. Tout-à-coup on apprend qu'Haguenier est disgracié par le Régent pour avoir blessé l'amour-propre de Philippe, qui s'était fait honneur d'une des chansons de son secrétaire. Celui-ci, par délicatesse, refuse à son tour de donner sa fille au jeune Daube; mais Fontenelle écrit au Régent, obtient la grace de Haguenier, et unit les deux jeunes gens.

Cette pièce, dont le succès a été assez vivement contesté, n'est point restée au répertoire: la vieillesse de Fontenelle a presqu'été le signal de sa mort.

LE BOXEUR FRANÇAIS, ou une Heure à Londres, vaud. en un acte, par MM. *Lafortelle* et *Dumersan*. (1 *octobre*)

Le fameux Saint-Georges est le héros

de ce vaudeville, James, son Jockey, est amoureux de Miss Betty, fille d'un boxeur émérite, qui fait de la philosophie, de la politique et des fers pour les chevaux. Le père Trim destine sa main à un bottier, nommé Bolding, le plus fameux boxeur de Londres; mais Betty préfère un regard de James aux plus beaux coups de poing de Bolding. Ce dernier, fier de sa force et de ses talens, veut, pour se délivrer de la concurrence, assommer le préféré. Saint-Georges survient, se propose pour le remplaçant de son jockey, et renverse Bolding, aussi honteux que surpris d'avoir trouvé son maître. Cependant une meute de créanciers, excitée par l'agent d'une femme de lettres anglaise, dont Saint-Georges a dédaigné la fortune considérable et les charmes très-minces, vint fondre sur le vainqueur. Bolding, qui s'est déjà consolé de sa défaite, en songeant qu'il a touché St.-Georges, se pique de générosité, tombe sur les recors, en jette un dans la Tamise, et, par un si beau coup, répare son honneur; Saint-Georges part pour la France, après avoir, d'après les conventions du combat, marié son jockey à Betty, qui avait déjà tenté de se faire enlever par lui, et il promet d'expédier, sitôt qu'il sera en France, une lettre de change à ses créanciers qui lui souhaitent un bon voyage.

La gaîté des premières scènes n'a

pu racheter l'ennui qu'occasionne la dernière moitié de la pièce, que le public a traitée avec beaucoup de sévérité. Les auteurs, malgré les sifflets, ont tenu à ce que le public les connût, ils ont été nommés.

LES LOUPS DANS LA BERGERIE, vaud. en un acte, par M. ***. (20 *octobre*)

Des amans déguisés qui s'introduisent dans une maison où habitent deux jeunes personnes avec leurs mères, sont bien, en effet, *des loups dans la bergerie*. C'est à Bercy que demeure Mad. de Rainville, dont les filles sont aimées par deux jeunes gens qu'elle ne connaît pas. Cette mère, *la meilleure femme du monde*, se sent très-disposée à marier ses filles à MM. St.-Charles et Edouard; elle veut seulement qu'ils aient auparavant obtenu leur grace pour certain duel qui les oblige à se cacher. Elle est loin de reconnaître ces étourdis dans un vieux couple qu'elle a pris en pension chez elle; et les demoiselles, qui devraient être plus clairvoyantes, ne s'en doutent pas non plus. Mais le jardinier de la maison apperçoit de loin le pensionnaire aux genoux de Mlle. Eugénie. Il en avertit sa maîtresse, qui se doute enfin de tout ce qui se passe. Mad. de Rainville lui ordonne d'annoncer aux deux jeunes gens qu'ils ont obtenu leur grace; soudain les dé-

guisemens tombent, et nos deux imprudens apprennent qu'ils ont été mystifiés. Mais le jardinier se souvient fort à-propos qu'on lui a remis une lettre pour MM. St.-Charles et Edouard. Cette fois leur grace est bien réellement accordée, et ils l'obtiennent également de la mère, ainsi que la main de leurs maîtresses.

Une chûte complette a chassé *les loups de la bergerie*, où ils se sont bien gardés de reparaître.

LE MARI CURIEUX, ou la Consultation, vaud. en un acte, par M. ***. (2 *novembre.*)

M. Desconseils, avocat-consultant et jaloux, fait quitter à sa femme la ville de Nancy, pour l'envoyer à Plombières passer la belle saison. Mais M. Desconseils tombe lui-même dans le piège qu'il a tendu; il a voulu tromper sa femme, et c'est elle qui le joue. Profitant de l'étourderie de deux jeunes gens qui lui font la cour, elle donne à chacun d'eux un rendez-vous nocturne, éveille un moment les soupçons de M. Desconseils, pour s'en moquer ensuite tout à son aise, et, par une double ruse, elle apprend aux deux jeunes fats, qu'on ne doit jamais, *même aux eaux de Plombières*, douter de la vertu des femmes. M. Desconseils, comme *homme de robe*, est pris pour juge par les jeunes gens, à

l'effet de décider une *question galante.* Cette question est relative à Mad. Desconseils... M. Desconseils est jaloux... on devine la finesse et le nœud de l'ouvrage. Mais le public, que l'auteur *n'avait pas consulté* avant d'exposer son *Mari curieux* sur la scène, a fait justice de cette chétive production, dont le style est plus pauvre encore que l'intrigue.

Le Biscuit de Savoie, ou la Saint-Martin, vaud. en un acte, par M. ***
(*14 novembre.*)

M. Lecocq, bourgeois de Chaillot, s'est brouillé depuis quelque tems avec son ancien ami d'enfance, qui demeure dans la même maison. La servante de M. Gaillard a nargué M. Lecoq, en faisant stationner long-tems à la porte, afin qu'il eût le tems de les contempler, tous les plats qui faisaient partie d'un grand dîner que donnait son maître. Par le conseil de sa femme, M. Lecoq veut rendre la pareille à son ancien ami. Il achète, le jour de la Saint-Martin, un *biscuit de Savoie*, et le laisse exprès dans un antichambre commun. Un domestique renvoyé par ce couple avare qui lui a retenu ses gages, s'empare du biscuit et va l'emporter, quand il est rencontré par M. Gaillard; troublé par les questions de celui-ci, il imagine de lui laisser le biscuit comme un présent

que lui envoyait un anonyme. Persuadé qu'un pâtissier avec lequel il est lié lui a fait cadeau, Gaillard l'emporte chez lui, et pour se raccommoder avec Lecoq, il lui vient dans l'idée d'envoyer à ce dernier la moitié du biscuit. Ici commençait un quiproquo tellement prolongé et embrouillé, que les sifflets sont venus le rendre encore plus difficile à saisir, et ont prouvé que le *biscuit de Savoie* était d'une pâte trop grossière pour être goûté par le public, qui n'a pas voulu qu'on lui servit une seconde fois un met si peu digne de lui.

LA VÈNUS HOTTENTOTE, ou Haine aux Françaises, vaud. en un acte, par MM. *Théaulon*, *Dartois* et *Brazier*. (19 *novembre*.)

Les auteurs de ce vaudeville ont mis à contribution le théâtre de Vadé; de *la Canadienne*, ils ont fait *la Hottentote*, et c'est le changement le plus considérable qu'ils se soient permis. Il suffira, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur *la Canadienne* et sur l'analyse de la pièce nouvelle.

Adolphe, né avec une imagination ardente, ou pour mieux dire frappé d'un grain de folie, a juré une haine éternelle aux françaises, parce qu'il a trouvé parmi elles deux maîtresses infidèles. Il n'a pas renoncé aux douceurs de l'hymen;

mais il a résolu de n'épouser qu'une femme absolument étrangère à nos mœurs et à nos usages.... une sauvage enfin. Son oncle, le baron, grand coureur de voyages, personnage aussi extravagant et plus ridicule que lui, approuve cette résolution, mais la baronne plus sage que son mari, destinait à Adolphe sa cousine Amélie, jeune et jolie veuve, et elles concertent ensemble un stratagême dont l'issue doit être le bonheur d'Adolphe.

Amélie conçoit l'idée de se présenter à ses yeux sous le nom et le costume de la *Vénus hottentote* qu'Adolphe n'a pas encore vue. Ce déguisement produit tout l'effet qu'elle en attendait; Adolphe est complètement dupe du stratagême; mais son ami Déricourt, qu'on n'avait pas mis dans le secret, détruit l'illusion en lui faisant voir le portrait de la véritable Vénus hottentote. On s'explique en riant; Adolphe abjure ses folles idées, et se marie avec sa cousine.

La Vénus hottentote, ou plutôt *la Canadienne* rajeunie, a obtenu le plus brillant succès.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Administration et Comptabilité.

MM.

Crétu, rue de Clichy, n°. 35.
Mlle. Montansier, rue d'Arcole.
Brunet, rue de Rochechouart, n°. 47.
Amiel, rue des Colonnes, n°. 2.
Basoselière, secrétaire, rue du Four.
Serot, caissier, au théâtre.
Guibert, régisseur.
Amphoux, souffleur.
Derville, contrôleur.

Acteurs.

MM.

Brunet, rue de Rochechouart, n°. 47.
Dubois, rue de Cléry, n°. 3.
Tiercelin, rue de Rochechouart. n°. 53.
Bosquier-Gavaudan, rue de Clichy, n. 35.
Potier, rue d'Amboise.
Aubertin, boulevard Montmartre, n. 1.
Cazot, rue Montmartre n°. 2.
Duval, rue des Colonnes, n°. 2.
Vernet, rue de Richelieu, n°. 8.
Lefèvre, rue Montmartre, n°. 2.
Blondin, rue Mably, n°. 7.
Melcourt
Odry, rue du Faub. Montmartre, n. 33.
Fleury, rue de l'Echiquier, n°. 10.
Becquet, rue de l'Echiquier, n°. 10.
Langlois, cour des Quinze-Vingts.

Actrices.

Mesdames

Leroux-Barroyer, rue Montholon.
Cuisot, rue Feydeau, n°. 3.
Pauline, rue St. Marc, n°. 1.
Elomire, rue de Provence, n°. 10.
Vautrin, rue du Faub. Montmartre.
Aldégonde, rue Duphot.
Mengotzi, rue St. Marc, n°. 1.
Louise, rue St. Denis,
Virginie, rue de la Michaudière, n°. 2.
Clément, rue Cadet, n°. 14.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.

LE SÉRAIL EN GOGUETTES, ou le panier de vin de Champagne, vaudeville en un acte par MM. *Merle* et *Lafortelle.* (*8 décembre 1814.*

Le chef de ce sérail est un vieux fournisseur d'esclaves, du Pacha du Caire nommé Babouk**i**n, qu'il s'agit d'énivrer, avec du vin de champagne, afin d'enlever une dame française, que des corsaires ont ravie à son amant, M. de Fonrose, officier français. L'ouvrage est fort peu de chose par lui-même; mais le personnage de *Babouk**i**n* est plaisant par la manière dont *Potier* le joue. Le dialogue de cette farce est spirituel, les couplets sont piquants et bien tournés. Que faut-il de plus pour réussir aux Variétés? Les noms des auteurs demandés avec instance, ont été prononcés au milieu des applaudissemens.

LE SAC AMBULANT, vaudeville en un acte par M. *Jules.* (*21 décembre.*)

Le ballet des *Meûniers*, joué chez *Nicolet*, a fourni la situation principale *de cette nouveauté.* L'amoureux de la fille d'un meûnier se cache dans un sac de blé, et en changeant de place, il

effraie un garde-moulin. Tout ce qui précède est remplissage. C'est toujours un père qui ne veut pas marier sa fille à l'amant qu'elle aime, et choisit pour gendre un vieillard riche qui finit par céder sa place au jeune galant.

La pièce mal accueillie a aussi cédé sa place à une autre. Que doit-on penser d'un ouvrage qui ne reste pas au répertoire du théâtre des Variétés.

LE PETIT ENFANT PRODIGUE, ou le jour de l'an, vaudeville en un acte, par MM. *Désaugiers* et *Gentil*.

(*31 décembre.*)

Mimi, fils du parfumeur *Sent-bon*, a été confié dès l'âge le plus tendre à son oncle, établi à Moulins. Parvenu à vingt ans, Mimi a dépensé tout son argent, et comme il le dit lui-même, *il a fait les cent coups*. L'oncle est mort, et Mimi revient à la maison paternelle dans un dénuement extrême, après avoir laissé à Moulins la belle Stéphanie avec laquelle il est marié.

Deux parens de Jasmin, amant de mademoiselle Rose et garçon de boutique de M. Sent-bon, voulant s'amuser aux dépens de Mimi, se présentent successivement à lui comme son père qu'il ne connait pas; il tombe dans le piège, et repousse M. Sent-bon, qui se fait reconnaître et pardonne à Mimi ses nombreuses fredaines en faveur du jour

de l'an, époque de son retour à la sagesse, et tout se termine par l'union de Rose et de Jasmin.

Cette folie qui a constamment fait rire les spectateurs, a obtenu un grand succès.

LA FAMILLE DES GUIGNONS, comédie en un acte par M***.

(*24 janvier.*)

La famille des Guignons est venue de Bourgogne à Paris, pour s'occuper des beaux-arts qui font ses délices. L'oncle Guignon est un vieil original, qui se croit un vaste génie, parce qu'il improvise des rimes, ce qui lui a valu le sobriquet de *Momus*. La tante, mademoiselle Guignon est une vieille folle à prétentions, passionnée pour la danse et la musique, et que l'on a surnommée *Euterpe Terpsicore*. Aglaé Guignon, leur nièce, est une petite fille bien sotte, qui aime beaucoup un cousin dont on parle plusieurs fois, mais qui ne figure point dans la pièce. Un aigrefin, nommé de Germancour, joueur de profession, cherche à s'introduire dans cette famille, et son valet Bourguignon se présente sous le nom de Guignon de Lescoudrille, cousin gascon, que l'on attend pour épouser la nièce, et toucher 80, 000 fr. Bourguignon est le chansonnier des antichambres, l'Anacréon des soubrettes. Il enchante le frère

et la sœur en déclamant quelques vers, en chantant quelques notes. Son triomphe est de courte durée, le véritable cousin arrive et découvre la fourberie; mais furieux de la mauvaise réception qu'on lui fait, il va toucher l'argent et quitte les Guignons. Ceux-ci veulent au moins garder Bourguignon à leur service; mais les 50 écus de gage qu'on lui offre, ne le séduisent pas, et il va retrouver son maître. Enfin le capitaine corsaire, qui a hérité d'un million, renonce à Aglaé, qui reste fille. Tout le guignon est pour elle et pour l'auteur, qui a vu tomber sa pièce au milieu des improbations les plus bruyantes, et a été contraint d'augmenter malgré lui la famille qu'il avait mise en scene.

JEANNE HACHETTE, ou le siège de Beauvais, fait historique en un acte, par M. *Rougemont* (*5 février.*)

Personne n'ignore le trait qui a donné lieu à cette piece, et *la libératrice de Beauvais* n'est pas moins connue que l'héroïne d'Orléans. Fille d'un ancien et brave officier, Jeanne Hachette est digne de son origine. Tout ce qui est militaire touche son âme: aussi fait-elle sans difficulté l'aveu de sa tendresse à Pillon, jeune soldat à qui elle doit la vie de son frère. Pillon a traversé le camp ennemi, pour apporter à Hachette l'avis que seize mille hommes se disposent à

attaquer Beauvais. Les principaux habitans rassemblés se concertent sur les mesures de défense; Jeanne, en amazone et armée de toutes pièces, vient exciter leur ardeur. Après avoir fait congédier le parlementaire ennemi, elle conduit ses compatriotes à la victoire, et sauve Beauvais.

Le sujet de cet ouvrage, qui a complettement réussi, est intéressant. Les détails en sont fort-gais; plusieurs couplets ont été redemandés.

LE BUCHERON DE SALERNE, féerie en 1 acte par MM. *Désaugiers* et *Gentil*. (*17 février.*)

Ce sujet a déjà été traité plusieurs fois, notamment à la Gaité, sous le titre de *Pervonte*: le but en est moral: il s'agit de punir des égoïstes, et de récompenser un homme généreux qui fait le bien par amour pour ses semblables, et sans espoir de récompense.

Après avoir été fort mal reçues au château de Salerne par le prince et la princesse Rosafiéra sa fille, trois jeunes et jolies fées s'égarent dans un bois; accablées de fatigue, elles s'endorment. Pendant leur sommeil, Pervonte tue un loup qui menaçait leurs jours, et pour récompense, reçoit *le don des souhaits*. Le premier qu'il fait est d'être transporté chez lui sur son fagot, et ce vœu est aussitôt exaucé. Humilié et maltraité

par la princesse, il lui souhaite deux enfans aussi mal fagotés que lui, et voilà deux marmots de six ans qui surviennent à Rosafiéra, laquelle ne sait comment cela s'est fait. Son père la chasse ainsi que Pervonte, que les enfans reconnaissent pour être l'auteur de leur naissance. Conduite dans une île déserte avec son prétendu séducteur, la princesse se corrige, les fées lui pardonnent, et Pervonte en l'épousant, devient joli garçon et spirituel. Quant aux enfans, le diable les emporte.

Cette farce est très-amusante. Une foule de jeux de mots et de calembourgs a mis le parterre en belle humeur. Il n'est resté aux auteurs d'autres *souhaits à faire*, que celui d'avoir toujours un semblable succès.

LA CABALE AU VILLAGE, vaudeville en un acte, par M***. (12 *mars*.)

La cabale au parterre a fait beaucoup de tort *à la cabale au village*. Dès les premières scènes, quelques sifflets avaient de tems en tems interrompu la voix des acteurs; le bruit a augmenté et l'ouvrage était *à bas*, que l'on criait encore *à bas la cabale* ! Au milieu du tumulte, il a été difficile de saisir le sujet de cette pièce, dont nous allons pourtant essayer de donner l'analyse.

Le greffier d'un village a été chargé de choisir les trois plus jolis garçons de

l'endroit pour haranguer leur seigneur, le colonel d'Héricourt, que l'on attend de l'armée. Le greffier avait d'abord jeté *l'œil* (il est borgne) sur Lucas, Blaise et André; mais séduit par les présens que lui font le maître d'école ABC, le tabellion Pataplard et l'ancien bailli Batifolard, il leur donne la préférence sur les jeunes gens.

Les trois vieillards, déguisés en colins, se présentent au colonel, qui reconnait aisément dans ce choix l'effet de la cabale, et qui s'amuse à leur dépens, tandis qu'il accueille fort bien Lucas, Blaise et André, qui lui offrent de servir dans son régiment. Ici le bruit n'a pas permis d'entendre le reste; seulement on *a deviné* que le colonel mariait l'un des jeunes villageois avec une jeune et vertueuse paysanne.

M. et Mad. JOBINEAU, ou la manie des campagnes, vaudeville en 1 acte par MM. *Merle* et *Ourry*

(*28 mars.*)

M. Jobineau marchand retiré, a pour épouse une jeune étourdie, *qui ne trouvant rien de plus champêtre que la campagne*, lui fait acheter une maison à Pantin, où elle accueille nombreuse société; elle reçoit entr'autres M. Sansgêne, parasite renforcé qui, sans façon, y passe plusieurs semaines; elle va même jusqu'à inviter des paysans à entrer

chez elle, et à y rester toute la journée. Madame veut se distraire, et *être à la campagne sans s'en apercevoir.* Jobineau se ruine; avec ce qu'il dépense pour faire venir un chou, il aurait de quoi acheter des perdrix; il voudrait que lorsqu'il vient des importuns, on dit à tout le monde *qu'il n'y a personne.* Ennuyé de ne pouvoir conserver sa chambre à coucher, de n'avoir rien à manger, tandis que les autres se régalent, et de voir que les étrangers sont plus maîtres que lui dans sa maison, il met à sa porte une enseigne d'aubergiste (au grand cerf) se déguise en chef... de cuisine, et ne perdant pas la carte, il veut faire payer les convives, dont il se débarrasse. L'amant de sa fille achète la maison de campagne; il invite M. et Mad. Jobineau à venir y passer la belle saison, et oblient mademoiselle Jobineau *par-dessus le marché*, ou comme un *pot-de-vin.*

Ce vaudeville a d'abord fait rire, mais le sérieux a succédé à la gaité. Les spectateurs ont sifflé *Dancourt*, premier auteur de cet ouvrage, qui n'a obtenu qu'un très-petit nombre de représentations.

LES PÊCHEURS, vaudeville en un acte par MM. *Rougemont* et *Brazier.*

(9 avril.)

Victorine, fille d'un vieux pêcheur,

nommé Nicolas, doit devenir l'épouse du marin le plus habile à la pêche; car il faut pêcher pour entrer dans la famille de Nicolas. Cependant Pierret, aubergiste aspire à la main de la *pêcheuse*, qui répond à son amour. Le hazard le sert au-delà de son espoir. Emile jeune seigneur et grand amateur de jeunes filles, a vu Victorine, en est devenu amoureux et a conçu le projet de la séduire. Déguisé en pêcheur ainsi que son valet, il vient dans le pays, ne doutant pas de pouvoir bientôt ajouter Victorine au nombre de ses conquêtes, ou plutôt de ses victimes. Il loge chez Pierret, qui, informé des desseins du séducteur, s'amuse à ses dépens, et lui fait faire naufrage au port. Secondé par le père Nicolas, il le prend dans ses filets. Vainement ses rivaux, les pêcheurs, ont-ils une provision de carpes, de limandes, etc. ils sont obligés de céder leurs droits à Pierret, parce qu'en effet *il a pris le plus gros poisson.*

La mystification du jeune seigneur a un but moral, et la morale est toujours bonne lorsqu'elle n'est pas ennuyeuse. La gaité de quelques détails et l'esprit de la plupart des couplets justifient le bon accueil que le public a fait à cette bleuette.

LE SOUPER DE HENRI IV, ou la dinde en pal, vaudeville en un acte de M. *Rougemont.* (*23 avril.*)

L'analyse de cette pièce est à peu-près la même que celle du Vaudeville représentée sous le titre *des clefs de Paris.* Les deux ouvrages sont imités du *souper de Henri IV* de *Boutilier*, auquel on a ajouté des couplets. Ceux de M. Rougemont ont été vivement applaudis. Cinq ou six ont eu les honneurs du *bis*, et le succès le plus complet et le plus mérité a placé le Souper de Henri IV des Variétés au rang des plus jolies pièces qu'a fait naître le retour du meilleur des Rois.

LE PETIT JOCONDE, ou les coureurs de fêtes champêtres, imitation burlesque, en deux actes, de Joconde, par MM***. (*23 mai.*)

Le prince Robert est ici métamorphosé en M. Robert coeffeur de femmes, et Joconde, en Joli-cœur, son garçon. Les deux séducteurs subalternes viennent de s'unir à deux femmes-de-chambre, mesdemoiselles Gertrude et Ursule, et méditent contre elles la même épreuve que *les amans de l'Opéra.* Même résultat ; chacun d'eux croit triompher, en recevant le présent qui était destiné à l'autre. Seulement le médaillon et l'écharpe sont parodiés par

deux bonnets de nuit que les tendres épouses avaient brodés pour leurs maris, et dont ils se coiffent mutuellement. Furieux de l'aventure, ils jurent de se venger sur toutes les innocentes qu'ils rencontrent, et commencent par se rendre à la fête de Sceaux, qui a lieu ce jour même. C'est là que les deux époux sont, comme leurs modèles, mystifiés par une *innocente* de village, qui leur fait croquer le marmot, tandis qu'elle reçoit les baisers de son amant, qu'elle doit épouser le jour même. Il est probable que le dénouément était à peu-près le même que celui de l'Opéra, car on a vu la petite Nicette revenir parée, et le chapeau de la mariée remplaçait sans doute la couronne de la Rosière ; mais l'épouvantable orage qui avait éclaté dès le milieu du second acte, n'a pas permis d'entendre la dernière scène, et le rideau est tombé avec la pièce qui n'était pas encore finie.

LE RETOUR DES LYS, vaudeville en un acte par MM. *Désaugiers* et *Gentil.* (*3 mai.*)

Ce théâtre ne s'en est pas tenu au *Souper de Henri IV* : il a voulu faire d'une manière plus directe encore, l'éloge du nouvel ordre de choses, et il a célébré le *retour des Lys* en France.

Un M. Desjardins possède les plus belles fleurs ; il ne lui manque que des

lys, dont il est enthousiaste. Aussi promet-il la main de Gabrielle, sa fille, à celui qui lui en procurera. Gabrielle est recherchée en meme-tems par un vieux médecin et un jeune conscrit, que le docteur veut faire partir pour l'armée, quoiqu'il soit d'une extrême faiblesse, par suite de la diète qu'il observe fort exactement. La paix ramène les Lys, les jeunes gens et le bonheur. De la gaîté et un esprit franc distinguent ce vaudeville, dont la première représentation qui a eu lieu un jour qu'on jouait *gratis*, a été applaudie comme si la salle eut été remplie des amis des auteurs.

L'Isle de l'Espérance, ou le songe réalisé, vaudeville en un acte, à l'occasion de la paix, par MM. *Désaugiers*, *Brazier* et *Gentil*.

(6 *juin*.)

Sous le voile de l'allégorie, les auteurs ont voulu célébrer les heureux événemens dont nous avons été les témoins, et ils ont parfaitement réussi.

Des artistes, des commerçans, un laboureur, etc. se sont réfugiés dans l'île de l'espérance, où l'amour, qui n'a qu'une aile, est aussi venu chercher un asyle. Un songe que fait naître l'espérance, leur promet le bonheur qu'ils attendaient depuis long-tems. Le songe est réalisé par l'arrivée d'un bâtiment que commande le capitaine le Désiré,

et qui ramène en France l'Espérance, la Gaité, et tous les réfugiés à leur suite.

Un épisode égaie ce sujet; l'amour a blessé de ses traits un vieux fou, M. Saladin, qui sème des betteraves pour faire du sucre, et une vieille écervelée, mademoiselle Folette, qui sème du pastel qui produit de l'indigo. Ces deux personnages, pour parler comme eux, *sement et s'aiment beaucoup*.

Le succès a été complet, et plusieurs couplets ont été redemandés.

LA NOCE INTERROMPUE, vaudeville en un acte par MM. *Merle* et *Brazier*. (*2 juillet.*)

Une anecdote racontée, dit-on, par un ancien acteur nommé Lasozelière, qui était attaché comme sécrétaire à l'administration du théâtre des Variétés, a fourni le sujet de ce vaudeville, dont les premières scènes rappellent une comédie de Dufresny.

L'aubergiste Lerond et la fermière Morin vont marier ensemble, l'un son fils Julien, et l'autre sa fille Rose. Lerond donne pour dot 600 fr., et Mad. Morin sa vache et son ânesse. Tous les apprêts sont faits, les parens sont priés; il n'y a plus qu'à signer le contrat. Le tabellion leur en fait la lecture; et quand il s'agit d'un petit jardin dont on a fait présent aux époux, c'est moi, dit Lerond, qui fais ce don, c'est moi, ré-

pond madame Morin. On s'emporte, on se fâche, le contrat est déchiré; plus de festin, plus de noce; on va plaider, et pour gagner deux toises de terre, on en mangera deux arpens. Un procureur avide se charge des deux causes, *attendu qu'avec de mauvais procès, il fait de bonnes affaires.* Les amans ont ordre de se rendre réciproquement les petits cadeaux qu'ils s'étaient faits. Rose restitue un ruban, une croix, un tablier, mais le cœur que Julien lui a donné, *elle ne peut le lui rendre.* Quant à Julien, il ne garde rien, et il rend même à Rose le baiser qu'elle lui a donné la veille. Sur ces entrefaites, arrive le comédien Lasozelière, qui s'intéresse aux amans. Il conçoit l'idée de ramener la paix dans cette famille; pour cela il a recours à *Molière* et à *Racine.* Il débite à madame Morin la tirade des *Fourberies de Scapin; de l'argent! il vous en faudra pour les exploits, pour la consultation etc.* et à Lerond ces vers des Plaideurs :

Ecoute un fait: depuis quinze ou vingt ans en ça;
Au travers d'un mien pré certain ânon passa, etc.

Cela produit le meilleur effet sur l'esprit de ces bonnes gens, qui se rapprochent, se raccommodent, se moquent de leur procureur, et invitent à la noce M. Molière et M. Racine, auteurs de leur réconciliation.

Cette pièce est amusante ; plusieurs scènes sont filées avec adresse, quelques couplets ont été redemandés, et le public satisfait a voulu connaître les auteurs, qu'on a nommés au bruit des plus vifs applaudissemens.

M. LECOQ, ou les Valets en deuil, vaudeville en un acte par M. *Simonnin* et M***. (19 *juillet.*)

M. Lecoq est un paysan rusé qui attrape trois fripons de valets, qui veulent duper un vieillard et le frustrer de la part qui doit lui revenir d'un héritage. Il se déguise afin d'hériter tout seul, et se trouve en présence de l'un des valets qui a employé le même moyen que lui pour toucher 8000 fr. Un échange de porte-feuille a lieu: Lecoq donne des papiers qui ne peuvent servir à Lafleur, tandis que ceux de Lafleur mettent Lecoq à même de recevoir l'argent des mains du notaire. Nos fripons veulent lui faire restituer, et il les paye, au moyen de quittances, pour une somme de 6, 000 fr., qu'ils doivent au marchand de vin, son associé. Quant aux 2, 000 f. de surplus, il les donne au vieillard, dont il épouse la fille.

Un dialogue gai, quelques couplets tournés avec esprit ont valu à cette bleuette un succès non contesté.

L'HOMME ENTRE LES DEUX AGES, ou les deux perruques, comédie en un acte, par MM. *Francis* et *Charles*.

(4 août.)

L'homme entre les deux âges se nomme M. Bois-flotté, il a cinquante ans environ; il prend soin en même tems de la vieillesse d'un oncle et de la jeunesse d'un neveu; leur bonheur lui est tellement cher, qu'il s'oppose à leur mariage, tandis que lui, Bois-flotté, a conçu une passion pour deux femmes à-la-fois, madame Dorville, riche veuve de 60 à 70 ans, et madame de Surville qui n'en a que 18. La première veut qu'il se ménage comme s'il était octagénaire; la seconde exige qu'il se conduise et se costume comme un jeune homme de 25 ans. Sage avec la vieille, fou avec la jeune, il donne raison à la dernière qui lui parle, et signe à toutes deux un dédit. Mad. de Surville le fait déjeuner à la fourchette, et le conduit ensuite chez des marchandes de modes, où il est obligé de troquer sa vieille garde-robe contre une nouvelle: des bottes étroites, une perruque blonde, un habit écourté, le déguisent parfaitement, et le rendent très-ridicule. Mad. Dorville se mocque de lui, et la perruque blonde fait bientôt place à une perruque de l'autre siècle, laquelle est ensuite arrachée par Mad. de Surville. Ces deux dames se disputent la main de M. Bois-flotté qui, fatigué de leur

poursuite, les refuse formellement, et les cède volontiers à son oncle et à son neveu, avec lesquels elles avaient concerté la ruse dont il a été dupe.

En dépit de deux ou trois sifflets qui se sont fait entendre au dénouement, la pièce a réussi.

TONTON, ou la princesse de Savoie, comédie-vaudeville en un acte par MM. *Pain* et *Lafortelle*.

(*16 août.*)

Tonton est une pauvre fille orpheline, bâtarde même; ce n'en est pas moins une grosse réjouie de bonne mine. Elle avait une condition excellente; elle l'a perdue, et pour en trouver un autre, elle s'est mise en route à *la grâce de Dieu*. Tonton arrive à Troyes, dans une auberge où on la reçoit assez mal, parce qu'elle n'a pas d'argent. Il n'est bruit dans toute la ville que d'une princesse de Savoie qui s'est sauvée de chez son père avec l'amant qu'elle a épousé en secret. Des ordres sont donnés pour arrêter les fugitifs. L'agent des deux amans, afin de leur laisser les moyens d'échapper, fait passer Tonton pour la princesse. Tous les habitans lui offrent leurs hommages, et comme la misère la rend traitable, elle finit par se faire une douce violence; elle se persuade même qu'elle peut être issue d'une princesse. Un barbier gascon joue le rôle de l'a-

mant, et il retrouve sa maîtresse dans Tonton qu'il épouse.

La pièce n'a pas été bien accueillie, Il serait injuste cependant de nier qu'on y trouve de jolis couplets ; mais ce qui lui a fait tort, c'est qu'elle a paru *d'une longueur excessive*. Un bon ouvrage produit-il un tel effet ?

LA JEUNESSE DE HENRI IV, ou la Fête d'un bon Roi, comédie-vaudeville en un acte par MM. *Ourry*, *Merle* et *Brazier*. (*24 août.*)

On avait déjà tenté de mettre en scène le *Jeune Henri*, et il n'est resté de cet opéra que l'ouverture, qu'on entend depuis 15 ans avec un plaisir toujours nouveau. Le nouvel ouvrage au contraire a été très-bien accueilli et méritait de l'être. C'est un tableau villageois fort agréable et qui survivra à la circonstance qui l'a fait naître.

Heuri IV encore adolescent, annonce le grand homme. Sous le simple nom de Henri, il habite depuis quelques jours une chaumière du Béarn. Il boit chez tous les paysans, tue leur gibier, en conte à toutes les jeunes filles, et principalement à Gabrielle, ce qui excite vivement la jalousie de Lambin, son prétendu. Mais il ne se borne pas à des fredaines ; il fait du bien, et il appelle cela *faire son apprentissage de Roi*. Au moment où il est à table, à

rire et à chanter avec les villageois, qui ne voient en lui qu'un jeune seigneur, on annonce que quelques soldats Espagnols ont fait une incursion hostile dans le canton. Aussitôt Henri, à la tête des habitans qui jurent *de suivre son panache blanc*, vole à la rencontre de l'ennemi, et le met en fuite. Lorsqu'il revient, il trouve son grand-père Henri d'Albret, dont il célèbre la fête avec les villageois qui l'ont accompagné.

LES DEUX BOXEURS, ou les Anglais de Falaise et de Nanterre, folie en un acte par MM. *Désaugiers, Francis* et *Simonnin*. (30 *août.*)

Rien n'est plus grotesque et plus plaisant que Brunet et Potier représentant les chétifs gladiateurs de Falaise et de Nanterre. Ce sont des valets sans condition, renvoyés de la maison d'un Lord; ils se font passer pour des Boxeurs anglais, et donnent des *représentations dansantes, chantantes et boxantes*. Un directeur de spectacle de curiosités, qui en est réduit à ne plus montrer que des oiseaux et des puces, accueille nos inconnus, et les annonce avec emphase. Tous les habitans accourent voir ces deux merveilles, qui font assaut et s'assomment à la grande satisfaction du public. Un incident vient troubler leur triomphe. Serinette, nièce du directeur, a pour amant un

Fort tant soit peu *malin*. Pour éloigner les *Boxeurs*, et obtenir la main de sa belle, il a pris le costume d'un sauvage, et il défie les combattans qui, apres *s'être tapés à l'anglaise*, sont par lui *retapés à la française*.

Cette folie n'a d'autre mérite que celui des détails. Elle est assaisonnée d'une foule de mots plaisans, de calembourgs qui ont mis le parterre en gaité. La caricature de Brunet et de Potier a pendant long-tems attiré la foule. Ces deux acteurs peuvent sans contredit s'attribuer une partie du succès de cette parade.

L'HABIT DE CATINAT, comédie-vaudeville en un acte par MM. *Merle* et *Ourry*. (*5 octobre.*)

Catinat, après la bataille de Marseille, qu'il a gagnée sur le prince Eugène, s'est égaré et passe la nuit accompagné seulement de M. de Monfort, son aide-de-camp, dans une auberge où il veut garder *l'incognito*. Mais M. de Monfort dit à l'aubergiste que le camarade qui l'accompagne

Est modeste après une victoire,
Intrépide après un revers,
Et que c'est :
Un héros, un sage, un soldat ;
Aussitôt chacun de s'écrier :
C'est Catinat.

Cette indiscrétion met M. de Catinat en danger d'être pris par les ennemis qu'il a vaincus. Un officier piémontais à qui la femme de l'aubergiste se vante de loger chez elle le général français, fait son profit d'une pareille confidence. Suivi d'un détachement, il vient pour l'arrêter. Heureusement l'aubergiste avait revêtu l'habit du général pour le faire sécher, et cette circonstance sauve M. de Catinat. Des troupes françaises arrivent et font prisonniers l'officier piémontais et son détachement.

Les prétentions de l'aubergiste comme politique, les bavardages de sa femme, la frayeur de leur fille et de son futur, tels sont les accessoires qui égayent cette pièce qui méritait le succès qu'elle a obtenu.

LE TRIBUNAL DES FEMMES, ou les vacances de Caudebec, comédie en un acte par M. *Dumersan*.

26 *octobre*.)

Des femmes de juges vieilles et laides se donnent le plaisir de faire, en l'absence de leurs maris, *comparoir* à leur tribunal une jeune et jolie parisienne accusée de *lèze-pruderie*. Avez-vous dit, (lui demande la présidente) que nous étions toutes des folles? Rose répond: Mesdames, *c'est la vérité*. Elle plaide sa cause elle-même, et voici la raison qu'elle en donne.

Dans une occasion si belle,
Une femme, on doit le penser,
A d'autres ne veut pas laisser
Le plaisir de parler pour elle.

Après avoir entendu le plaidoyer de l'avocate Bavaret, la présidente Roquentin prononce le jugement qui condamne l'accusée à retourner à Paris. Le tribunal féminin se met ensuite à danser avec ses clercs; mais les maris avertis du complot, reviennent inopinément, et troublent la fête. Les sifflets se sont aussi mêlés de la partie; le tribunal a été sur le point d'être cassé par arrêt du public. L'auteur en a appelé à l'indulgence, et s'il n'a pas gagné sa cause, du moins ne l'a-t-il pas entièrement perdue.

Crouton, ou le Postulant au Salon, vaudeville grivois en un acte, par MM. *Francis* et *Moreau*.

(24 *novembre*.)

Croûton, est un pauvre peintre d'enseignes, logé au sixième étage, au-dessus de l'entresol; afin dit-il, d'avoir un plus beau jour; il a déménagé précédemment, sans payer le gargotier qui l'hébergeait; il doit en outre à sa fruitière, à son fripier, à son savetier, et à son marchand de couleurs. Tous viennent à la fois lui faire une scène au milieu de la rue; de l'argent crient-ils, ou en prison.

Vainement, il leur propose, pour s'acquitter, de leur faire des enseignes ; ses belles paroles ne les touchent point ; pourtant à la sollicitation de son voisin, le père Lacolle, ils lui accordent une heure de répit, pendant laquelle ils vont déjeuner chez le marchand de vin du coin, d'où ils ne perdent point de vue Croûton, qui se lamente et s'écrie : ô arts ! ô artistes ! son imagination *fantastique* le transporte aux Champs-Elysées ; il converse familièrement avec ses *confrères Raphaël*, *Rubens*, et *le Poussin*, qui lui témoignent leur étonnement de le voir dans la détresse ; il est distrait de ces entretiens par Jules, le garçon du colleur de papier ; ce jeune homme fait un petit tableau qu'il va soumettre à M. de Blinville, protecteur des jeunes artistes, et membre du jury, chargé de l'admission des tableaux au salon. Croûton profite de l'occasion pour porter *un bras d'or* qu'il n'a pu encore placer, et qu'il croit digne de figurer au Musée. Par l'effet d'une méprise, on croit Jules auteur de cette enseigne, et Crouton passe pour avoir fait uue jolie maisonnette de Montmorenci. M. de Blinville félicite Croûton, en lui annonçant qu'il est reçu au Salon ; il le surprend bien, en lui offrant *l'original de son tableau*. Allons, dit Croûton, *mon bras lui a donné dans l'œil.*

Les créanciers, devenus plus traitables depuis qu'ils croyent Croûton en faveur,

apportent différens cadeaux au pauvre hère, qui est au comble de la félicité; mais sa jouissance est de peu de durée. Jules est reconnu pour l'auteur du joli tableau de la maisonnette, dont le propriétaire, M. de Blinville, lui fait présent, ce qui lève les difficultés pour le mariage de ce jeune homme avec Colette, la fille du père Lacolle. L'heureux Jules se charge d'acquitter les dettes de Crouton qui s'était vu de nouveau assailli par ses créanciers. Crouton renonce à la peinture : il entre garçon chez le père Lacolle et dit : *le pinceau chez moi, ça fait brosse.*

Cet ouvrage est fort gai, la critique des tableaux exposés au Salon y est faite d'une manière piquante, plusieurs couplets, redemandés, ont été répétés, c'est annoncer que la pièce a obtenu un succès complet.

AMBIGU-COMIQUE.

Administration.

MM.

Corsse, directeur, rue de Boudi, n°. 10.
Martin, régisseur-général, rue N.-D. Nazareth, n°. 10.
Varez, secrétaire de l'administration, maison de l'administration, rue de Bondi, n°. 10.
Crébillier, souffleur, rue et carré de la Porte-St.-Martin, n°. 260.

Acteurs.

MM.

Joigny, rue du faub. du Temple, n°. 28.
Raffile, boulevard St.-Martin, n°. 8.
Defresne, rue des Marais, n°. 2.
Grévin, rue de Bretagne, n°. 23.
Frenoy, rue de Crussol, n°. 6.
Klein, rue de Bretagne, n°. 44.
Adam, rue de Bondi, n°. 22.
Villeneuve, rue des Guihemites, n°. 2.
Christman, rue de la Marche, n°. 15.
Sallé, rue de Bondy, n°. 9.
Stokleit, rue d'Angoulême, n°. 17.
Stokleit fils, *idem*.
Boisselot, rue du Faubourg du Temple.
Debray, rue de Crussol, n°. 7.
Barthélemy, faub. St.-Denis, n°. 133.

Mesdames

Lesvesque, rue des Marais, n°. 20.
Leroy, faub. St.-Denis, n°. 53.

Adèle Dupuis, rue de Bondi, n°. 34.
Tierry, rue du faub. du Temple, n°. 7.
Eléonore, rue Charlot, n°. 9.
Palmire Lévêque, rue de Crussol, n°. 7.
Fresnoy, même rue, n°. 6.

Pour les rôles d'Enfans.

Héloïse Corroy, rue des Fossés du Temp.
Choplet, rue du F. du Temple, n°. 29.

Ballets.

M. Millot, maître des ballets, rue du faub. S.-Martin, n. 33.

Premiers.

MM. Vincent. | Mesd. Man. Leseur.
Thiery. | Fressinet.
Lolotte.

Ecole de danse.

MM.

Thiery, professeur, à l'Ecole, rue du F. du Temple, n°. 7.
Debray, prevôt, rue de Crussol, n°. 7.
Vingt élèves des deux sexes, de l'âge de 9 à 15 ans.

Chef d'orchestre.

M. Quaisain, rue des Fossés-du-Temple, n°. 68.

Répétiteur.

M. Thourin, rue de Boudi, n°. 10.

(Les Directeurs des Départemens peuvent s'adresser à lui pour se procurer les partitions de tous les mélodrames qui composent le répertoire de l'Ambigu-Comique.

AMBIGU-COMIQUE.

ELZAMIR BENASCAR et BÉNASCAR ELZAMIR, mélodrame féerie, en trois actes, par M. *Bernos.* (*5 janvier*)

Elzamir et Bénascar sont frères, et tous deux califes de Bagdad: le premier est vertueux, aimé d'une princesse charmante, nommée Alphiris, et protégé par le bon génie Nadir, roi des Péris, que l'on ne connaît que sous le nom de Narsés, premier écoglan du calife; le second, méchant et haï d'Alphiris, qu'il aime, se vend au farouche Giaour, prince des Dives, qui lui accorde la faculté de prendre la figure de son frère, en lui donnant la sienne. Kaleb et Babalouck, les confidens des deux princes, subissent entre eux la même métamorphose; dès que Bénascar devient Elzamir (du moins extérieurement), le vieux Babalouck prend les traits de Kaleb, et en profite auprès de Zélica, esclave d'Alphiris. Ces diverses transformations font le sujet et comique de ces nouveaux *Ménechmes*.

Sous la figure d'Elzamir, Bénascar le rend odieux à la princesse, mais Nadir lui découvre la ruse, et elle consent à fuir avec son amant. Que m'importe sa figure, dit-elle, si son cœur est toujours le même? à l'instant où ils vont partir, ils sont arrêtés et conduits en prison. Nadir brise ses chaînes et celles de Kaleb,

ouvre les cachots, rend immobile et muet Babalouck qui veut appeler les gardes. Bénascar, sachant que son bonheur est assuré, s'il parvient à engager Elzamir à se donner la mort, prend la ressemblance du visir Horam, dévoué à Elzamir, et annonce à ce prince qu'Alphiris s'est tuée, il lui présente le poignard qu'elle s'est plongée dans le cœur. Elzamir s'en empare et va se percer le sein.. Une voix l'arrête, c'est celle de la princesse. La nouvelle fourberie de Bénascar est reconnue, et ce méchant, que son génie abandonne, reçoit le prix de ses forfaits.

Cet ouvrage dont la première représentation a été un peu orageuse a cependant eu du succès après avoir subi quelques légers changemens.

PHILIPPE AUGUSTE A BOVINES, OU LA VALEUR FRANÇAISE, mélodrame historique, en 2 actes, par M. *Caignez.*

(16 février.)

Thibault, riche fermier de Bovines, a stimulé l'ardeur des habitans, et les a décidés d'aller au camp offrir leurs services à Philippe Auguste, pour repousser les ennemis : lui-même, malgré les craintes, les prières de sa femme, et les timides conseils du bailli, se dispose à guider ses compatriotes qui, à sa voix, se sont armés et montrent le plus grand courage. Il n'est pas jusqu'à un villa-

geois niais qui n'ait pris bravement son parti. Sur ces entrefaites, arrive Robert, jeune militaire, amant de Cécile, fille de Thibault, il est porteur d'une lettre annonçant que le roi est arrivé au camp. Tous partent aux cris de vive Philippe-Auguste!

Le roi, ainsi que les chevaliers, se préparent au combat. Le ciel semble favoriser leurs desseins : par les dispositions que ce monarque a prises, le soleil frappera de ses rayons le visage de l'ennemi, et le vent chassera vers lui la poussière qui ne peut manquer de l'incommoder beaucoup. Dans le fort de la mêlée Philippe s'aperçoit que ses troupes reculent; il jette alors son gantelet dans les rangs ennemis, et dit : *Quel est celui de vous qui me l'ira chercher?* Honteux d'un instant d'indécision, les soldats chargent l'ennemi en jurant de le vaincre. Entouré et prêt de succomber, Philippe est sauvé par Robert, qui lui rapporte son gantelet, et contribue beaucoup, par son exemple, à la victoire. Le roi le fait capitaine, et l'unit à Cécile.

Ce mélodrame a obtenu le plus brillant succès.

L'AUBERGE DES RUINES, mélodrame en trois actes, par M. *Louis*.

(*24 février*)

Un jeune seigneur autrichien, revêtu

d'un grade militaire éminent, est épris de la jeune et belle Léontine. Le tuteur de cette orpheline la vend au corrupteur, et tous deux inventent une ruse infernale pour l'entraîner dans l'abîme. Ils imaginent de la marier à un aventurier qui, récompensé par un brevet, partira pour l'armée, immédiatement après la cérémonie; on fera ensuite courir le bruit de sa mort, et Léontine, sans appui, sans ressource, deviendra la proie de la séduction et du vice. On trouve un malheureux gentilhomme qui, pour sauver sa mère prête d'expirer de misère, consent à jouer le rôle honteux du mari. Léontine, sans défiance, arrive le visage couvert d'un voile, et la cérémonie s'achève. Bientôt Frohberg laisse éclater ses projets criminels. Léontine se sauve, et trouve un azile dans le château de Nadasti, Magnat de Hongrie, dont la fille Imma était, au couvent, la compagne et l'amie de Léontine.

Cependant, Dalheim arrive trop tard pour offrir à sa mère le prix du sacrifice qu'il a fait pour elle; elle n'existe plus.

Il revient à Vienne pour chercher son épouse qu'il ne connait pas encore; il apprend sa fuite, et ne doute pas qu'elle ne soit complice de l'homme dépravé qui a médité son déshonneur. Il réclame justice et vengeance; il n'est pas écouté; aigri par l'infortune, excité par l'indignation, il s'emporte en propos impru-

dens; une prison d'état devient son séjour: il s'échappe, et il est frappé d'un arrêt de mort. Proscrit, obligé de changer de nom, il se réfugie dans les rangs de l'honneur, et bientôt, de simple soldat, sa valeur l'élève au grade de lieutenant.

Sa compagnie occuppe le château de Nadasti, voisin de Temeswar, où le prince Eugène qui fait la guerre aux turcs, a son quartier-général. Le capitaine Sérini, ami d'Auguste, c'est le nom qu'a pris Dalheim, doit être l'époux d'Imma, et l'infortuné n'a pu lui-même se défendre de la passion la plus vive pour Léontine. Il ignore qu'elle est son épouse; mais elle l'a reconnu, et elle rend grâce au ciel de ce que son devoir est d'accord avec son cœur.

Les secrets sont révélés, Auguste et Léontine sont au comble de la joie, et un jour de bonheur va luire pour tous les habitans du château, quand on annonce l'arrivée du général Frohberg, et les alarmes succèdent à l'allégresse, il sait que Léontine est chez Nadasti: il vient, dit-il, réparer ses torts envers elle, et lui offre sa fortune et sa main. Elle oppose son mariage; il répond que Dalheim, par l'arrêt qui l'a frappé, est mort civilement, et qu'elle est entièrement libre. Un agent de Frohberg a reconnu Auguste; ce malheureux est chargé de fers, et envoyé au camp pour passer par les armes.

Le capitaine Sérini, ne se charge de

le conduire que pour le sauver. Pendant la nuit, Frohberg doit faire enlever Léontine, et la conduire à l'auberge des ruines, repaire de brigands qui lui sont dévoués. Quoique cette auberge ne paraisse qu'au troisième acte, elle mérite bien de donner le titre à la pièce, par l'importance et la multiplicité des événemens qui s'y passent. Une suite de hazards singuliers, ou plutôt la main de la providence, y conduit, y rassemble les persécuteurs et les victimes; et après une série de dangers et de miracles qui se succèdent trop rapidement pour qu'une analyse succincte puisse en donner une idée juste, le crime reçoit son châtiment et la vertu sa récompense.

Le succès de cet ouvrage a été troublé par de légères improbations; mais des coupures et quelques variantes dans le style, lui ont assigné sa place au répertoire.

MADAME DE VALNOIR, OU L'ECOLE DES FAMILLES, mélodrame en trois actes, par M. *Lekok*.

(26 *mars*.)

Tartuffe femelle, Madame de Valnoir, s'est emparée de l'esprit du comte Albert, nouvel Orgon, qui lui croit toutes les vertus, tandis qu'elle a tous les vices. Elle a pris un tel empire sur le bonhomme, qu'elle est parvenue à faire

éloigner Clary, sa fille, qu'elle a mis au couvent. Elle espère bien, dès qu'elle sera sa femme, pouvoir aussi renvoyer Angélique, sa nièce, et Saturin, vieux domestique de confiance, dont la probité lui porte ombrage. Elle est secondée dans son entreprise, par M. de Sainte-Croix, chevalier d'industrie, à qui elle doit 50,000 fr., et par Pacôme, valet fourbe, qui fait le dévot, mais auquel le vin, qu'il aime passionnément, inspire la franchise la plus indiscrète. C'est en vain qu'on a tenté d'éclairer le comte sur cette intrigante; il est sourd à la voix de l'amitié, et son aveuglement est complet. Cependant tout se réunit pour démasquer cette femme artificieuse : Timon, vieillard respectable, indigné de l'infâme conduite de sa fille (Madame de Valnoir), met Angélique dans sa confidence; Angélique pourrait la perdre, en disant qu'elle n'est pas veuve d'un M. de Valnoir, qui n'a jamais existé; que le chevalier Sainte-Croix, qu'elle voulait marier à Clary, est un misérable perdu de débauche, comme sa digne acolite; ses diverses assertions pourraient être facilement vérifiées; mais un secret de famille force Angélique à garder le silence. Son père, Evrard d'Ervil, frère du comte, a été frappé d'une injuste condamnation, qui pèse également sur toute la famille, et il ne peut reparaître que lorsque l'arrêt sera rapporté. Angélique apprend toutes ces circonstances de la

bouche même de son père et de Timon, ami d'Evrard.

Le trop confiant Albert a rendu Madame de Valnoir dépositaire de ce secret, et elle se propose d'en profiter dans le cas où ses projets échoueraient. Timon a écrit au Comte, pour l'engager instamment à éviter le piége que lui tend Madame de Valnoir, qu'il peint comme un monstre d'ingratitude et de fourberie. Albert déchire la lettre, et ne tient aucun compte de l'avis qu'il reçoit; il se persuade que ce sont des ennemis de sa chère future. Dans une entrevue qu'il a ensuite avec elle, Timon, malgré ses menaces, ne peut la forcer à quitter le château, et l'on n'en prépare pas moins le mariage du Comte avec Madame de Valnoir. Clary, ramenée du couvent par Saturnin, rentre en grâce auprès de son père, et c'est Madame de Valnoir qui a l'honneur cette de réconciliation. Cependant Pacôme, dans un de ses momens d'ivresse, a fait d'importantes révélations à Saturnin, qui s'empresse de les communiquer à son maître: celui-ci qui commence à avoir quelques soupçons de la vérité, presse Angélique de les éclaircir; mais fidèle aux recommandations qui lui ont été faites, elle s'obstine à se taire. Timon se présente enfin au Comte, qu'il aurait dû voir plutôt; car dès les premiers mots qu'il prononce contre sa fille, Albert croit tout ce qu'il dit, sans de plus amples informations; avec lui, le dernier qui

parle a raison. Les préparatifs de mariage sont aussitôt contre-mandés, et Madame de Valnoir, furieuse, fait usage des papiers de famille qu'elle a pris dans le secrétaire du Comte; mais ses projets de vengeance tournent contre elle, elle est arrêtée, à la sollicitation de Timon, auquel on doit la révocation de l'arrêt qui avait frappé toute la famille du comte Albert.

De vives improbations se sont fait entendre; mais l'auteur a été nommé; l'ouvrage a-t-il réussi?...

VIVE LA PAIX, ou LE RETOUR AU VILLAGE, vaudeville en un acte; par MM. *Varez et Coupart.*

(4 Mai.)

Ce petit tableau villageois a obtenu beaucoup de succès, comme toutes les pièces de ce genre; l'intrigue en est faible; mais elle présente des allusions heureuses, et sert de cadre à de jolis couplets.

Les conscriptions, les trois bans, la levée en masse, ont fait partir tous les hommes d'un village, dans lequel il ne reste plus que des femmes. L'une remplit les fonctions de maire; les autres montent la garde, travaillent à la terre, etc. Le retour des Bourbons, en nous donnant la paix, ramènent tous les hommes au village; chacun retrouve son père, son frère, son époux, son

amant ; on se livre à la joie, on danse, on chante, on célèbre les vertus du bon Roi, et plus d'une fois le public a mêlé ses acclamations à celles des acteurs.

Cette pièce, fort bien jouée par les principaux acteurs de ce théâtre, a été honorée de la présence du roi de Prusse.

Au nombre des couplets redemandés, nous citerons celui-ci, chanté avec beaucoup de sensibilité par Mad. Palmyre. On annonce la prochaine arrivée de Louis XVIII.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

Quand la France t'appelle,
Viens te rendre à nos vœux ;
Les Français, par leur zèle,
Méritent d'être heureux.
Ah ! malgré ton absence
Et nos malheurs,
Tu régnais dans la France
Sur tous les cœurs.

BERTHILIE, mélodrame en 3 actes, par M. *Louis.* (*12 mai.*)

La sœur du farouche Odoard, la trop sensible Emma, a épousé secrètement Maurice, écuyer de son frère, et bientôt un enfant a été le fruit de cet hymen. Odoard, ayant découvert cette intrigue, a immolé Maurice à sa fureur, il a fait enfermer Emma dans un couvent, s'est emparé de sa fille infortunée

(Berthilie), et l'a déposée chez un paysan nommé Bertrand, en la faisant passer pour son enfant; il lui a recommandé le secret, et lui ordonnant de l'élever comme s'il lui appartenait, et il est parti pour la Terre-Sainte, où il a terminé ses jours. Théobard, son fils, s'est fait aimer de ses nombreux vassaux; mais les vandales en ont emmené un grand nombre dans une de leurs incursions, et parmi ces victimes est Bertrand. Berthilie, abandonnée et sans secours, a inspiré une grande passion à Théobard qui, sans calculer la distance de leurs rangs, l'a épousée, et en a eu un fils. A une époque de sa vie, Bertrand, croyant sa fin prochaine, a déclaré à un religieux que Berthilie était la fille d'Odoard, et l'hermite, en mourant, a confié ce secret à son successeur, qui se trouve être le digne acolyte d'un amant rebuté par Berthilie, d'un ambitieux qui convoite et la femme et les richesses de Théobard. L'hermite pervers, suppose que Théodore a épousé sa sœur, et fait part de sa découverte au scélérat dont il seconde les projets. Sur ces entrefaites, Bertrand, mis en liberté par les vandales, revient; son effroi, son désespoir en voyant Berthilie l'épouse de Théobard, confirment tous les doutes; l'inceste paraît prouvé. L'hermite appelle la vengeance de Dieu sur ces époux coupables, lance sur eux l'Anathème, délie les vassaux de leur serment de fidélité, et leur commande

le meurtre de leurs souverains. Bertrand fait de vains efforts pour sauver ces deux infortunés, eux-mêmes sont déterminés à mourir.

Un personnage mystérieux (et dont les différentes apparitions annoncent qu'il n'est point étranger à l'action), dénonce enfin cette intrigue. Ce personnage est Emma elle-même, dont la raison est aliénée par le malheur ; elle a trouvé les moyens de fuir le couvent, où elle était renfermée. Les mots qui lui échappent de loin en loin préparent le dénouement. Berthilie, reconnue pour la fille d'Emma et de Maurice, peut sans crime aimer Théobard ; les seuls coupables doivent trembler, et ils sont punis en effet.

Ce mélodrame, rempli d'intérêt et de scènes fortement tracées, a obtenu un succès complet.

L'HEUREUX HASARD, comédie en deux actes en prose, par M. *Paccard.*
(21 *mai.*)

Firval, amant de Julie, ne se croyant pas digne d'elle, s'est engagé, espérant un jour rapporter aux piéds de sa maîtresse le fruit de ses exploits guerriers. Il revient en effet, colonel, riche et comblé de gloire ; son premier soin est de s'informer de Julie ; mais personne ne peut lui indiquer ses traces ; il sait seulement, qu'en son absence, elle s'est

mariée, et qu'elle est devenue veuve ; où est-elle ? voilà ce qu'il ignore, voilà ce qui le désespère. Sa santé s'altère, et pour la rétablir, il se rend en Touraine, accompagné d'un sergent qu'il traitre comme son ami. Un *Heureux Hasard* fait, que dans le château même qu'il habite, il retrouve sa Julie et l'épouse, tandis qu'une gentille soubrette donne la main au brave sergent, qui devient intendant à la place d'un vieux fripon qui traitait la veuve comme sa pupille.

Cette comédie, dont le dialogue est vif, piquant, a obtenu beaucoup de succès.

LA FOLLE INTRIGUE, OU LES QUIPROQUO, mélodrame comique en 3 actes, par M. *Victor*. (21 *juin*.)

Cette pièce justifie parfaitement son titre, c'est en effet une *Folle intrigue*, et les *Quiproquo* sont très-plaisans. Un amant poursuivi, parce qu'il s'introduit furtivement dans la maison où demeure sa maîtresse, est pris pour un voleur, et ensuite pour le frère de sa belle : le véritable frère qui n'est pas connu de l'oncle, et qui arrive fort à propos, passe de son côté pour l'amant. Après avoir été trompé, l'oncle de la demoiselle soupçonne quelque chose du complot ; son vieux domestique se met aux écoutes, et il est dupe lui-même des

mensonges qu'on lui fait. Un vieillard, le père de l'amant, qu'on croit être le prétendu, et qui n'agit que pour son fils, le changement de nom du jeune homme, un baiser donné par ce faux frère à sa sœur, tout cela fait naître des quiproquo nombreux, animé par un dialogue vif, piquant et naturel. Cet ouvrage a obtenu un grand succès, et ce succès était mérité. M. Victor, à qui nous devons déjà *Palmerin* et *Pharamond*, drames joués à ce théâtre, prouve, par ce dernier ouvrage, qu'il sait

« *Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.* »

ALMANZA, OU LA PRISE DE GRENADE, mélodrame en 3 actes, par M. *Monperlier.* (23 *juillet*)

Le jeune castillan Loranzo est attiré à Grenade par le désir de se distinguer dans ces joûtes, dans ces tournois, par lesquels les chevaliers maures et chrétiens s'exerçaient pendant la paix à des combats plus sérieux. Il voit la belle Almanza, pupille d'Aldamir, gouverneur de Grenade; elle fait, sur son cœur, la plus vive impression : il ose en faire l'aveu, et apprend avec ivresse qu'il est payé de retour. Ces amans jouissaient d'un bonheur dont le mystère semblait doubler le prix, quand Isabelle, reine de Castille, vient mettre le siége de-

vant Grenade. Lorenzo est obligé de quitter son amante pour se ranger sous les bannières de la reine.

Aldamir brûle pour Almanza d'un amour qui va jusqu'au délire ; mais elle ne peut souffrir son tuteur ; sa résistance ne fait qu'irriter la passion d'Aldamir, qui ne donne que vingt-quatre heures, à Almanza pour se disposer à recevoir sa main ; la fête est préparée, et doit être embellie par les talens du ménestrel Théobald, qui a reçu l'accueil le plus flatteur d'Aldamir.

A peine la fête est-elle terminée, qu'on apprend qu'un parti espagnol a osé pénétrer dans la ville ; le chef a été fait prisonnier ; on l'amène ; c'est Lorenzo qui, emporté par le désir de pénétrer jusqu'aux lieux qu'habite Almanza, s'est témérairement précipité au milieu des ennemis. Le prisonnier et le chef des maures ont ensemble une conversation dans laquelle ils mettent un peu plus que de la fierté, et qui se termine par l'ordre d'enfermer dans une tour Lorenzo dont Aldamir découvre l'amour pour Almanza.

Le brave chevalier va périr ; mais la Providence lui a ménagé un puissant protecteur ; c'est le ménestrel Théobald qui est parvenu à gagner la confiance d'Aldamir, en lui découvrant le secret d'Almanza de Lorenzo. Son projet est d'assurer leur fuite ; il persuade au gouverneur qu'il peut se défaire de son rival

en se parant de tous les dehors de la générosité. Il faut renvoyer Lorenza en le faisant escorter par un soldat qui l'assassinera hors des murs de Grenade : l'exécuteur de ce crime est tout prêt. Aldamir donne dans ce piège ; il approuve d'abord ce projet. Les amans sont sauvés ; car c'est Almanza qui, cachée sous une armure et un casque, représente le soldat qui doit frapper le chevalier espagnol. Mais bientôt Aldamir change d'avis, et pense qu'il est plus sûr et plus prompt de faire périr Lorenzo dans la tour ; il charge de cette sanglante mission un scélérat qui se laisse néanmoins attendrir par une bourse pleine d'or, et Lorenzo et son fidèle Théobald parviennent à regagner le camp d'Isabelle.

La rage qui s'empare d'Aldamir, quand il apprend que son rival lui est échappé, ne peut être adoucie que par l'espoir de le voir périr bientôt parmi des milliers de victimes. Un castillan, traître à l'honneur et à sa patrie, vient donner au gouverneur de Grenade le moyen de surprendre le camp de la reine ; une mine est préparée sous la principale redoute, et le perfide Alvaro se charge d'y mettre le feu, quand il ne recevra le signal par un flambeau placé à l'extrémité de la tour.

Almanza, instruite de cet infernal projet, et tremblante pour ce qu'elle aime, accourt au camp espagnol pour

dévoiler et faire échouer cet exécrable complot; mais la crainte et la fatigue épuisent ses forces, elle tombe évanouie, et l'explosion de la mine se fait entendre avec un fracas épouvantable. Almanza et Lorenzo échappent tous deux comme par miracle ; les maures viennent attaquer les castillans, et la foudre qu'ils avaient préparée retombe sur leur tête. Lorenzo, animé par l'amour et l'honneur, fait des prodiges de valeur dans le combat, et la plus odieuse accusation est la récompense de ses exploits. L'infâme Alvaro ose tenter de faire retomber sur le généreux chevalier le crime qu'il a commis ; il l'accuse d'avoir fait sauter la mine et facilité l'attaque inopinée de l'ennemi. Lorenzo ne peut opposer à cette horrible calomnie qu'un démenti et des sermens.

Isabelle balance, incertaine ; elle va peut-être flétrir l'innocence par un soupçon outrageant, quand Aldamir, blessé à mort dans le combat, vient, avant d'expirer, rendre l'honneur à Lorenzo, et découvrir le traître, que Théobald a déjà saisi. La fete de la victoire est aussi celle de l'hymen.

La multitude des événemens a peut être nui au succès de cette pièce ; la première représentation a excité quelques légères improbations ; mais la seconde, et celles qui l'ont suivies, ont du consoler l'auteur de cet échec.

CATHERINE DE COURLANDE, mélodrame en trois actes, par M. de *Kock*.

(1er. *septembre*.)

Catherine de Courlande, devenue veuve et tutrice de ses deux fils, Léopold et Ernest, a, par une fausse prédilection pour le premier, éloigné Ernest de la cour, et l'a obligé à se vouer au célibat, en embrassant l'état militaire parmi les chevaliers de l'ordre teutonique. Cette mère injuste a été cruellement punie de son aveuglement. A l'époque de sa majorité, Léopold lui a ordonné de quitter sur-le-champ les rênes du gouvernement, et bientôt Ponioski, son premier ministre, pour se venger des rigueurs de sa souveraine, dont il avait le projet de devenir l'époux, accuse Catherine d'être l'auteur d'un complot qu'il a formé lui-même contre les jours de Léopold, la plonge dans un cachot, et fait ensuite annoncer le trépas de cette infortunée.

Ernest, devenu la gloire des chevaliers de son ordre, oublie l'injustice de sa mère, et jure de venger l'outrage qu'on lui a fait; car il ne doute pas qu'elle ne soit innocente. Le perfide ministre, non content de semer la discorde entre les deux frères, et de vouloir faire périr Catherine, a des intelligence secrètes avec les moldaves, ennemis de la Courlande, et doit leur livrer Léopold, dont il veut usurper le trône. Au moment où ce prince vient

visiter les souterrains du château, Catherine, secondée par Hubert, son geolier, s'en échappe. Elle découvre l'infâme complot du ministre, le révèle à Ernest, sans se faire connaître, et la bravoure de ce jeune prince, déjoue les projets du traître.

Mais bientôt Ponioski parvient à s'emparer de Catherine et de Léopold, et les livre au chef des moldaves, qui profite de la trahison tout en méprisant le traître.

De nouveaux combats s'engagent; Ernest, à la tête de ses braves Lithuaniens, fait des prodiges de valeur, bat les moldaves, les met en fuite, délivre sa mère et son frère, et fait mordre la poussière à Ponioski.

Cet ouvrage a réussi.

L'ENFANT VENU PAR LA FENÊTRE, mélodrame comique en 3 actes, par M. *Caignez.* (9 *novembre.*)

Un savant M. Lidner a toujours eu pour les enfans une aversion prononcée, aussi ne s'est-il pas marié, et s'entoure-t-il de célibataires. Il a près de lui sa sœur Adèle, et son neveu Eugène, et il leur a déclaré qu'il se séparerait d'eux du moment où ils se marieraient. Quoiqu'il en soit, Adèle éprouve de l'amour pour un jeune major, dont elle a grande envie de faire son époux. Eugène est plus avancé que sa tante, il est déjà

marié, et de plus il vient d'être père. Le nouveau-né est envoyé à l'oncle, qui le reçoit *par la fenêtre*, croyant qu'on lui apporte une caisse de livres. Il est furieux quand il reconnaît son erreur ; mais la bonté de son cœur l'emporte sur tout autre sentiment, il prend soin du petit innocent. Bientôt des soupçons injurieux planent sur Adèle, qui relève de maladie, et cette circonstance est un nouveau motif de contrariété pour Lidner. Il fait rechercher le commissionnaire qui s'est chargé de lui remettre l'enfant ; il le retrouve, et le menace de la prison, s'il ne nomme pas le coupable. Eugène, témoin de l'interrogatoire, se jette aux genoux de son oncle, auquel il avoue ses torts. Lidner pardonne, et consent de plus au mariage de sa sœur avec le major.

Ce mélodrame, ou plutôt cette comédie, a excité de violens murmures. L'auteur, habitué à de brillans succès, a dû trouver le public bien sévère ; mais il faut le dire, son ouvrage était bien inférieur à ceux que nous connaissons de lui ; malgré cet échec, M. Caignez a fait quelques coupures à sa pièce, et après huit représentations, elle est restée... annoncée sur l'affiche.

LE PRINCE et LE SOLDAT, mélodrame en trois actes, par M. *Montperlier*, (29 *novembre.*)

La scène est à Copenhague, à la cour de la reine Elvina. Malgré ses vertus et sa généroité, cette princesse ne peut échapper au malheur trop commun à des souverains; trompés par ses ministres et ses principaux officiers, elle emploie à protéger, à servir un coupable, la force et l'autorité qui devraient l'abattre et le punir.

Le roi de Norwège vient d'expirer, il avait un fils, mais ce jeune prince a disparu, et Ulric, frère du roi, vient implorer le secours d'Elvina pour monter sur le trône, auquel le peuple et l'armée de Norwège ont élevé son jeune frère Valdimir, que ses vertus font chérir et respecter autant que les vices d'Ulric le font mépriser et haïr.

C'est lui qui, pour usurper le trône, a fait enlever l'héritier legitime; il a remis le jeune Sigismond entre les mains d'un soldat nommé Malcof, avec ordre de lui donner la mort. Il ignore que Malcof n'a point exécuter cet ordre barbare; il a porté l'enfant en Danemarc et l'a confié à Darwic, brave officier, qui l'a élevé comme son fils adoptif.

Waldimir a proposé à Elvina un traité de paix, et sous le nom de son ambassadeur, il vient lui-même pour en régler les conditions. Le prince

échoue dans son ambassade ; il se trouve en présence de son frère, et l'indignation qu'il éprouve en s'entendant accuser par Ulric d'être l'auteur de la mort du roi, lui fait trahir son déguisement ; il se découvre, il se nomme. Le lâche Ulric voudrait qu'on le retint prisonnier, mais la généreuse Elvina repousse cet odieux conseil, et déclare à Waldimir qu'il est libre de retourner à son camp.

Ulric, redoutant le sort d'un combat qu'il croit inégal, imagine une ruse pour affaiblir et décourager l'armée de Waldimir ; il est secondé au-delà de ses vœux par Malcof qu'il retrouve. Il suppose que Sigismond, le véritable, le seul héritier du trône, a échappé miraculeusement à la mort. Mais où trouver un personnage dont l'âge et les traits puissent donner quelque vraisemblance à la supposition ? Malcof lui présente, pour jouer ce rôle, Sigismond lui-même, et l'instruit de tout, excepté du motif qui fait agir Ulric, dont le stratagême, a d'abord tout le succès qu'il en espérait.

Waldimir se voit abandonné de l'élite de son armée qui vient se ranger auprès de so prince légitime ; il est vaincu et réduit à se réfugier chez Darwio, le père adoptif d'Alexis, ou plutôt de Sigismond. Elvina se rend dans le même lieu. Alors Malcof leur révèle le crime et les affreux projets d'Ulric.

En vain le scélérat veut payer d'audace et briser l'instrument dont il s'est servi en faisant rentrer dans la poussière Sigismond, qu'il peint comme un misérable enfant abandonné. Il est confondu par une lettre que Malcof a précieusement conservée. Waldimir s'empresse de céder le sceptre à son neveu; il obient en récompense la main et la couronne d'Elvina, et Sigismond partage le trône de Norwège avec Fidélia, la compagne, l'ami de son enfance, la fille de Darwic, son père adoptif.

Ce mélodrame doit à de belles situations, à des scènes fortement tracées, et à un style correct, le brillant succès qu'il a obtenu.

THEATRE DE LA GAITE.

Administration et Comptabilité.

MM.

Bourguignon, entrepreneur-administrateur, rue N.-D. des Victoires, n°. 34.
Dubois, rue des F. du Temple, n°. 34.
Solomé, régisseur, rue St.-Nicolas, n°. 20.
Vachereau, souffleur, au théâtre.

Acteurs.

Tautin, boulevard du Temple, n°. 10.
Marty, rue de la Tour, n°. 10.
Lafargue, faub. du Temple, n°. 28.
Duménis, rue Saintonge.
Darcourt, rue de la Tour.
Ferdinand, boulevard St.-Martin.
Genest, rue de la Tour, n°. 12.
Boulanger, faub. du Temple, n°. 7.
Solomé, rue St.-Nicolas, n°. 20.
Prudent, rue du Caire.
Reynaud, rue St.-Nicolas, n°. 20.

Actrices.

Mesdames

Bourgeois, boulevard du Temple.
Dumouchel, idem.
Hugens, boulevard St.-Martin.
Clément, rue de Tracy.
Millot, boulevard Saint-Martin.
Emilie Hugens, rue Saint-Martin.
Reynier, rue des Fosses du Temple.

Danseurs.

MM.

Renauzi, rue des F. du Temple, n°. 16.

Mesdames

Caroline Soissons, boulevard du Temple, n°. 28.

Sophie Degville, rue des Martyrs.

Aurore, rue d'Angoulême.

Marty, rue des Fossés du Temple.

Legros, même rue.

Chef d'ochestre.

M. Daussy, rue Xaintonge, n°. 38.

THÉATRE DE LA GAITÉ.

LE DUC DE CRAON, ou le Ministre français, mélodrame en 3 actes, par MM. *Duperche et**** (*11 janvier* 1814.)

On prépare une fête en réjouissance de la victoire remportée à Saint-Aubin, sur le duc de Bretagne, qui avait entraîné dans sa révolte plusieurs seigneurs Français. Le comte de La marche, un des principaux rebelles, paraît rentré dans le devoir, et le mariage de sa fille Gabrielle avec le comte Ferdinand, neveu du duc de Craon, doit être le gage d'une paix durable. L'inflexible Craon qui croit que la terreur et les supplices sont les meilleurs moyens d'étouffer les révoltes, a fait signer à la reine une déclaration par laquelle elle s'interdit le droit de faire grâce à aucun coupable, fut-il du sang royal.

Pendant la fête même, le comte de La marche trame un nouveau complot. Craon en est instruit; les coupables sont saisis après une vigoureuse résistance, et parmi eux se trouve le jeune Ferdinand, étranger à la conspiration, mais qui a été pris les armes à la main en défendant le père de son amante. La loi est formelle; il est condamné à la mort comme les autres, et Craon gémit de son impitoyable rigueur qui ne lui permet pas de sauver son neveu chéri, l'es-

poir de sa maison. Sa situation est la même qne celle d'Enguerrand, de Marigny dans la tragédie des *Templiers*. La reine est disposée à écouter la voix de la clémence, mais elle veut que la grâce lui soit demandée par le ministre qui lui a fait promettre d'être inexorable. Un mot de Craon peut sauver Ferdinand; mais peut-il, doit-il le prononcer? Nouveau Brutus, il laissera périr ce jeune infortuné, qui de son côté refuse de se soustraire à la mort par la fuite.

Un ange, un dieu, une femme enfin, change en un jour de fête ce jour d'horreur et de deuil; Gabrielle parvient à faire signer à Craon une lettre où il implore la grâce des coupables; et qu'elle a eu l'adresse d'écrire sous les yeux même du ministre, pendant qu'il lui en dictait une autre. Déguisée en page du duc, elle remet cette lettre à la reine, qui pardonne à tous les conjurés. Craon parait : « *Tombez, leur dit cette princesse, aux genoux du duc.* » Craon reste interdit et apprend enfin qu'il a été cause, malgré lui, d'un acte de clémence.

Ce mélodrame, qui offre un grand intérêt et dont les scènes et les caractères sont bien tracés, a obtenu un succès mérité.

LE FAUBLAS DE VILLERS-COTERET, vaudeville en un acte par M. *Ferdinand*. (25 *janvier*.)

Ce Faublas picard est marchand de

bois en gros et séducteur en détail. Chaque jour grossit la liste de ses conquêtes, il mène trois intrigues à la fois, la femme, la nièce et la servante de M. Lefort, dentiste, dont la prudente jalousie l'a décidé à envoyer son épouse à la campagne. Madame Lefort, la mère, prend la place de sa bru et mystifie le séducteur. Le dentiste le surprend chez lui, et comme Faublas a la joue enflée par suite d'un vigoureux soufflet que lui a donné Justine, il se dispose à lui arracher une dent, et lui proteste, pour le rassurer, que sa main n'a jamais manqué une mâchoire. Faublas résiste, on l'attache avec la longe du cheval de la maison, et celui qui s'est vu l'heureux prisonnier de tant de belles, est le prisonnier d'un jaloux brutal. Justine détache ses liens, mais les portes sont fermées; le voilà bloqué et sans autres provisions de bouche qu'un petit biscuit à la cuillère, qu'il obtient de la pitié de sa libératrice. L'amoureux affamé, crie, perd la tête, prend mademoiselle Sophie pour un revenant, et se cache dans une cheminée afin d'échapper à son père. Le feu le force bientôt à quitter sa cachette, et le nouement de ses galantes avantures, est d'obtenir la main de la nièce du dentiste.

Cette pièce qui n'a qu'une situation plaisante empruntée au dentiste, pièce jouée il y a 18 ans à ce théâtre, a eu un succès si paisible, que nous n'osons assurer qu'elle ait fait plaisir.

CAPONIN, à propos en un acte, mêlé de couplets, prologue de Charles-Martel, par M. *Alexandre*. (9 *février*.)

Ce ridicule personnage justifie parfaitement son nom. C'est un habitant de Belleville, aussi riche qu'avare, il tremble que les cosaques ne ravagent ses propriété, il vend sa maison, ses meubles, son bois, son vin, il fait argent de tout et quitte pendant la nuit le poste où on l'a placé *en sentinelle perdue*, pour enlever son trésor auquel il joint, par distraction, la dot de sa nièce dont il est le tuteur. Cette nièce, espiègle et résolue, tire de son oncle une vengeance comique, déguisée en Cosaque, elle l'effraie par un triple *hourra*, le dévalise de son précieux bagage et le laisse en proie aux plus douloureuses réflexions, mais bientôt la joie succède à son désespoir quand il apprend qu'il en est quitte pour une mystification.

Cette bagatelle dont les couplets sont piquans et le dialogue spirituel, a beaucoup amusé les spectateurs qui l'ont vivement applaudie.

CHARLES-MARTEL, mélodrame historique en 3 actes; par Mad. *Barthelemy Hadot* et M. *Hubert*. (9 *février*.)

Le duc d'Aquitaine, infidèle à la cause de Charles Martel, a conclu avec Abdéram un traité honteux qu'il rompt

bientôt pour reprendre ses premiers engagemens. Pour donner à Charles un gage de sa bonne foi dont le prince a le droit de douter; il lui envoie sa fille Ermance qui est aimé de ce héros, et qui le paie de retour.

Abdéram instruit de la défection de son allié, fait enlever Ermance et la retient captive, il la destine à son frère Idamas, auquel elle a inspiré la plus violente passion; mais Ermance a juré d'être à Charles, et les menaces, la mort même ne lui feront point trahir ses sermens.

Abdhéram la fait conduire à Tours, où il se rend lui-même. Bientôt on apprend que Charles vient attaquer le camp, où l'on remarqus plusieurs fourgons attelés sur lesquels est écrit le mot *France*. Les Sarrasins les ont enlevés aux Français et n'ont pas eu la curiosité de regarder ce qu'ils contenaient. C'est un stratagéme un peu renouvellé des Grecs; à la voix de Charles les fourgons s'ouvrent, et comme les flancs du cheval de Troyes, ils recèlent des guerriers qui s'élancent sur l'ennemi et décident de la victoire.

On va marcher sur Tours; mais le farouche Abdéram a résolu d'exposer sur les remparts la malheureuse Ermance aux flèches des Français. Charles doit sacrifier sa gloire ou son amante; il a recours à un second stratagême qui n'est guères moins ancien que le premier,

il vient comme Iarbe, comme Gustave et comme tant d'autres, sous le nom d'un ambassadeur, négocier la paix et redemander Ermance ; il n'est accompagné que de Florestan, un de ses plus fidèles officiers. En présence d'Abdéram, il oublie bientôt le caractère dont il est revêtu et l'accable d'injure, le Sarrasin irrité ordonne qu'on le charge de fers ; mais un Français, esclave d'Abdéram, voulant sauver le héros de son pays, feint de reconnaître Charles dans Florestan, et celui-ci à la générosité de se dévouer pour son prince.

Idamas découvre cette ruse généreuse ; mais admirant le noble procédé de Florestan, il obtient sa grâce d'Abdéradam.

De retour dans son camp, Charles fait ses dispositions pour une bataille ; les armées sont en présence, la trompette sonne, le combat s'engage ; Idamas blessé est secouru par Charles qui le pense lui-même. Cet excès de générosité a paru ridicule ; est-il croyable en effet, qu'un guerrier, occupé des combinaisons militaires d'où dépendent sa gloire et le salut de son pays, quitte son rôle de général pour celui de chirurgien ?

Abdéramcroit l'instant favorable pour s'emparer de Charles ; mais il est lui-même environné de toutes parts, son armée est en déroute, et il ne survit pas à sa défaite.

Malgré de nombreux défauts, cet

ouvrage a eu du succès, l'instant où il a été représenté, le sujet que les auteurs ont choisi devait imposer un devoir au parterre, celui d'être indulgent.

LES TROIS TALISMANS, ou le Génie et le Pêcheur, mélodrame, féerie en trois actes, par M. *Leblanc* et ***.

(9 *mars*.)

Le pêcheur Nourredin est mécontent de son sort. En vain il est chéri de la jeune Amine, qui brûle de s'unir à lui. Il veut tout quitter, sa chaumière et sa maîtresse, pour aller dans une grande ville vivre au sein des richesses que ne peuvent manquer de lui procurer les talens qu'il croit avoir reçus de la nature.

La contrée qu'il habite est soumise au pouvoir des génies, qui veulent bien satisfaire son désir. En retirant ses filets, il y trouve un vase bien lourd, quoiqu'il ne renferme qu'un génie. Azaël, c'est le nom de ce protecteur miraculeux, pour reconnaître le service que Nourdin vient de lui rendre en l'arrachant à une captivité qui pouvait durer encore pendant des siècles; il lui donne trois talismans; le premier est une boite remplie de poudre d'or; le second, une rose aussi fraîche que belle; le troisième enfin, est un flacon rempli d'une liqueur azurée. Après lui avoir fait ses trois présens, dont l'usage doit amener une triple

épreuve. Azaël s'éloigne pour revenir bientôt sous la forme d'un guide complaisant, et accompagner Nourredin dans tous les lieux qu'il va visiter.

Le pêcheur est impatient d'essayer l'effet du premier talisman. La poussière d'or, jetée au vent, doit lui donner la richesse; il vide la boîte et en disperse jusqu'au dernier grain. Soudain un vaisseau, magnifiquement équipé, entre dans le port, et Azaël, qui a pris la figure du capitaine, vient saluer le nouveau seigneur.

Nourredin, hors de lui-même, ne rêve plus que fortune, grandeur; il est fou, comme tant d'autres le seraient à sa place. La fille du roi de la contrée s'offre à ses yeux, et il conçoit le désir de l'épouser. Revêtu des plus riches habits, il se présente; ses trésors immenses lui procurent un bon accueil. Le voilà donc à moitié heureux; mais c'est l'ambition et non l'amour qui parle à son cœur. La beauté de Zulma, fille du souverain, parvient à peine à l'émouvoir; il a recours à la rose, son second talisman; il en respire fortement le parfum qui l'enivre d'amour pour Zulma, sans pouvoir lui faire oublier Amine. Elle paraît à ses yeux, et il éprouve que l'amour inspiré par la nature, est plus fort que celui qu'on doit à la magie. Cependant tout réussit au gré de Nourredin; mais les grandeurs et la puissance entraînent avec elle la jalousie, la haine, la vengeance.

Le pêcheur parvenu est en buste aux intrigues de tous les partisans qui parviennent à le faire passer pour un pirate dont le projet est d'enlever Zulma. Le prince ajoute foi à cette accusation et Nourredin est jeté dans une prison.

Amine qu'il a trahie et qui l'aime toujours, Amine parvient à le délivrer; mais il est poursuivi de nouveau. Couvert de haillons, accablé de misère, exposé au mépris et à la mort, il a recours au flacon dont la liqueur doit mettre fin à tous ses maux. Il boit et attend son heure dernière. Mais quelle surprise! quel bonheur! il se trouve tout-à-coup transporté dans son village, où ses amis, ses compagnons et la fidèle Amine lui font un accueil si tendre, qu'il oublie ses folles idées, ses brillantes infortunes, et qu'il sent enfin qu'on trouve le bonheur en le cherchant dans l'état où le ciel nous a fait naître.

Cette féerie morale n'a rien de merveilleux; le public qui, le jour de la première représentation était moins exigeant que de coutume, l'a laissée arriver au dénouement, l'a même applaudie: les auteurs lui doivent à coup-sûr beaucoup de reconnaissance.

BEAUDOIN DE JÉRUSALEM, ou les Héritiers de Palestine, mélodrame en 3 actes, par MM. *Boirie et Léopold.* (14 *avril.*)

Beaudouin et son frère naturel En-

guerrand, aspirent au trône de Jérusalem, vacant par la mort de Foulques d'Anjou, leur père, qui a nommé son exécuteur testamentaire le seigneur Boemon, dont la fille Adalgise est promise dès l'enfance à Beaudoin; mais l'amour ne se commande pas, et en dépit des calculs de la politique, Beaudouin a épousé en secret la fille d'Abdérame, souverain qu'il a vaincu. Il revient à Jérusalem pour connaître les dernières volontés du feu roi. Vainement, avant la lecture, il a offert à son frère de partager le trône. Enguerrand a refusé cette proposition, et dès qu'il sait que son frere est nommé successeur de Foulques, il a recours aux armes; et secondé par Boemon, il le fait arrêter et conduire dans la tour d'un château isolé où il doit périr. Adalgise, dont la jalousie a étouffé l'amour, partage dans un premier moment de fureur toute la haine de son père; mais bientôt son amour se réveille; elle vient pour sauver l'ami de son enfance. Il est trop tard.... Beaudouin est au pouvoir des ennemis, et ils ont trop d'intérêt à sa mort pour se laisser attendrir. Pendant qu'on célèbre la noce de la fille du concierge du château, Beaudoin est placé dans une galerie, d'où il tombe dans un précipice. Tout le monde le croit mort, et Enguerrand se dispose à régner: pour ôter tout soupçon sur son compte, il accuse Boemon d'être l'as-

sassin de Beaudouin ; de son côté, Boemon, que les remords accablent, accuse Enguerrand d'être son complice. On ne sait trop comment cela finirait, si Beaudoin, qui s'est sauvé à la nage, ne reparaissait au grand étonnement du spectateur. Toujours généreux et bon, il se réconcilie avec Boemon et avec Adalgie : quant à Enguerrant, il reçoit la juste punition due à ses crimes. Cet ouvrage, au-dessous du médiocre, n'a pas eu de succès.

HENRY IV OU LA PRISE DE PARIS, mélodrame en 3 actes, par MM. *Dubois, Boirie et Léopold* (*4 mai.*)

Le mélodrame a voulu payer aussi son tribut à Henri IV. Les auteurs, en s'emparant d'un sujet qui offre de si beaux souvenirs et des rapprochemens si heureux, ne pouvaient que réussir dans leur entreprise.

Leur ouvrage présente Henri IV comme père de ses soldats, comme amant de la beauté, et comme vainqueur de la Ligue.

Au premier acte, on le voit dans sa tente, méditant une capitulation pour que Paris se rende sans coup férir. En vain ses généraux veulent attaquer Paris et le brûler, Henri cède à l'avis plus humain de son cher Rosny, et ordonne que sa capitulation soit portée à Cossé-Brissac. D'Aubigné s'en charge et part.

Le conseil des Seize a fait chasser de Paris affamé, un grand nombre de femmes, d'enfans et de vieillards, ces malheureux se réfugient dans le camp de Henri IV, qui leur fait donner le pain de ses soldats.

Au deuxième acte, Henri est chez Gabrielle. La scène de Bellegarde disgracié par le roi, et caché sous la table, est placée avec adresse pour amener ce mot : *Il faut que tout le monde vive.* Henri, épris de Gabrielle, qui, dans cette pièce, est toute dévouée, malgré son père, au parti du roi, et qui veut même aider le monarque à entrer dans sa capitale, Henri va épouser cette amie généreuse. Sully arrive à tems pour déchirer la promesse que, dans un moment d'ivresse, Henri vient de faire à Gabrielle de la choisir pour reine. — « *Vous êtes marié, lui dit Sully, vous avez épousé Marie de Médicis.* » Cette soumission du roi aux volontés de son fidèle ministre, ne peut que l'honorer.

Le troisième acte est dans la capitale. D'Aubigné, déguisé en conducteur des voitures de farine envoyées à Paris par ordre de Henri, se presente à Cossé-Brissac, lui remet la capitulation du roi, que celui-ci approuve avec le Parlement. Bientôt Paris ouvre ses portes, l'entrée du roi au milieu des parisiens heureux forme le dernier tableau, aussi touchant par la situation que par les rapprochemens qu'il présente.

Il serait aisé de reprocher à cette pièce qui ne pouvait manquer de réussir, quelques petits outrages fait à la chronologie et aux mœurs du tems, mais ce serait se montrer beaucoup trop sévère pour un genre où tout est permis quand on a le talent d'intéresser et d'amuser les spectateurs.

LE CHIEN DE MONTARGIS OU LA FORET DE BONDI, mélodrame en 3 actes, de M. *Guilbert de Pixérécourt.*

(13 juin.)

Aubri de Montdidier et Macaire sont tous deux officiers dans une compagnie d'archers. Le premier obtient, avec un grade supérieur à celui qu'il avait, la main de la fille du capitaine. Cette double faveur excite, de la part de Macaire, une extrême jalousie; il appelle en duel son rival, qui, loin de profiter de l'avantage du sort, offre son amitié à Macaire; celui-ci, poussé au crime par un de ses camarades, attaque Aubri à l'improviste dans la forêt de Bondi, assassine cet infortuné, qu'il enterre au pied d'un arbre. Rongé de remords, le coupable n'a plus un moment de tranquillité. Dragon, le chien d'Aubri, témoin de ce crime, avait été attaché à quelques pas du lieu de l'événement: revenu à l'auberge où logeait son maître, ses hurlemens semblent annoncer un malheur, il conduit l'hôtesse à l'endroit

même où repose son maître, et fait découvrir, dans la poche d'Eloi, jeune muet, un porte-feuille et une bourse qui ont appartenus à Aubri, et qu'il lui avait en-effet remis avant de quitter l'auberge où il logeait. Eloi est arrêté; ne pouvant dire *un mot* pour sa justification, il est condamné à mort, on le voit même aller au supplice. Dans cet intervale, Dragon, en apercevant Macaire, se jette sur lui, et ne veut point lâcher sa proie. Cet indice éveille les soupçons du capitaine, auprès duquel l'hôtesse plaide chaudement la cause d'Eloi. On sursoit à l'exécution, et c'est le capitaine qui, au moyen d'une ruse, découvre le meurtrier, qu'on arrête, ainsi que son complice, qui a tué Dragon.

L'auteur a mis en scène avec beaucoup d'adresse, un sujet qui présentait d'assez grandes difficultés.

On ne saurait nier cependant que *le talent du Chien* a beaucoup contribué à la grande vogue dont cet ouvrage a été l'objet. Nous reprochons à M. Pixécourt, d'avoir emprunté son dénouement à un mélodrame joué sur ce théâtre, après avoir été au théâtre de la Cité; toutes les personnes qui ont vu *Odon de Saint-Amand*, se rappelleront la scène *des épées*, qui, sans vouloir médire, était plus dramatique que celle *des écharpes*.

M. et Mad. Bernard, ou les Deux Portraits, vaudeville en un acte, par M. Alexandre. *(26 juillet.)*

M. et Mad. Bernard ne sont pas tout-à-fait aussi vieux époux que M. et Mad. Denis, ou M. et Mad. Wasner, de la *Danse interrompue*. Ils n'ont que vingt-cinq ans de mariage, et ils célèbrent cette époque sans renoncer à l'espoir de fêter leur cinquantaine ; Louise leur nièce, leur fait présent de leurs portraits, et le repas a été commandé par M. de Lisban qui, poursuivi comme émigré, a trouvé chez ces braves gens la plus généreuse hospitalité. La fête est troublée par un huissier qui vient réclamer le remboursement d'une lettre-de-change endossée par Bernard. Le limier de Thémis accorde généreusement un délai..... d'un quart-d'heure, au bout duquel il procède à l'enlèvement et à la vente des meubles. Louise, pour sauver ses chers parens, s'enhardit à implorer l'assistance de M. de Lisban, qui lui a souvent témoigné plus que de l'amitié ; pourtant elle essuie un refus.

Mais un parent de Bernard avec lequel il est brouillé depuis long-temps, se rend à la vente, met l'enchère sur les deux portraits qu'on allait adjuger à vil prix, et paye les huissiers qui ont *encore le tour du bâton.*

En vain M. de Lisban, pour couvrir son bienfait du voile du mystère, a pris le nom et le costume de ce parent ; la

famille Bernard découvre bientôt qu'c'est à lui qu'elle doit un tribut de reconnaissance. Les bénédictions de ses amis et la main de Louise sont sa plus douce récompense.

De jolis couplets ont justifié le succès de cet ouvrage.

SABRE DE BOIS, OU LA REVUE DU ROI, vaudeville en un acte, par MM. *Auguste et Joseph*.

(23 août)

Sobieski, sous l'habit d'un simple officier, est témoin de l'amour qu'il inspire à ses sujets comme à ses soldats. Il se charge d'écrire deux lettres au roi, l'une pour un fermier qui réclame une somme que l'état lui doit depuis longtems, et l'autre pour une jeune fille à un militaire, son amant. Toujours inconnu, il voit qu'un soldat met la lame de son sabre en gage dans un cabaret, et il conçoit l'idée de lui donner une leçon. A la revue de ses troupes, il fait sortir ce soldat des rangs, et lui ordonne de tirer son sabre pour punir un de ses camarades, coupable d'indiscipline. On conçoit l'embarras du soldat; il feint alors de demander à son *bon ange* de transformer en bois la lame de son sabre, et tire en effet du fourreau *un sabre de bois*. Charmé de la ruse, le roi pardonne à l'ivrogne, ainsi qu'à l'autre militaire, qu'il marie à la fille du fermier.

De la gaîté, de jolis couplets, ont assuré le succès de cette bleuette.

CHARLES LE TÉMÉRAIRE OU LE SIEGE DE NANCY, mélodrame en 3 actes, Par M. *Guilbert de Pixérécourt.*

(*26 octobre.*)

Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, veut soumettre la Lorraine à sa domination : profitant de l'absence de son souverain, le duc Réné, il a mis le siége devant Nancy, quoiqu'il ne soit pas assuré des places environnantes. La famine et la peste ont réduit la ville aux plus cruelles extrémités. Ce prince, fameux par ses cruautés, a fait périr d'une mort infâme, Cifron (le gendre du gouverneur Gérard Daviller.) Ce généreux guerrier a été surpris en allant porter des nouvelles consolantes aux assiégés; Charles s'est également emparé du fils de cet infortuné (le petit Marcelin encore en bas âge.) En ne lui faisant point partager le supplice de son père, il n'a voulu que se conserver un moyen d'accélérer la reddition de la place. Il espère que le gouverneur se laissera toucher par les larmes de sa fille Léontine; mais cette héroine, qui s'est distinguée dans les quatre assauts livrés à la ville, ne veut point obtenir son fils par une lâcheté. Charles a juré de la faire périr de la même manière et à la même place que son mari, si elle

tombe en son pouvoir. Bravant tous les dangers, et, se dévouant à la mort, Léontine vient au camp ennemi avec des bûcherons chargés d'y porter du bois. Le ciel récompense son courage en lui faisant retrouver son fils et Thierry, l'ami de ton mari. Déguisé en vieillard, ce brave lorrain arrive de Zurich, il est envoyé par le duc Réné, pour annoncer aux habitans de Nancy que les cantons Suisses lui ont accordé un secours de 12,000 hommes; un grand nombre de volontaires s'est joint à lui dans sa marche, et il est à la tete d'une armée capable de combattre les Bourguignons.

Un conseil de guerre est convoqué par ordre de Charles: aucun étranger ne peut s'en approcher, sous peine de mort. Léontine se cache et entend tout ce qui s'y passe. Philippe de Commines, favori de Charles, et en quelque sorte son mentor, conseille de lever le siége de Nancy, afin d'éviter l'effusion du sang, et il insiste pour la paix; mais ses sages avis sont rejetés, et Charles, que la résistance des habitans exaspère, ne prend plus de conseil que de ses ressentimens. Thierry et Léontine trouvent moyen de se soustraire à sa fureur le petit Marcelin, et les dangers que court cette malheureuse, chargée de son précieux fardeau, est un des tableaux les plus intéressans de la pièce.

Charles fait sommer le gouverneur de se livrer à sa discrétion. Gérard Daviller résiste aux plus brillantes propos-

tions, et brave les menaces de l'envoyé de ce conquérant farouche. Pour ébranler sa fermeté, on lui présente une lettre signée du duc René, par laquelle ce prince l'engage à se soumettre. Léontine arrive en ce moment auprès de son père; elle déclare que cette lettre est une ruse de Charles, et soutient, par ses discours et par son exemple, le courage des habitans, tous jurent de périr plutôt que de passer sous la domination d'un tel maître. On se dispose à une défense aussi vigoureuse que l'attaque est terrible. Après un assaut très-vif, la citadelle est prise par Charles, qui est résolu de signaler son triomphe par les plus affreuses vengeances.

Il ordonne de faire décimer les habitans, et Daviller, Léontine et Marcelin sont au nombre des victimes désignées. Léontine imagine alors, pour sauver son père et son fils, de supposer que la citadelle est minée, et, qu'à un signal, tout va être englouti. Le téméraire ne se laisse point intimider. Cependant, à la sollicitation de Commines, on surseoit à l'exécution des mesures ordonnées par Charles, qui se retire et accorde une trêve de quinze heures. Mais il se repent bientôt d'avoir cédé aux instances de son favori; et sous le prétexte d'envoyer des vivres aux assiégés, il fait placer des soldats dans des tonneaux. Indigné d'une pareille déloyauté, Commines s'est mêlé parmi les soldats, pour sauver Léontine et sa famille; et il les protége en effet

contre les tentatives des satellites de Charles. La trève est expirée et le combat recommence ; mais le duc Réné arrive heureusement avec ses troupes, et défait celles du duc de Bourgogne. Léontine, revêtue de l'armure d'un guerrier, cherche et rencontre Charles. Elle le provoque en duel, le tue, et venge ainsi son époux, en délivrant son pays du plus implacable ennemi de son souverain légitime.

Quelques sifflets ont indiqué les changemens nécessaires au succès de cette pièce, et la seconde représentation a réuni tous les suffrages.

Ce mélodrame pour lequel l'administration a fait de grandes dépenses, a long-tems attiré la foule.

CIRQUE OLYMPIQUE.

Administration.

MM.

Franconi frères, au Cirque.
Avoinne, caissier-contrôleur en chef.
Magniaudé, régisseur.

Ecuyers.

MM.	Mesd.
Franconi aîné.	Franconi (Laur.)
Franconi jeune.	Annette.
Bassin.	Joséphine.
Dominique.	
Lagoutte.	
Masse.	
Renaut.	

Elèves.

Bassin. Emile.

Acteurs.

MM.

Franconi aîné.	Vissot.
Franconi jeune.	Delahaie.
Bunel.	Ach.
Beaudot.	Gougibus.

ACTRICES.

Mesdames

Franconi (Min.)	Séraphine.
Julie Pariset.	Tigé.
Virginie.	Adèle.

Chef d'orchestre.

M. Alexandre Piccini.

DANSE.

Premiers Danseurs.

Hoguette. Mlle. Aline.
Jacquinet.

MM.	Mesd.
Léger jeune.	Salmond.
Ach fils.	Duval.
Capel.	Nis.
Houdart.	Barbier.
Chapp.	Decray.
Lebrun.	Battier.